BnF Gallica

Louis Hubert, par Eugène Bonnemère

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bonnemère, Eugène (1813-1893). Louis Hubert, par Eugène Bonnemère. 1868.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

R. LOURY 1972

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

EUGÈNE BONNEMÈRE

LOUIS HUBERT

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

4220

LOUIS HUBERT

18814

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DES PAYSANS. — 2 vol. in-8°. Prix : 10 francs.

LA FRANCE SOUS LOUIS XIV. — 2. vol. in-8°. Prix : 12 francs.

LA VENDÉE EN 1793. — 1 vol. in-18. Prix : 3 francs.

LE ROMAN DE L'AVENIR. — 1. vol. in-18. Prix : 3 francs.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

LOUIS HUBERT

DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
N° 115
1868

PAR

EUGÈNE BONNEMÈRE

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1868

1874

LOUIS HUBERT

I

Cinq heures achevaient de sonner à l'église de Saint-Hilaire-des-Bois, humble et modeste village perdu au milieu de cette verdoyante portion de la Vendée que l'on appelle le Bocage, afin de la distinguer du Marais et de la Plaine, qui la séparent de l'Océan.

La nuit descendait déjà sur la terre, car on était à la fin d'octobre de l'année 1828. Le bruit des métiers s'éteignait peu à peu dans les caves où, pendant le jour, les tisserands qu'occupe la manufacture de Cholet, vont chercher une température toujours égale. Fatigués d'une journée d'immobilité, assis sur la dure sellette et le dos courbé sur leur métier, hommes, femmes, jeunes filles, vieillards remontaient, non vers la lumière et l'air pur qu'ils ne connaissent guère, mais vers l'unique pièce du rez-de-chaussée qui sert à la fois à toute la famille de

cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher. On se hâtait de prendre le modeste repas du soir avant que la nuit fût tout à fait venue, et l'on se couchait, ce qui atteignait ce triple résultat de redresser le corps, de ménager le bois de chauffage, et d'épargner la lumière.

A quoi servirait, en effet, d'allonger la vie en ajoutant quelques heures à chacun de ses jours? Privés de toute culture intellectuelle, ces pauvres êtres humains se verraient condamnés, leur travail matériel accompli, à porter le lourd fardeau de l'oisiveté, s'ils n'avaient appris à prolonger, comme les animaux, le sommeil suivant leur volonté. Attachés dans leurs berceaux, les tout petits enfants protestent par leurs cris contre ces nuits interminables ainsi que contre ces liens qui les enlacent. Mais les oreilles comme les cœurs de leurs parents s'endurcissent à la fin, et les innocentes victimes finissent par comprendre qu'il faut savoir ici-bas endurer et se taire.

Au milieu de ce silence et de ces ombres qui s'avançaient à la fois, on pouvait cependant distinguer, au pied même du clocher d'où tombe l'avertissement des heures écoulées, une maison moins sombre que les autres.

La fenêtre de la cuisine jetait au loin des lueurs du plus joyeux augure, car ce n'était pas la chandelle solitaire que l'on y faisait brûler qui pouvait la faire resplendir de la sorte. Un feu vif et clair flambait aussi dans l'âtre de la salle à mangre.

La table était dressée, et l'on y comptait deux couverts.

Néanmoins une seule personne est assise au coin du feu. Elle est morne et triste, et paraît en proie à quelqu'un de ces sourds mécontentements que l'on ne peut pas même soulager par des emportements extérieurs, car on ose à peine se les avouer à soi-même, et l'on sent qu'il faut les dissimuler aux autres, sous peine de déchoir dans leur estime.

Ce personnage n'est pas assez intéressant pour que nous lui ménagions une entrée en scène savante et dramatique. Il se nomme l'abbé Guichard, il est le vicaire de la paroisse de Saint-Hilaire-des-Bois.

De temps en temps, la porte qui sépare la cuisine de la salle à manger s'ouvre pour donner passage à une toute petite femme qui, en dépit de son nom de Rose, a vécu l'espace de tant de matins, qu'à défaut de printemps qu'elle n'a jamais dû connaître, elle pourrait, si sa mémoire la servait bien, se donner, pour le moins, une soixantaine d'automnes.

A bien dire, Rose est la cuisinière de la cure, bien plutôt que du curé de Saint-Hilaire-des-Bois. Déjà cinq desservants ont passé dans la paroisse, les uns emportés par l'ambition vers des résidences plus importantes, d'autres endormis dans la tombe, et Rose Ripoche règne et gouverne dans sa cuisine, sans parler de la part qu'elle a prise souvent aux délibérations du conseil de fabrique.

Cette part d'influence est la récompense légitime de longs et loyaux services, dont il n'y a guère à lui

savoir gré, car, immeuble par nature et par destination, elle se considère comme faisant partie du presbytère. A chaque nouveau desservant, elle le reçoit, lui fait les honneurs, et semble l'accueillir chez elle, tant elle s'y montre à l'aise et s'identifie avec sa position. A l'imitation de Louis XIV, elle dit naïvement : La cure, c'est moi ! — et pour bien peu, elle irait plus loin et dirait : Le curé, c'est moi !

Qualités et défauts, tout est relatif ici-bas, tout dépend de l'usage que l'on veut en faire. Douée d'une laideur qui, pareille à la vertu du Cid, ne devait rien au nombre des années, Rose, dès l'âge de vingt-cinq ans, parut assez canonique pour se voir élevée à la dignité de cordon-bleu de M. le curé.

Quoiqu'elle n'eût pas atteint, comme l'Agnès Sorel de Chapelain,

> Cette juste grandeur que son sexe demande,

il n'y avait pas grand'chose à reprendre à sa taille, si ce n'est que l'une de ses épaules était un peu haute, ou l'autre un peu basse peut-être, car ni l'une ni l'autre n'étant modelée sur les proportions idéales de la Vénus antique, on ne pouvait décider de laquelle des deux venait leur défaut d'harmonie.

Mais quant au visage, la question se montrait hors de toute controverse. La bouche était décidément beaucoup trop grande, le nez ridiculement trop petit, si bien que, convaincus sans doute qu'il était bien inutile de veiller de trop près sur les faits et

gestes d'un nez qui ne menaçait pas, comme celui de Roxelane, de renverser les empires, les yeux se donnaient congé, battaient la campagne ; ils se perdaient dans l'espace et dans l'infini du ciel, sans paraître se fixer sur rien.

Cela donnait à sa physionomie quelque chose de vague, dont l'effet était des plus bizarres.

L'officier de santé, Ridard, qui, comme tous ses confrères, aimait à placer au besoin un mot scientifique inconnu au vulgaire, ayant eu le malheur de dire que c'était un cas très-remarquable de strabisme divergent, les indigènes qui la voyaient tout simplement louche, assurèrent que cela s'appelait ainsi parce que, à droite et à gauche, elle pouvait regarder à la fois *divers gens*.

Rose elle-même, dans ce moment, ne paraissait pas étrangère à toute espèce de soucis, bien que ses inquiétudes fussent d'une autre nature que celles du vicaire.

Les circonstances étaient graves, en effet. Depuis huit jours, la commune de Saint-Hilaire-des-Bois se voyait privée de son curé. Une maladie rapide avait emporté le dernier, malgré les bons soins de l'officier de santé, secondé par la bonne sœur Saint-Atrophime, celle des deux religieuses qui faisait la médecine et soignait les malades.

On attendait, ce soir-là même, le nouveau desservant de la paroisse.

Rose ne comprenait rien à l'attitude du vicaire. Il avait supporté avec un remarquable courage la

mort de son supérieur, bien que sa tristesse fût grande, sans nul doute. Et voilà que le temps, qui console les autres, semblait aigrir sa douleur. Depuis trois ou quatre jours, depuis qu'il avait connaissance de la nomination que l'évêché venait de faire, ses regrets paraissaient avoir gagné une intensité toute particulière.

A mesure que la soirée avançait, l'abbé Guichard devenait plus taciturne. Rose crut avoir découvert enfin la cause de ce malaise moral, sachant d'ailleurs combien le physique influe sur nos sensations, souvent même sur nos sentiments.

— Il y a apparence que c'est l'estomac ! dit-elle en plaçant à côté de lui un vaste bol de bouillon qu'elle venait de prélever sur le pot-au-feu. Du temps de défunt M. le curé, vous en étiez déjà, à cette heure, à votre dernière verrée de vin. Le monde d'ici savait que je n'aime pas attendre, et que de venir le quérir quand vous étiez attablés, c'était comme s'ils avaient chanté matines. Allons ! avalez-moi ça d'une seule lampée, m'est avis que cela va vous remettre tout de suite.

Habitué à se reposer entièrement sur Rose du soin de son hygiène, l'abbé obéit, et lui rendit le bol vide, non sans pousser un soupir qui indiquait assez que les tiraillements de son estomac entraient pour une faible partie dans les causes de sa douloureuse préoccupation.

Un coup de sonnette vint tout à coup le faire tressaillir sur son siége.

— Ce n'est pas lui encore ! reprit Rose. Vous savez bien que Raimbaud, le garde champêtre, est allé à sa rencontre avec Réthoré, sa charrette et ses bœufs. Si c'était eux, il y a belle année que vous les entendriez hucher après leurs bêtes. Ça sera plutôt la Champêtre, qui vient espérer son homme et faire ses portements à M. le curé. Vous allez voir que c'est la Champêtre...

Rose parlait beaucoup : aussi lorsqu'elle était appelée subitement loin de son interlocuteur, ce qu'elle avait commencé à lui dire sous forme de dialogue se poursuivait à l'état de monologue, jusqu'à l'instant où l'intervention d'un tiers, qui lui donnait la réplique, venait imprimer à la conversation une vivacité nouvelle.

La prudente fille poussa un petit guichet pratiqué au milieu de la porte extérieure, mais l'obscurité était complète, et il lui fut impossible de rien apercevoir.

— Il fait si noir que Grimaud se romprait le cou par les chemins ! continua-t-elle. Voyons, faites voir votre voix. C'est vous, pas vrai, la Champêtre ?

— Oui ! oui ! c'est nous ! répondit une voix juvénile d'un timbre doux et joyeux à la fois. Ayez fiance et ouvrez l'huis sans crainte ; Grimaud n'est point de notre compagnie.

Comme le lecteur ne connaît peut-être pas Grimaud, nous lui dirons que c'est sous ce nom familier et légèrement empreint de mépris que les paysans de la Bretagne et de la Vendée désignent Satan,

auquel ils font volontiers jouer un rôle jusque dans les plus petits incidents de leur existence.

— Entre, ma mignonne ! dit Rose ; tu vas trouver M. l'abbé qui est triste comme Jérémie. Ça va l'ébaudir un petit, de te voir.

L'épouse de l'unique représentant de la force armée, Geneviève Raimbaud, — la Champêtre, comme on l'appelait, — entra suivie de sa fille Marie ; et, ayant traversé la cuisine, elles furent faire la révérence au vicaire qui, sans se déranger, salua la mère, et déposa le triple baiser d'usage sur le frais visage que Marie vint lui présenter.

Marie avait quatorze ans. Grande et forte, fraîche et jolie, c'était encore aujourd'hui une charmante enfant, qui demain serait une ravissante jeune fille. Par une exception bien rare, elle avait conservé à la campagne la grâce, la distinction, l'élégance des habitantes des cités. Une forêt de cheveux blonds de la nuance la plus suave débordait de tous côtés sous son bonnet, et encadrait un visage qu'illuminaient deux yeux bleus dont la mobile expression passait tour à tour de la plus angélique bonté à la malice la plus espiègle. Mais si francs qu'ils fussent, ses rires ne pouvaient blesser, parce qu'on sentait qu'ils étaient mouillés de larmes, au besoin, et que chez elle, le cœur parlait encore plus haut que l'esprit.

Suivant la mode vendéénne, la Champêtre prit une chaise, tira de sa poche ses aiguilles, sa laine, et se mit à tricoter, tout en faisant sa visite au vicaire.

De son côté, Rose, après s'être assurée que son pot bouillait avec toute la lenteur désirable, s'assit entre la Champêtre et sa fille, et ces quatre personnages se mirent à causer, en attendant l'arrivée de celui qui, dans la paroisse, devait, par son caractère de prêtre, primer de beaucoup toutes les autres autorités.

Nous avons dit que Rose n'avait pas su saisir les causes de l'amertume qui débordait de l'âme du vicaire, à mesure que le temps marchait. Vieille fille, sans attachement de cœur, sans intérêt dans la vie, satisfaite d'une situation au delà de laquelle son imagination bornée n'apercevait rien, Rose ne pouvait comprendre certains sentiments, certaines passions humaines, tandis que Geneviève, épouse d'un homme qui jouait son petit rôlet dans son endroit, mère d'une fille pour laquelle elle rêvait sans doute un brillant mariage, Geneviève voyait s'ouvrir devant elle de plus larges horizons, et jugeant les autres par elle-même, devinait chez autrui l'ambition qu'elle sentait vivre en elle.

Du premier coup, elle lut dans le cœur envieux du vicaire, et avec sa brutalité de femme du peuple, étrangère à ces précautions oratoires qu'imposent les habitudes d'une civilisation plus raffinée, elle mit à nu la plaie, et y appliqua sans ménagement sa lourde main.

—On n'est point juste avec vous, monsieur l'abbé, lui dit-elle, et à votre place je ne serais pas plus joyeuse que vous ne l'êtes. Il y a eu quatre ans à la

Notre-Dame de septembre que vous êtes vicaire céans. Vous avez trente ans d'âge, et au lieu de songer à vous pour la cure d'ici, on nomme un vicaire qui n'a que vingt-huit ans, et qui n'est point du pays. A tout le moins faudrait-il faire passer les aînés avant les plus jeunes.

— Ça, c'est vrai ! interrompit Rose qui commençait à entrevoir l'état de la question, et qui n'était pas fâchée de faire croire que rien de tout cela n'avait mis sa perspicacité en défaut.

— Peut-être, dit l'abbé, les yeux en croix et avec un grand air de componction, ayant une connaissance plus exacte des besoins de la paroisse, j'aurais pu remplir plus facilement mon sacerdoce et faire plus aisément le bien. Mais Dieu a inspiré à Monseigneur d'autres idées, et puisqu'il m'envoie cette mortification, je saurai l'accepter avec reconnaissance, afin qu'elle serve à mon salut.

— Vous êtes un saint, monsieur l'abbé ! s'écria Rose en fixant sur lui un œil convaincu, tandis que l'autre semblait faire monter vers le trône céleste une involontaire protestation contre l'injustice commise. Vous êtes un saint, c'est moi qui vous le dis. Vous devriez être nommé, je l'ai repensé souventes fois depuis le trépassement de défunt M. le curé. Aussi j'en suis marrie pour Monseigneur, mais il y a de l'erreur dans son affaire.

— Trop de bienveillance pour moi vous égare, Rose, reprit l'abbé, mais il ne m'est pas permis d'admettre que Monseigneur se trompe, lorsqu'il

agit en tant qu'évêque. Tout ce que je puis dire, c'est que, dans ces contrées surtout, où les misères sont si grandes, il faut se garder de déplacer les prêtres. Les nouveaux venus sont longtemps avant de mesurer l'étendue des nécessités de leurs ouailles.....

Voyez notre bonne sœur Saint-Atrophime qui depuis dix années réside à Saint-Hilaire ! Elle connaît les pauvres mieux que moi, les malades mieux que M. Ridard lui-même ; rien ne se dit, ne se fait ni ne se pense, qu'elle ne le sache à l'instant. Aussi est-elle chargée de correspondre avec la maison-mère ainsi qu'avec l'évêché. Et pensez-vous qu'avec tout son zèle, la sœur Saint-Olive elle-même saurait rendre d'aussi éminents services ?

— C'est franc vrai ! interrompit Rose. Avec sœur Saint-Atrophime, il faut qu'on marche droit !

— Dam ! quand on marche aussi droit soi-même, on peut bien en exiger autant des autres ! hasarda Marie, qui avait toujours éprouvé un certain malaise en présence de cette femme longue, sèche, intolérante, qui, le corps et le cœur desséchés par l'ascétisme, faisait le bien par devoir, pour être agréable à Dieu, et soulageait ses frères en vue du ciel à conquérir.

— Voyons, Marie, méchante enfant, dit la femme du garde, ne ris pas des bonnes sœurs, cela porte malheur.

— C'est égal, reprit Rose, c'est drôle, tout de même, qu'on arrive vicaire de Beaugé, à seule fin

d'être curé de Saint-Hilaire-des-Bois ! Saint-Hilaire est un gentil endroit, c'est vrai, et la cure est bien à gré. Mais c'est chose connaissable que Saint-Hilaire est pauvre, et le casuel y produit peu. Beaugé est une grande ville. Il y a cinq confessionnaux dans l'église, un sous-préfet, des juges, des prisons, des gendarmes. Il y a plus de deux mille habitants, des naissances, des enterrements tous les jours. Il ne trouvera point tous ces agréments-là ici.

Rose négligeait de parler des mariages, parce que, vieillie dans le célibat, ayant vécu au milieu de prêtres et de religieuses, et condamnée à porter, sa vie durant, un physique qui l'avait toujours tenue à l'abri des tentations de la chair, elle prisait très-haut la chasteté, et retirait sans hésiter son estime à toutes les jeunes filles qui ne mouraient pas de honte à l'idée de se marier à leur tour. Ses principes, à cet égard, étaient inflexibles.

— Rose, reprit l'abbé après avoir lancé à celle-ci un regard investigateur, vous êtes allée voir les bonnes sœurs ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Et... vous avez causé avec la sœur Saint-Atrophime ?

— Dam ! quand on va voir les gens c'est pour apprendre ce qu'ils savent, quand on a besoin de le connaître.

— Et la sœur Saint-Atrophime vous a dit...

— Dam ! que voulez-vous, mes pauvres gens ! répondit Rose avec embarras ; elle m'a dit... ce que

vous savez bien, et ce qu'il faut peut-être mieux ne pas répéter ici.

— Oh ! si c'est rapport à moi que vous faites doutance de parler, Rose, dit Marie, vous pouvez dire, allez, je sais tout !

— Voyez-vous la mauvaise langue ! Et qui t'a appris tout ce que tu sais ? demanda l'abbé, qui n'était peut-être pas fâché de laisser répandre dans le pays quelques bruits peu flatteurs à l'adresse de celui qui allait devenir son supérieur.

— Qui ?... Madeleine, donc !

— Hum !... Madeleine ! interrompit Rose avec un grognement de colère mal contenu... Voilà-t-il pas une belle accointance pour la fille d'un garde champêtre, pour l'élève la plus sciencée de toute l'école des bonnes sœurs, et qui lit coulamment l'écriture comme l'imprimé !... Madeleine !... une vagabonde, qui n'a que son bissac, et peut-être bien encore qu'elle l'a volé !...

— Voyons, Rose, calmez-vous, repartit l'abbé. Vous n'êtes pas dans les voies de la charité, ma fille, et vous oubliez que les pauvres et les mendiants...

— Sont les propres membres de Jésus-Christ, je n'en suis point ignorante, monsieur l'abbé. Mais vrai, la Raimbaude, j'ai doutance que vous soyez une mère sensée, quand je vois votre enfant hanter une mendiante qui paie par des traîtrises tous ceux qui lui font du bien...

— Elle m'a dit ce que la sœur Saint-Atrophime

vous a dit, et n'est point plus fautive qu'elle, puisqu'elle a fait la même chose.

— Oui, mais l'intention est-elle la même ?... L'intention est tout !

— Eh bien, l'intention de Madeleine est la meilleure, car ce que ma bonne sœur Saint-Atrophime vous a dit vous met en défiance contre M. le curé qui va venir, au lieu que moi, cela me le fait aimer, parce qu'on l'a dénoncé à faux et qu'il est malheureux.

— Dénoncé ! interrompit le vicaire ; le mot n'est pas juste. M. le curé de Beaugé croyait avoir à se plaindre de son vicaire ; il s'est adressé à l'évêché, comme c'était son droit, et l'évêché, en éloignant le vicaire, donne raison à son supérieur.

— Les supérieurs ont toujours raison... d'être supérieurs, d'abord ! reprit la maligne enfant. Mais ma bonne Madeleine m'a dit...

— Sa bonne Madeleine !... grommela Rose. Si ça n'est pas fait pour vous écolérer malgré vous, de voir cette enfant du bon Dieu parler ainsi de cette sorcière pleine de mauvaisetés !

— Vous n'êtes point raisonnable, Rose, interrompit la femme du garde, et vous en voulez trop à une pauvre créature qui s'en va foléant d'aucunes fois, pour ce qu'elle a eu peut-être plus de chagrins que son vieux cœur ne peut plus en contenir.

— Pourquoi ne dit-elle pas tout haut ce qu'elle a, si c'est des choses créables et qu'on peut dire à son

prochain ?... Mais elle ne va pas mêmement à confesse, la païenne qu'elle est !

— Je sais bien que son vouloir n'est pas bon là-dessus, dit Marie, et je ne l'excuse pas, bien du contraire. Mais puisqu'elle est bonne par merveille pour moi, puisqu'elle m'aime et qu'elle dit que quand elle me voit, elle souffre moins et elle devient meilleure, pourquoi ne voulez-vous point que j'aille de fois à autres m'asseoir dans sa cabane ? Nous ne sommes pas riches, chez nous, et nous ne pouvons pas toujours donner autant de pain que nous le voudrions à tous ceux qui en manquent. Mais quand elle me tend sa main pour que j'y mette la mienne, pourquoi ne voulez-vous pas que je lui fasse cette aumône-là ?

— Tu as raison, Marie, et la charité nous commande d'aimer tout le monde. Mais enfin, que t'a dit Madeleine, et à quelle source a-t-elle puisé ce qu'elle t'a raconté ? demanda le vicaire.

— D'abord, monsieur l'abbé, Madeleine sait tout, répondit Marie, qui professait une grande admiration pour sa vieille amie.

— Ah ! si on brûlait encore les sorcières, interrompit Rose, comme je porterais à son bûcher le plus beau fagot de la cave !

— Il n'y a point de sorcellerie là dedans, répliqua l'enfant en frappant du pied avec colère. La pauvre vieille ne peut quasiment plus travailler, ses yeux se sont usés, peut-être bien à pleurer, et, comme il ne lui reste plus de bon que les jambes, elle les met

au service de tous ceux qui ont des commissions à faire.

— Ça, c'est vrai, interrompit Rose. Elle trotte de jour, de nuit, par tous les temps et par tous les chemins, comme une âme en peine, et les gas du bourg l'ont baptisée de son vrai nom, lorsqu'ils l'ont surnommée la Trotte.

— Mais qui est-ce qui a des commissions à faire, Rose, des écritures à envoyer, des nouvelles à donner ou à recevoir? Ce n'est ni ma mère, ni vous, n'est-ce pas, mais les messieurs curés, les bonnes sœurs, les frères de la Doctrine Chrétienne. Elle va donc de cure en cure, de couvent en couvent, et comme il y a bien des choses qu'on dit, mais qu'on n'aime point écrire sur le papier, on lui dit ces choses-là, parce qu'elle les rapporte à ceux qui ont besoin de les savoir.

— Il paraît qu'elle a jugé que Mlle Marie Raimbaud avait besoin de savoir certains détails sur son futur pasteur, dit l'abbé en souriant.

— Nenni, monsieur l'abbé; Madeleine est honnête, elle ne dit jamais rien des commissions dont elle est chargée; c'est en causant avec l'un et avec l'autre qu'elle apprend, sans menterie, bien des choses, qui lui appartiennent comme à tout le monde, puisque c'est tout le monde qui les lui a dites. Mais elle n'en fait point vendition, et ne les répète qu'à ceux à qui elle a toute confiance.

— Confiance bien placée! interrompit l'abbé. Voyez-vous l'orgueilleuse petite marraine!

Il faut que le lecteur sache que ces mots de parrain et de marraine, qui sont sans cesse sur les lèvres des Vendéens, n'ont point pour eux le sens qu'on leur reconnaît ailleurs. Dans ces contrées où les mœurs sont demeurées patriarcales et fraternelles à la fois, tous semblent vouloir se confondre en une même famille, chaque homme salue toute femme du titre de marraine, et pour les femmes, les hommes sont autant de parrains.

— Mais puisque je vous ai dit, monsieur l'abbé, reprit Marie, que les récits de Madeleine étaient tout à la louange de M. le curé, je peux bien les répéter après elle !... Enfin, voilà la chose, si vous êtes consentant à me laisser parler.

Depuis qu'il était vicaire à Beaugé, l'église, les jours qu'il prêchait, était comble ; les hommes, les femmes, tout le monde allait l'entendre, au lieu que M. le curé prêchait, comme saint Jean, dans le désert. Il a mis le sermon du vicaire à la messe de six heures du matin : les hommes ont fait exprès d'y aller davantage... Alors, il a fait prêcher le vicaire à la grand'messe, et, sans prévenir, il est monté en chaire à la basse messe. Dès le second dimanche, il n'y avait emmi l'église, à la messe de six heures, qu'une douzaine de vieilles marraines, et encore disait-on qu'elles étaient sourdes. Il a décidé qu'il prêcherait au hasard, tantôt à la grande, tantôt à la basse messe. Mais ne voilà-t-il pas qu'un samedi la femme du sous-préfet a envoyé sa domestique à la cure, à seule fin de savoir qui prêcherait

le lendemain à la première messe. Par un grand malheur, c'est M. le curé lui-même qui est allé ouvrir la porte et à qui on a fait la commission.

« — Dites à votre maîtresse, a-t-il répondu, qu'elle peut dormir demain à son aise. C'est moi qui prêche! »

N'est-ce pas là la vraie vérité, monsieur l'abbé, et la sœur Saint-Atrophime vous a-t-elle fait une autre racontance?

— Non, c'est bien à peu près cela! répondit le vicaire d'un ton profondément mélancolique; car, si modeste que soit son auditoire, on tient à sa faveur, et il ne voyait pas sans une vive inquiétude ce rude jouteur venir prendre la première place au-dessus de lui.

— Est-ce tout? demanda Rose, assez indifférente aux luttes oratoires, et pour laquelle tout ce qui tombait du haut de la chaire et des lèvres d'un prêtre était toujours et indifféremment bon.

— Nenni, reprit Marie en souriant, le plus grave, ç'a été l'affaire de la confession. M. le curé de Beaugé avait l'usance, quand on lui disait un péché un peu... gros, de tousser malgré lui, de faire entendre un broum!... qui était souventes fois très-fort, de manière qu'on savait, d'après le rhume de M. le curé, la confession que vous aviez faite. Alors, il n'y avait plus que les tout à fait vieilles, vieilles, qui allaient à M. le curé, pour ménager sa toux, et le vicaire ne pouvait point suffire à confesser toutes les jeunesses du pays...

Voilà pourquoi M. le curé de Beaugé a demandé à Monseigneur de lui donner un autre vicaire.

— Demandez-moi un peu ce que tout cela lui fait, à la maudite, puisqu'elle ne va, de meshuy, au prêche non plus qu'au confessionnal.

— Que savez-vous, ma Rose, repartit l'enfant, si ça n'est point M. le curé qui doit la guérir, et la ranger à la foi qu'elle a perdue.

— C'est égal, reprit la servante, ils sont grandement en retard, et il faut qu'ils soient bourdés au beau mitan d'une mare. Quelle male chance, moi qui avais un petit dîner si mangeottin !... Tout va être ursé, sec et brûlé comme un racheté du purgatoire !...

Nous qui ne sommes pas forcés d'attendre au presbytère, nous irons au-devant des voyageurs, et nous laisserons la pauvre Rose travailler à ralentir de son mieux la cuisson des mets de choix qu'elle avait destinés à lui conquérir du premier coup les sympathies de son nouveau maître.

II

Le lecteur se rendrait coupable d'un jugement bien téméraire s'il accusait, sur la foi de l'observation un peu personnelle qu'elle venait de faire, la servante

de la cure d'indifférence ou d'insensibilité. Rose s'était servie d'une vieille expression qui a presque disparu de la langue, parce que l'idée, ou plutôt l'événement qu'elle représente a disparu également, en présence des immenses progrès matériels accomplis depuis un tiers de siècle, et qui ont entièrement changé la physionomie étrange de l'ancienne Vendée. Mais, en 1828, à l'époque où se passaient les événements que nous allons raconter, on y *bourdait* chaque jour et l'on y restait piqué dans la boue, tandis qu'il était absolument impossible de verser dans des chemins creusés de dix ou douze pieds au-dessous du niveau des champs, et présentant à peine la voie d'une seule charrette.

En outre, comme elle savait qu'il n'existe pas un seul paysan vendéen qui, rencontrant son pasteur dans une situation critique, ne soit heureux et fier de mettre tous les bœufs et tous les chevaux de la ferme à sa disposition, voire même de le rapporter triomphalement sur ses robustes épaules jusqu'au presbytère, s'il en était besoin, Rose Ripoche expliquait le retard qui compromettait la perfection de son dîner par un simple embourbement, sans prévoir même la possibilité d'un accident plus grave.

Les commérages que la malicieuse fille de la Champêtre venait de raconter n'étaient, pour cette fois, que l'expression rigoureuse de la vérité. Le futur curé de Saint-Hilaire-des-Bois, l'abbé Louis Hubert, se voyait exilé de Beaugé, — puisqu'il y a des êtres pour lesquels quitter de pareilles villes est

un exil, — parce que sa trop grande supériorité rejetait sur le second plan celui que son âge et son titre plaçaient au-dessus de lui. Appelé à Angers, il avait reçu à l'évêché le plus gracieux accueil.

— Vous n'avez à vous justifier de rien, lui dit le grand-vicaire en souriant, car nous connaissons toute cette affaire. Mais la discipline et la hiérarchie ont leurs exigences. Le curé de Beaugé est vieux, aimé dans le pays, malgré quelques légers travers. Il a son bâton de maréchal et mourra où il est.

Pour vous, acceptez de descendre, comme résidence, à la condition de monter, comme dignité. Comme cela, tous les amours-propres sont saufs. Laissez-vous oublier pendant quelque temps dans une paroisse de la Vendée. Nous avons besoin de prédicateurs dans les grandes villes; et si dans deux ou trois ans vous entendez dire qu'une cure devient vacante, fût-ce dans la première ou la seconde ville du diocèse, venez me rappeler alors la promesse que je vous fais aujourd'hui de vous la donner. Vous n'aurez guère que trente ans alors, et vous voyez qu'un long et brillant avenir s'ouvrira devant vous.

Satisfait de ces bienveillantes explications, Louis Hubert avait pris dès le lendemain, à Angers, la diligence qui devait l'amener jusqu'à Pervenchères, le chef-lieu du canton dont il allait être l'un des desservants.

Bien qu'il eût reçu le jour dans cette portion du département de Maine-et-Loire qui porte, dans le pays, le nom de Vendée, parce qu'elle fut le princi-

pal théâtre de l'effroyable jacquerie de 1793, le nouveau curé de Saint-Hilaire-des-Bois l'avait quittée fort jeune, n'y était plus retourné depuis, et en avait tout à fait perdu le souvenir. Aussi fut-il grandement surpris à la vue du véhicule étrange que le zèle réuni de tous ses paroissiens mettait à son service.

Un métayer, l'aiguillon à la main, se tenait à la droite d'une lourde charrette attelée de six grands bœufs d'Auvergne, que précédait un cheval, bien qu'elle marchât à vide et qu'elle ne dût pas revenir beaucoup plus chargée. Armé de son fusil et orné de sa plaque de garde champêtre, Raimbaud l'accompagnait, plutôt pour faire honneur à celui qu'ils allaient chercher que pour le protéger en cas de besoin, sachant combien la personne d'un ministre de Dieu est sacrée dans le Bocage.

— Oh! oh! mes amis! leur dit le prêtre, vous me traitez en roi fainéant d'autrefois, et encore n'avaient-ils que quatre bœufs à leur char. C'est beaucoup trop, je vous assure, pour traîner moi et toute ma fortune.

— M'est avis que ce n'est rien de trop pour M. le curé, répondit le paysan, et si j'avais eu plus de bœufs à l'étable, je les aurais mis tout de même!

— Tous les métayers chamaillaient pour venir ensemblement, ajouta Champêtre, et on n'était pas à la main de les arrêter. Mais moi et M. Ridard, le maire, nous avons choisi Réthoré, qui a le plus beau bestial de la paroisse. Les autres en ont assez de regret.

— Va donc pour les six bœufs et le cheval! dit gaiement le prêtre, et merci aux absents comme aux présents! Grâce à vous tous, je vais faire une royale entrée dans ma nouvelle résidence.

Afin que le trajet s'accomplît d'une façon aussi confortable que possible, Réthoré avait jeté à pleins bras, au fond de sa charrette, une épaisse couche de fougères, puis il avait fortement assujetti en travers une planche destinée à servir de siége. Le nouveau curé pourrait ainsi voyager, à son choix, assis, s'il ne redoutait ni cahots ni secousses, ou couché comme un sybarite, s'il ne se trouvait pas suffisamment rassuré sur les conditions de son équilibre.

Le bagage de Louis Hubert se composait, en tout et pour tout, de deux colis. L'un, de modeste apparence, qui contenait toute sa garde-robe; l'autre, de dimension plus vaste, qui renfermait une partie de sa bibliothèque.

Ce fut celui-là qu'il recommanda tout spécialement à ses deux compagnons de route. C'étaient les prix nombreux conquis au séminaire, la collection des Pères de l'Église, les grands sermonnaires du XVIIe siècle, et, parmi les contemporains, quatre auteurs seulement, dont, à quelques années de là, trois au moins eussent été bien étonnés de se trouver en pareille compagnie : Chateaubriand, avec le *Génie du Christianisme;* de Lamennais, avec l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*; et deux poëtes, deux jeunes gens, qui depuis,... mais alors, grâce à leurs hymnes harmonieuses à l'Éternel, à leurs

odes en l'honneur des Bourbons, le parti légitimiste et dévot les opposait avec orgueil aux deux poëtes du libéralisme, à Béranger et à Casimir Delavigne.

Les quatre ou cinq volumes de Hugo et de Lamartine ne faisaient pas contre-poids au reste, qui ne constituait pas positivement de la littérature légère. Aussi Champêtre et Réthoré n'eurent-ils pas trop de tous leurs efforts pour hisser sur la charrette la caisse solidement garnie de cordes.

Bientôt on se mit en marche pour franchir les douze kilomètres, — une lieue et demie, ancienne mesure de Vendée, — qui séparent Pervenchères de Saint-Hilaire-des-Bois.

Si le prêtre eût mieux connu la Vendée et ses chemins creux, trop larges pour des fossés, mais trop étroits pour des routes, il eût compris que ce qu'il regardait comme un luxe digne d'un monarque asiatique, n'était rien que le nécessaire, lorsqu'il s'agit d'arracher une charrette de ce labyrinthe de fange que ne visitent jamais les rayons de l'astre du jour. Une épaisse et formidable haie de houx croît sur chaque talus. Les ronces, les chèvrefeuilles, les houblons, les viornes y poussent à miracle, et ainsi reliée et pour ainsi dire solidifiée, cette muraille de verdure s'abrite encore sous des châtaigniers énormes, sous des chênes séculaires dont le tronc, creusé par les ans, disparaît sous le sombre abri du lierre parasite.

On comprend que de pareils chemins ne sèchent plus dès qu'arrive le temps sombre et pluvieux de

l'automne, que le Vendéen appelle du nom gracieux et pittoresque de temps vert, parce qu'il fait reverdir les prés, ainsi que les immenses plantations de choux dont s'engraissent à l'étable ces magnifiques bœufs que Poissy couronne chaque année.

Lorsqu'une éclaircie au milieu de quelque haie lui permettait de promener un peu plus loin ses regards, il cherchait des champs, mais il ne voyait que des genêts dont, tous les dix ou douze ans, on arrache ou on brûle une partie, afin de demander à la terre une mince récolte de seigle, après laquelle le genêt reprend son empire.

Il s'étonnait de n'apercevoir ni hameaux ni maisons bordant ces routes presque impraticables qui semblent ne devoir conduire qu'au désert, alors qu'il savait être dans une des contrées les plus peuplées du royaume. Mais chaque métairie, isolée au milieu des terres qu'elle exploite, disparaît au milieu de cette sorte de forêt sans limites, et ceux qui l'habitent ont peu de rapports entre eux : modeste demeure qui n'a, pour la protéger, que la croix blanche peinte à la chaux qui surmonte invariablement la porte extérieure ; portes sans serrures ni verrous, habitations sans murailles ni clôtures d'aucune espèce, sans chien de garde, le logis ouvrant à tous sa modeste hospitalité, et les bestiaux se gardant d'eux-mêmes dans ces champs si bien entourés de haies.

Tandis que, pour répondre à ses questions, Champêtre lui expliquait les bizarreries de cette contrée

excentrique, son œil étonné cherchait en vain ses points de repère. Chaque champ, de petite dimension, avait sa ceinture inévitable de houx, de chênes et de châtaigniers garnis de lierre ; le genêt succédait au genêt, et il se disait que le navigateur abandonné sans boussole au milieu des vastes mers, trouverait plus facilement sa route que ne le saurait faire l'étranger égaré dans cet inextricable dédale de chemins creux, qui tous se ressemblent, qui tous aboutissent à un carrefour, à l'un des angles duquel se dresse inévitablement une croix de granit taillé sur un patron uniforme.

La nuit approchait, et déjà, autour d'eux, tout se taisait, immobile et morne. Le vent agitait sur sa tête ces vagues de verdure qui lui dérobaient la vue du ciel étoilé, et l'on n'entendait pas même, pour s'orienter vers les habitations, la voix retentissante de ce compagnon fidèle qui dort à nos pieds, ou veille sur nous quand nous dormons, et dont les aboiements lointains annoncent la présence de l'homme. Car le chien fait véritablement partie de l'humanité.

A voir cet isolement des habitations, cette absence de murailles et de clôtures, cette noble confiance, cette vie en plein air, à la face de Dieu et des hommes, le prêtre se sentait respirer à l'aise, comprenant qu'il allait vivre au milieu d'une population honnête, généreuse et saine, au sein de laquelle la probité a dès longtemps élu son domicile.

Les chemins étaient mouillés, mais non encore défoncés par le temps vert et les pluies d'automne. Aussi cheminait-on assez allégrement, en filant près de trois kilomètres à l'heure.

Réthoré chantait d'une voix chevrotante, afin de distraire ses bœufs, et marchait droit devant lui, sans plus se soucier de la boue que s'il eût été dans l'allée d'un jardin. Le prêtre s'était maintenu assis sur la banquette rustique, et, le fusil entre les jambes, Champêtre, son cicerone, reposait derrière lui, mollement couché sur un lit de fougères.

L'épais rideau de verdure qui croissait sur les deux talus du chemin ajoutait aux ombres de la nuit, qui descendait plus épaisse, lorsque l'on atteignit les limites de la paroisse. On pouvait cependant entrevoir encore à travers l'obscurité deux croix de granit dressées sur le même socle. Bien détournés de leur mission, que les hommes n'ont pas comprise encore, ces doubles croix servent de limites, établissant entre eux une séparation, une sorte de division, tandis que, taillé dans un arbre de la liberté, le gibet du crucifié de Golgotha étend vers eux ses deux bras pour les rapprocher en les unissant tous dans un même embrassement.

En bons Vendéens qu'ils étaient, Réthoré et Champêtre soulevèrent leurs larges chapeaux dix ou quinze pas avant d'arriver devant ces croix, dont il fallait connaître la position pour les apercevoir.

Le prêtre porta ses regards en avant, et vit s'avancer au milieu de la route une forme vague, in-

déterminée, qui se dressa devant le cheval. Effrayé de cette subite apparition, l'animal se rejeta en arrière, et donna violemment de la croupe dans les cornes de l'un des bœufs qui baissait le front pour rassembler toutes ses forces et triompher des difficultés de la route. La douleur le fit s'élancer en avant par un mouvement contraire, en donnant un vigoureux coup de collier.

Ce brusque effort était bien impuissant pour imprimer une impulsion sensible à la masse qu'il traînait. Aussi l'un des traits se brisa-t-il sous la violence du choc, et le cheval, n'y comprenant rien, se replia sur le bœuf opposé à celui contre lequel il était venu se blesser.

La lourde machine s'arrêta immobile.

Prêt à verbaliser contre quiconque entravait l'entrée du nouveau curé sur les terres de sa paroisse, Raimbaud sauta hors de la charrette, tandis que Réthoré s'avançait de son côté pour se rendre compte de cet arrêt subit.

— Que le bon Dieu vous patafiole, la Trotte ! s'écria Champêtre en mettant la main sur l'auteur du sinistre. Ne pouvez-vous donc rester tranquille en votre demeurance, au lieu de venir épeurer de pauvres bêtes qui ne songeaient point en vous ?... Quelle mine cela a-t-il, pour une marraine de votre âge, de vagabonder par les chemins à une heure que je ne crains pas d'appeler indue?

— Vous y êtes bien, vous, Champêtre !... La nuit n'est pas plus noire pour moi que pour vous, allez !

Seulement je n'ai que mes deux jambes pour me porter où j'ai besoin d'aller, au lieu que vous, vous avez une charrette bien attelée. C'est pour cela que je suis une vagabonde.

— Approchez, pauvre femme ! dit l'abbé. La charrette peut nous contenir tous, et si elle ne le pouva , mon devoir serait d'en descendre pour vous donner ma place, car vous paraissez âgée, et accablée de fatigue, peut-être.

— Vous dites vrai ; je viens de loin, et ce n'est pas pour moi, mais pour les autres, que je marche toujours ainsi. Mais qui êtes-vous, car je ne reconnais pas votre voix.

— Je suis l'abbé Louis Hubert, desservant de la paroisse de Saint-Hilaire-des-Bois.

La mendiante fit quelques pas en arrière, et parut hésiter. Puis elle reprit :

— Soit ! Aussi bien, j'ai besoin de vous connaître, malgré tout, et il faut bien que je sache qui vous êtes.

Le paysan vendéen est le moins nerveux et le plus patient de tous les êtres créés. Il ne s'inquiète ni ne s'émeut en présence des petits accidents dont sa vie est parsemée, et l'on retrouve en lui beaucoup de la lenteur, mais aussi de la ténacité du bœuf, son compagnon de travail. Un trait brisé dans le harnais de son cheval, cela n'était pas fait pour démoraliser longtemps Réthoré, qui fut couper une branche à un chêne voisin, la tordit sous son pied jusqu'à ce qu'il lui eût donné la flexibilité d'une corde, et

se mit à réparer tranquillement l'avarie survenue par suite de la trop brusque apparition de Madeleine.

Bientôt on put continuer la marche un moment interrompue.

Champêtre mit pied à terre, afin d'aider au besoin le métayer, car l'obscurité était complète.

L'abbé fit monter la mendiante, et exigea qu'elle prît place à côté de lui, sur sa banquette improvisée.

— Allons! dit Madeleine en s'asseyant, vous êtes un brave homme, quoique prêtre, et peut-être bien que nous nous entendrons, plus tard, quand le moment sera venu.

Louis Hubert se montrait intrigué à la vue de cette femme qui parlait avec une telle franchise, et qui en même temps, derrière chaque parole, semblait cacher plus d'une arrière-pensée.

— Quoique prêtre? reprit-il avec un sourire empreint d'une bienveillance qui provoquait l'expansion. Que vous ont-donc fait ceux qui, comme moi, ont reçu pour mission d'aller tout d'abord vers ceux qui souffrent?

— Chacun a sa mission, les autres aussi bien que vous, et tout, ici-bas, a la sienne. Mais on risque gros, allez, à prendre charge d'âmes, comme vous appelez cela, et à se donner à soi-même des missions pour diriger les autres dans des voies que Dieu doit condamner, puisqu'elles sont contre la nature qu'il nous a faite. La mienne, à moi, est de courir tant

que j'aurai des jambes, pour aller trouver ceux vers qui l'on m'envoie...

— Ou pour vous fuir peut-être vous-même ! interrompit le prêtre en essayant de percer les ténèbres qui l'empêchaient de lire sur son visage.

— Vous allez trop vite, l'abbé! reprit vivement la mendiante. Vous êtes trop jeune pour que je vous appelle mon père, et l'on ne me confesse pas, moi!.. Je dis ce que je dis, rien de plus.

Écoutez-moi bien, et retenez cela. Chacun mange le pain qu'il peut gagner. Ici, ils vivent et meurent à l'ombre de leur clocher, qu'ils ne peuvent se décider à perdre de vue. Ils sont tous réfractaires et se mettent chouans, plutôt que d'aller à l'armée, et vous ne verrez jamais un métayer du Bocage quitter la charrue pour aller prendre un métier à la ville. Moi j'aime à remuer et à voir du pays, et cela arrange tout le monde, que je sois commissionnaire.

Je fais donc fidèlement les commissions que l'on me donne. Je gagne ma vie à cela; on me paie, et nous sommes quittes. Je n'aime pas plus les robes noires que je ne tiens à être aimée d'elles. Je verrais peut-être les choses autrement si j'étais une Vendéenne; mais je viens de bien loin, et ce n'est pas ma faute s'il y a dans le passé des souvenirs qui me font juger les gens autrement que ne le fait le monde de par ici.

— Vous êtes franche, du moins, dit le prêtre.

— Aimeriez-vous mieux me voir mentir ?

— Non, mais je préférerais vous voir penser autrement.

— Parce que ?...

— Parce qu'il faut que vous ayez beaucoup souffert pour en arriver à vous défier des gens, sans les connaître, et seulement parce qu'ils sont habillés d'une façon plutôt que d'une autre.

Cependant on était arrivé devant le presbytère. Averties par le bruit, Rose, la Champêtre et sa fille Marie se précipitèrent vers la porte, tandis que le vicaire, se tenant sur la réserve, attendait son nouveau curé sur le seuil de la salle à manger, dont il se disposait à lui faire les honneurs.

Louis Hubert sauta en bas du siége rustique qui venait de l'amener au milieu de la paroisse qu'il allait administrer, et se retourna pour aider son étrange compagne à descendre. Mais Madeleine, sans l'attendre, avait pris la route opposée. Se glissant jusqu'à l'arrière de la charrette, elle s'était laissée aller jusqu'à terre, et venait de disparaître.

— Eh bien ! où donc est-elle ? demanda-t-il non sans quelque surprise.

— Ne vous émoyez pas d'elle, monsieur le curé, répondit le garde à demi-voix. La Trotte connaît les échaliers et n'est point en crainte de marcher la nuit par les chemins. S'il faut vous le dire, Rose et elle ne se regardent pas toujours d'un œil trop amitieux.

— Et pourquoi cela ? demanda le prêtre.

— Rose vous le dira, si c'est son vouloir ! répondit Champêtre en riant.

Louis Hubert, suivi des trois femmes qui lui faisaient escorte, entra dans sa nouvelle demeure, tandis que Raimbaud accompagnait Réthoré jusqu'à sa métairie, où ses bœufs et son cheval devaient réclamer tous ses soins après une course aussi longue et aussi fatigante.

III

Nous allons maintenant remonter de quelques années dans le passé, afin de faire connaître au lecteur les deux hommes qui allaient s'asseoir tout à l'heure à la même table, et qui semblaient destinés à vivre sous le même toit d'une vie commune, au moins pendant un certain laps de temps.

Vers 1822 ou 1823, deux jeunes ecclésiastiques quittaient le séminaire d'Angers où ils avaient fait ensemble toutes leurs études.

Le plus jeune tenait le haut de la classe et n'avait jamais manqué un seul des premiers prix, à la grande admiration de ses professeurs. L'aîné s'était constamment traîné à l'autre extrémité, et ce n'était pas par humilité chrétienne.

Ce sont ces deux séminaristes que le hasard rap-

proche à Saint-Hilaire-des-Bois, et toujours dans la même situation respective : l'aîné, René Guichard, primé par le plus jeune, Louis Hubert.

Tous deux nés dans le peuple, ils appartenaient cependant à deux races bien distinctes et bien différentes, qui, dans la Vendée, vivent côte à côte, sans presque se confondre ni se mêler jamais.

C'est qu'en effet, auprès de la robuste et énergique population des paysans, qui vit éparse et libre sur la campagne, il y a celle des bourgs, la race chétive et étiolée des tisserands qu'occupe la fabrique dont la ville de Cholet est le centre.

Celle-là est presque inévitablement vouée à la misère. Les enfants foisonnent et les familles sont nombreuses, dans ce pays de haute dévotion. Lorsque le travail languit et que le chômage pèse sur l'industrie des toiles de Cholet, la femme, le mari même quelquefois aussi, jettent sur leurs épaules le bissac du mendiant, ils deviennent *maiyaux*, et vont de ferme en ferme demander le morceau de pain, le lopin de beurre, les quelques pommes de terre que nul ne leur refuse jamais. Spectacle sublime et touchant de la pauvreté soulageant la misère !

Aussi cette misère-là ne dégrade-t-elle pas ceux qui la subissent. Dès que l'industrie voit luire des jours meilleurs, on cache le bissac pour reprendre bravement la navette, jusqu'au jour où il faudra recommencer à faire peser sur l'agriculture l'impôt de la mendicité forcée.

Mais si les métayers se montrent toujours prêts à tendre aux tisserands une main secourable, ils les plaignent plus qu'ils ne les estiment. La vue de cette misère, à laquelle eux-mêmes n'échappent qu'au prix d'un labeur acharné et de véritables prodiges d'économie, semble leur inspirer un sentiment mélangé de terreur et d'insurmontable répulsion. Ce serait, pour la fille du plus pauvre métayer, une déchéance d'épouser un bourgadin, comme on les appelle, et l'amour fait rarement consommer de pareilles mésalliances.

Que faire, que devenir, quelle issue trouver pour cette population qui croît sans cesse, et pour laquelle la conscription elle-même n'est ni un déversoir, ni une soupape de sûreté, puisque le Vendéen, qui a donné jadis la mesure de son héroïsme, déserte et se fait chouan, plutôt que d'aller se battre au caprice d'un chef qu'on lui impose. Que faire, quand le métier, souvent immobile et muet dans la cave du pauvre bourgadin, ne peut assurer du pain aux huit ou dix enfants auquels il a donné le jour? Que faire, quand la terre est limitée, qu'il n'y a pas de fermes pour tout le monde, et qu'on ne connaît pas même le mot d'émigration ?

C'est alors que leur religion, ardente autant qu'aveugle et inéclairée, vient offrir une solution simple et naturelle à tant de difficultés.

Tous ceux que tourmente la frayeur de la conscription abhorrée, ou la perspective d'élever pour la misère une famille dont la volonté de Dieu pose

seule les limites; tout ce qui est paresseux et recule devant les rudes travaux des champs; tout ce qui est orgueilleux, et veut, quittant la blouse pour la lévite, passer par-dessus les messieurs des villes pour marcher l'égal des nobles, qui vous ouvrent alors leurs châteaux; tout ce qui est faible, d'intelligence aussi bien que de corps, et ne saurait pas se tirer d'affaire au milieu de la terrible bataille de la vie; tout cela entre en masse au séminaire ou à la communauté.

On comprend quelles femmes sont ces religieuses, et quels hommes sont ces prêtres. Sortis d'une ferme perdue au milieu du Marais, du Bocage ou de la Plaine, pour aller passer quelques mois au couvent ou quelques années au séminaire, ils en reviennent, les uns pour être vicaires d'un humble village de Vendée, les autres pourvues d'une lettre d'obédience, pour tenir l'école des filles ou des jeunes garçons, qui ne les suivent pas bien longtemps avant d'apprendre le peu que savent ces professeurs improvisés. Tous et toutes ne connaissent rien du monde, la lumière se fait en vain autour d'eux, ils restent obstinément attardés aux traditions du XIIIe siècle, fanatiques d'autant plus dangereux qu'ils sont de bonne foi dans leur horreur pour les grandes et généreuses idées qui sont les bases des sociétés modernes, qui leur en laissent enseigner la haine et le mépris aux générations de l'avenir.

Deux causes bien différentes avaient décidé des vocations de René Guichard et de Louis Hubert.

La peur de la conscription l'avait développée chez le premier. Fils aîné d'un métayer du Bocage, il pouvait, en tirant au sort, et, s'il lui était contraire, en acceptant la casaque du soldat, exempter son jeune frère. Il préféra s'effacer pour lui laisser, à son défaut, la première place dans la famille.

Les parents de Louis Hubert étaient tisserands. Il avait treize ans lorsqu'il perdit son père et sa mère à peu de mois de distance. Il restait seul, avec la misère en perspective, car tous ses autres parents, bourgadins eux-mêmes, *ahanaient à vivre*, suivant l'énergique expression du pays, et ne pouvaient rien pour lui.

Le curé qui, au catéchisme, avait remarqué l'intelligence de Louis, s'intéressa à l'orphelin, s'adressa au château voisin, obtint des secours.

Aidé par toutes les bourses, l'enseignement religieux marchande les élèves et les accepte à tous prix, afin de tuer, par sa concurrence victorieuse, le pauvre enseignement laïque. Le séminaire fit donc toutes les concessions que l'on demanda, et, moitié par crainte de la misère, moitié par reconnaissance pour ses protecteurs, Louis Hubert se laissa mettre dans les ordres.

Les convictions des hommes ont pour principale base cet inévitable enseignement des premières années. Chinois en Chine, on serait Musulman à Constantinople, avec la même ferveur que l'on est catholique romain dans le Bocage, et, quelque part que le hasard les fasse naître, il faut aux hommes

un prodigieux effort d'intelligence, un singulier héroïsme dans la lutte, pour promener plus tard le flambeau de la vérité au milieu de la nuit épaisse que font dans les âmes ces erreurs héréditaires qui bercent les jeunes générations.

Louis et René, comme tous les autres, acceptèrent sans hésitation tout ce qu'on voulut leur enseigner. Sincères et honnêtes tous les deux, ils engagèrent leur foi, ne sachant pas ce que pèsera peut-être un jour, dans l'âge mûr, un serment prêté dans l'enthousiasme et l'aveugle effervescence de la jeunesse.

Gros, court, épais, le visage fleuri, l'œil en dessous et sans regard, l'abbé René Guichard présentait un type parfait d'insignifiance et de vulgarité. C'était une médiocrité honnête, incapable d'aller bien loin dans le bien ni dans le mal, accomplissant consciencieusement tous ses devoirs de prêtre, et, à aucun point de vue, n'ayant jamais donné prise à la médisance.

Le seul péché auquel il se montrait un peu trop enclin, c'était la gourmandise. Il la combattait avec faiblesse, et lui refusait même sa place sur le catalogue des péchés, puisque l'Evangile lui-même l'amnistie, lorsqu'il dit que le mal ne vient pas de ce qui entre dans la bouche, mais de ce qui en sort.

Quoi qu'il en soit, et heureusement pour l'abbé Guichard, les occasions d'y succomber étaient rares, depuis que la Vendée a cessé d'être habitée par les nobles qui, par politique, attiraient chez eux les prê-

tres, dont ils ont habilement marié la cause à la leur.

Consumés par l'incendie, tous les châteaux ont disparu pendant la *grande guerre*, et les nobles ont jugé plus prudent de ne pas les relever, se disant fort judicieusement que s'il fallait soulever encore ces populations ignorantes sous prétexte de défendre le trône et l'autel, cela leur serait d'autant plus aisé désormais, que l'on ne pourrait plus porter la torche dans leurs demeures, et que, bien plus encore que la première fois, le poids de la guerre tomberait tout entier sur les épaules complaisantes de Jacques Bonhomme, habitué de longue date à jouer le rôle de l'enclume et à recevoir tous les coups.

Le nouveau curé de Saint-Hilaire-des-Bois présentait avec son vicaire le contraste le plus complet.

Sa taille était haute, sa démarche aisée, son regard franc et loyal. Son front large et élevé ne perdait rien de ses dimensions, encadré qu'il était par une épaisse forêt de cheveux noirs, un peu rebelles, qui se hérissaient non sans une certaine grâce, au lieu de pendre lamentablement comme ceux du vicaire. Ses yeux noirs, que surmontaient deux sourcils d'une courbure parfaite, eussent eu trop de feu, peut-être, si le sourire plein de bienveillance d'une bouche aux lèvres un peu épaisses ne fût venu adoucir leur expression. Ses mains petites et élégantes, démontraient assez que ses ancêtres, — car tout le monde en a, après tout, — ne

s'étaient point adressés aux rudes labeurs de la terre. Aussi ajoutaient - elles à la grâce de son geste, sobre, mais énergique au besoin.

Enfin sa voix, dont les intonations variées annonçaient un artiste, était fortement timbrée, et sympathique en même temps; et complétait le charme et la distinction qui caractérisaient toute sa personne.

Toutefois, l'abbé Louis Hubert n'était pas un ange, mais un homme; un homme que l'éducation cléricale n'avait pas complétement mutilé encore, et dont le cœur contenait en germe toutes les grandes passions que Dieu a déposées dans le sein de sa créature privilégiée, comme autant de puissants ressorts qui doivent la pousser vers l'accomplissement de ses destinées.

Inaccessible aux petites rancunes ainsi qu'aux mesquines jalousies, et ne soupçonnant pas chez les autres ce qui n'avait jamais existé en lui, il ne songea qu'à épargner à son ami, placé vis-à-vis de lui dans une situation subalterne, les ennuis d'une réception officielle.

Il s'avança donc vers lui, le visage illuminé par son meilleur sourire, serra cordialement dans ses deux mains la main inerte que lui abandonna le vicaire, et se contenta de lui dire de sa plus douce voix :

— Je suis bien heureux de vous voir, l'abbé, et j'accepte comme un heureux augure d'être reçu par un vieil ami d'enfance.

Le vicaire balbutia une réponse inintelligible, dont Louis Hubert se contenta sans difficulté.

Cependant Rose ne perdait pas de vue la grande affaire du moment, le dîner, si compromis par un retard de plus d'une heure, et qui se trouvait par la force des événements métamorphosé en un souper.

Pendant que les deux convives s'attablaient l'un en face de l'autre, la femme du garde et sa fille avaient repris leur place au coin de la cheminée, et Rose elle-même, dans les intervalles de repos que lui laissait son service, s'assit sans façon auprès de ses deux amies pour se mêler à la conversation.

Peu fait aux habitudes d'égalité qui règnent dans cette fière terre de Vendée dont un immense malentendu a fait, en des jours néfastes, le champion de l'absolutisme, Louis Hubert ne put dissimuler un geste de surprise. Il avait beaucoup de choses à confier à son vicaire. Il ajourna ses confidences, et se dit qu'après tout, Rose appartenait à la race bien précieuse, et disparue depuis, de ces vieilles bonnes qui font partie de la famille, et qui sincèrement regardent les gages qu'elles touchent comme de simples gages d'amitié, comme leur part dans les revenus communs de la maison.

Seulement, il eût désiré qu'elle fût moins laide. Il sentait que ce serait une petite souffrance pour lui, qui avait le sentiment juste et vif de toutes les grandeurs et de toutes les beautés, d'avoir sans cesse

sous les yeux cette pauvre vieille fille si cruellement maltraitée par la nature.

Comprenant sans doute l'étonnement du curé, l'abbé Guichard lui expliqua la présence au presbytère de la femme du garde et de sa fille. La Raimbaud était l'une des plus pieuses entre toutes les dévotes de la paroisse; elle avait été heureuse de venir saluer son nouveau pasteur, et de lui présenter sa fille, la fleur des pois de l'école des bonnes sœurs.

— C'est cette enfant? demanda Louis Hubert.

— Oui, monsieur le curé, répondit la Champêtre avec un certain mouvement d'orgueil maternel. Marie, va donc embrasser M. le curé.

Marie, avant de retourner à sa place, regarda le prêtre avec de grands yeux étonnés.

— Quelle est votre pensée, mon enfant? lui demanda Louis Hubert. Vous savez qu'il faut toujours pouvoir dire tout haut les choses que l'on pense tout bas.

— Je pense que vous n'êtes pas un franc Vendéen! répondit Marie.

— Vous vous trompez! répliqua-t-il en riant. Mais qui vous fait supposer que je ne suis pas un franc Vendéen?

— C'est pour ce que vous n'avez point la parlure et les usances d'entre nous. D'abord vous ne me tutoyez point, comme font tous les messieurs curés. Et après ce temps-là.....

— Eh bien! ensuite? demanda le prêtre qui la voyait hésiter.

— Dam ! vous ne m'avez embrassée que deux fois, quand le monde de par ici s'embrasse toujours trois fois.

— C'est la vérité ! dit le vicaire. Nos jeunes filles nous croiraient fâchés contre elles si nous ne les tutoyions pas, et fiers, si nous refusions de les embrasser.

— Eh bien ! repartit Louis Hubert, ce sont là de bonnes habitudes que j'ai un peu oubliées, mais auxquelles je reviendrai sans peine. A l'avenir, mon enfant, je te tutoierai, et je t'embrasserai trois fois, comme les autres.

Le curé regarda avec plus d'attention l'enfant qui venait de lui donner cette leçon de civilité vendéenne, et parut frappé de la distance qui la séparait des autres paysannes de cet âge, qui souvent déjà, avant même d'avoir atteint le printemps de la vie et reçu de la nature les charmes de la femme, sont déformées par les rudes travaux des champs, brûlées par le soleil, ont la voix éraillée par les cris dont elles poursuivent sans cesse leurs bestiaux, ces adversaires entêtés des saintes lois de la propriété, qui semblent ne se plaire que sur le champ du voisin.

Nativement élégante et distinguée, Marie paraissait être une de ces jeunes princesses d'autrefois, qu'une fée malicieuse aurait condamnée à cacher sa grandeur sous les lourds vêtements de la paysanne. Elle les embellissait presque, mais dans tous les cas, ils ne parvenaient pas à l'enlaidir.

C'est que Marie n'était pas une paysanne, en effet.

La Raimbaud et son mari étaient bourgadins, mais dans une position exceptionnelle, et qui les mettait hors des atteintes de la misère. Placée à quelque distance du bourg, la maison qu'ils habitaient leur appartenait, ils n'avaient aucun loyer à en payer, et cette maison possédait un grand jardin qui leur donnait un superflu de fruits et de légumes qu'ils vendaient aux autres tisserands du bourg. En outre, la Raimbaud, encore dans toute la force de son âge, égalait le plus habile d'entre eux, et ne manquait d'ouvrage que quand il n'y en avait plus pour personne.

Raimbaud, de son côté, touchait les modestes émoluments de sa place de garde champêtre. Il se trouvait cousin ou ami de toute la paroisse, et, comme le reste de ses confrères, n'avait, de sa vie, jamais rien gardé, que ses appointements. A ses heures perdues, il bêchait et arrosait le jardin, et taillait à coups de serpe ses arbres, qui cependant rapportaient, comme d'autres, leur bonne part de fruits.

On avait donc pu laisser l'unique enfant de la maison aller à l'école aussi longtemps qu'elle l'avait voulu. Les religieuses s'étaient attachées à elle, et lui avaient appris tout ce qu'elles savaient. Cela n'avait pas été bien long.

Non moins heureusement douée pour tous les travaux de son sexe, Marie n'avait pas tardé à dépasser ses maîtresses dans l'art de la couture, et ses doigts de fée lui avaient conquis le monopole et l'entretien de l'église et du presbytère. Chapes, écharpes,

chasubles, dalmatiques, étoles, pastorales, bannières, dais, aubes, rochets, surplis, nappes et devants d'autels, ceintures, ceinturons, cordelières, rabats, amicts, corporaux, purificatoires, rien de tout cela ne lui était inconnu, et elle savait promener l'aiguille réparatrice à travers la trame de ces tissus pieux.

Aveuglément dévots, comme tous les paysans de la Vendée, Champêtre et sa femme se montraient heureux et fiers à la fois de voir l'enfant qu'ils adoraient choyée par les bonnes sœurs, accueillie au presbytère, et suffisamment occupée à des travaux qui, par leur nature, devaient infailliblement la pousser dans le chemin du salut.

L'âme naïve et pure de Marie était droite par elle-même, sans rien devoir aux étroits enseignements de l'abbé Guichard ni de la sœur Saint-Atrophime. Elle pensait, elle faisait le bien, spontanément, sans qu'on le lui eût enseigné, comme un arbre donne ses fruits ; sans intérêt, sans arrière-pensée de rémunération céleste, mais parce qu'elle souffrait du mal des autres, et qu'elle ressentait une joie immense, toutes les fois qu'il lui était donné de rendre quelque service dans la modeste sphère d'action où il lui était donné d'agir.

Louis Hubert avait une trop grande connaissance des hommes pour ne pas s'être aperçu du malaise que son vicaire n'avait pas su dissimuler, lorsqu'il était entré prendre possession de sa nouvelle demeure, et il lui fut facile d'en deviner la cause. Aussi, dès que les trois femmes se furent reti-

rées, s'empressa-t-il de bien dessiner les positions.

— L'abbé, lui dit-il en conservant avec lui les formes de l'égalité la plus parfaite, nous sommes des hommes comme tout le monde, et je sens en moi qu'aucun sentiment humain ne peut nous rester absolument étranger. Vous aviez des droits à remplacer le prêtre que la mort a frappé dans cette paroisse. Je n'avais pas demandé cette cure...

— Je le sais! interrompit le vicaire sans lever les yeux, et sans que son visage impassible autorisât à donner un sens ironique à une parole qui l'était peut-être dans sa pensée.

— Monseigneur m'a désigné pour desservir cette paroisse; je n'avais plus qu'à obéir. Rempli d'indulgence pour moi, Monseigneur m'a toujours témoigné une affection toute particulière. Je suis allé le trouver, je lui ai fait connaître votre situation dans le pays, et il a compris sans peine qu'en vous nommant à ce poste, il eût fait sans doute un meilleur choix. Mais l'Église ne peut pas se déjuger elle-même, et toute décision prise doit être respectée. Je crois cependant avoir trouvé un moyen de tout concilier.

» Monseigneur, lui ai-je dit, je suis jeune, bien portant, grâce à Dieu, et pourvu d'un grand désir de bien faire. La paroisse de Saint-Hilaire-des-Bois est peu considérable, elle ne compte que sept cents habitants. Le diocèse manque de jeunes prêtres. Souffrez que j'administre seul cette humble paroisse,

et donnez à l'abbé Guichard, qui en est digne, le vicariat du chef-lieu de canton, vacant depuis quelques jours. »

Notre saint évêque s'est rendu à mes vœux, et il a bien voulu me charger de vous apprendre cette nouvelle. Pervenchères est une jolie résidence. Vous y trouverez quelques ressources de société, une bourgeoisie assez nombreuse, riche, ce qui vous permettra de pouvoir faire plus de bien autour de vous. De plus, cela vous met, pour un avenir assez rapproché, sur le chemin d'une cure plus importante. Vous voyez que je ne vous ai pas oublié, et j'espère que vous reconnaîtrez que le vieux camarade du séminaire est resté pour vous un ami.

— Je serais un ingrat si je ne vous remerciais pas de tout mon cœur, répondit l'abbé toujours froid et impénétrable. Dès demain, donc, je quitterai cette cure, pour me rendre au nouveau poste auquel m'appelle la volonté de Monseigneur.

— Laissez-moi espérer que notre séparation ne sera pas aussi prompte. Monseigneur m'a accordé pour vous un congé de huit jours, et j'ai bien besoin de vous pour me guider dans mes visites pastorales. Vous connaissez de longue date tous mes nouveaux paroissiens, toutes les affaires, les besoins, les détails d'une administration que j'ignore. Vous voyez bien que j'ai impérieusement besoin de vous pour guider mon inexpérience au milieu d'un pays dans lequel je ne voudrais pas commencer par exciter quelques mécontentements.

— Mais, objecta l'abbé, vous n'êtes pas en réalité seul ici. Vous avez la sœur Saint-Atrophime, la sœur Saint-Olive, le bon frère Théophile, qui fait l'école des garçons. Vous allez retrouver également ici un autre condisciple du séminaire, Ridard, qui a jeté le froc aux orties.

— Je sais ! je sais !... Je n'avais pas conservé de lui un trop bon souvenir, et ce que j'ai appris sur son compte ne l'a pas fait grandir dans mon opinion. On m'a parlé de sa servante séduite par lui, et que le père l'aurait contraint d'épouser, le fusil sur la poitrine.

— Il y a bien eu quelque chose comme cela, en effet. Mais enfin, Ridard a réparé le scandale. Il est officier de santé, et étant le plus lettré, le seul à peu près lettré de cette paroisse, il l'administre en qualité de maire.

— Soit ! Mais, entre nous, je n'aime pas que l'on sorte du séminaire par une mauvaise porte, et qu'après en être sorti, on devienne, même pour peu de temps, un objet de scandale. J'estime en outre que nous devons, autant que possible, ne rien demander aux frères ni aux sœurs qui nous établissent solidaires de tous leurs griefs, font de nous les confesseurs obligés de toutes leurs plaintes, et trop souvent portent aux pieds de leurs chefs des confidences que nous ne leur avons point faites. Aussi je désirerais tout savoir et tout apprendre par vous seul, qui ne pouvez d'ailleurs quitter aussi brusquement une contrée où vous laissez d'aussi bons souvenirs.

Accordez-moi donc, je vous en prie encore, la semaine que je vous demande.

L'abbé Guichard céda, et ils se quittèrent pour se rendre dans leurs chambres respectives.

— Allons! se dit Louis Hubert, Guichard pense, comme le conquérant des Gaules, qu'il faut mieux être le premier dans un village que le second à Rome. O ambition! noble et généreuse passion quand tu es bien comprise, et que celui qui te ressent t'utilise pour le bonheur de ses frères! Mais vice honteux et mesquin, quand chacun ne te donne pour but que le soin de son intérêt personnel?

Je crois bien que j'ai placé de ma main, auprès de mon supérieur immédiat, un ennemi intime qui me desservira de tous ses efforts.

Pauvre Guichard!... Et pauvre Ridard!... Et aussi pauvre Église, qui trop souvent élève des hommes qui tournent ainsi!

IV

Après que l'abbé Guichard se fut éloigné pour se rendre à sa nouvelle résidence, Louis Hubert connut un supplice qu'il ne soupçonnait pas encore : la solitude!

La solitude du cœur et de l'intelligence, la solitude au milieu des hommes, la plus cruelle de toutes, car elle vous arrache à vous-même, sans rien vous apporter en échange.

Sans doute l'abbé Guichard était un faux ami; mais enfin c'était un homme, ou à peu près. Ils marchaient dans les mêmes voies, une sorte de communauté de croyances les rapprochait, et avec lui, il pouvait échanger des pensées, ou quelque chose qui y ressemblait.

Tandis que, l'ancien vicaire parti, il retombait seul, bien seul, sans personne auprès de lui qui l'aimât, ni à qui il pût prodiguer les trésors d'affection qu'il sentait déborder de tout son être; personne qui pensât avec lui, et à qui il pût confier une idée qui fût comprise.

Si petite que fût la ville de Beaugé, d'où il venait, il y avait rencontré ces relations du monde, ces banales amitiés qui sont comme la menue monnaie du cœur, et lui donnent le change sur cet incompréhensible besoin d'aimer que Dieu a déposé en nous.

Il retrouvait là Ridard tel qu'il l'avait laissé au séminaire. Dès sa jeunesse, et presque dès l'enfance, c'était un être raide, automatique, long et gauche, dont le visage ne connaissait pas le sourire. Il paraissait comme enseveli tout vivant dans une soutane inflexible et sans plis, qui ressemblait aux quatre planches de sapin d'une bière.

Vaniteux et poltron, son écharpe de maire avait

transfiguré sa vie, et il n'était pas de platitude qu'il ne fût décidé à faire pour la conserver. Aussi, depuis qu'il l'exerçait, l'autorité civile s'était-elle annihilée devant l'autorité religieuse, plus encore à Saint-Hilaire-des-Bois qu'elle ne le fait partout ailleurs en Vendée.

Méprisé des bourgadins, il était redouté des paysans qui craignaient les erreurs qu'eût pu commettre sa lancette de médecin entre ses mains vindicatives.

Par une très-légère modification que son attitude semblait provoquer, ses camarades du séminaire avaient appliqué à son nom la prononciation anglaise. D'une voix unanime, Ridard était devenu Raidard, sobriquet qui l'avait suivi jusqu'à Saint-Hilaire-des-Bois, peut-être par suite de quelque indiscrétion du vicaire.

Il y avait bien les marguilliers de la fabrique. Hélas! c'étaient tous des métayers, excellentes gens, mais parfaitement illettrés et dociles, qui, dans leurs réunions officielles, n'avaient jamais su que dire *Amen!* à toutes les demandes de leur pasteur. On ne cause pas longtemps avec des échos qui ne vous retournent jamais que la note que vous leur envoyez.

Il espéra tirer parti des deux religieuses. Mais onctueuse, fade et douceâtre comme le fruit méridional qui semblait l'avoir baptisée, la bonne sœur Saint-Olive n'était pour lui qu'un écho de plus dans sa demeure.

Quant à la sœur Saint-Atrophime, elle se montrait

en toute circonstance animée de trop excellentes intentions pour qu'on pût l'accuser un seul instant d'être l'espion de la contrée. Elle était le confesseur de tout le monde, et ce qu'elle découvrait des secrets des autres n'était ensuite livré par elle qu'afin que l'on pût ramener chacun dans le sentier du devoir, dont il allait s'écarter.

Entrée peut-être trop jeune au couvent, elle en avait suivi avec ardeur toutes les étroites prescriptions. Elle évitait, avec plus de soin encore que toutes les autres religieuses, de parler des premières années de sa vie. Sa famille était inconnue, oubliée, éteinte et disparue sans nul doute, et nul attachement humain, si jamais elle en avait connu, ne la détournait plus de l'œuvre importante de son salut. La vie, pour elle, n'avait qu'un but : arriver à faire une bonne mort.

Aussi était-elle morte déjà, et depuis longtemps. On disait qu'elle devait compter cinquante années environ, mais elle était si froide et si rigide, si blanche dans sa coiffe de lin, si desséchée par les austérités du cloître, qu'elle paraissait plus âgée qu'elle n'était en effet.

La bonne sœur Saint-Atrophime était tout charité et tout dévouement, mais par égoïsme et non par amour, uniquement et toujours pour faire son salut individuel, et parce qu'elle espérait bien que Dieu lui en tiendrait compte. Les malades lui rendaient service lorsqu'ils l'appelaient au loin, en pleine nuit, par les temps les plus affreux, par les chemins les

plus impraticables. Le mérite en était plus grand. Elle eût, de grand cœur, partagé son dernier morceau de pain avec un plus pauvre qu'elle, heureuse de mourir ensuite de faim, avec la certitude d'obtenir à ce prix la récompense promise aux élus.

Seulement, elle eût vu mourir aussi de faim, d'un œil sec, celui qui ne comprenait pas comme elle les dogmes de sa religion, ou qui refusait de se soustraire à toutes les prescriptions de l'Église. Ceux-là sont les ennemis de Dieu, et sincèrement, sans cruauté, pleine de mansuétude au contraire, elle regrettait qu'on ne les livrât plus au bûcher, comme jadis, afin de les envoyer purifiés ainsi par le feu, dans le sein de l'Éternel, qui leur pardonnerait sans doute.

Les plus beaux jours de sa vie étaient quand elle avait pu décider quelque pauvre fille à entrer au couvent. Elle comptait beaucoup de ces journées-là, car elle avait déjà appauvri la paroisse de trente-neuf religieuses, qui devaient à leur tour en pousser d'autres à les imiter.

Louis Hubert ne nourrissait pas l'espoir de lui faire envisager le sentiment religieux à un point de vue plus large et plus humain. Il comprit du premier coup qu'entre cette pauvre femme et lui, il n'existerait jamais que les rapports commandés par l'habit qu'ils portaient tous les deux.

Quant aux ressources que pouvait lui présenter le voisinage, aux visites chez ses confrères, c'était là un remède suprême dont il ne lui était permis d'u-

ser que fort sobrement, car, à travers les chemins creux du Bocage, une excursion d'une lieue revêt les difficultés d'un voyage de long cours, que l'on entreprend seulement dans les grandes occasions.

Il fallait bien cependant trouver une issue à ce besoin d'expansion qui est dans l'homme.

— Qu'elle est touchante et vraie, se disait-il, cette histoire de Pélisson captif apprivoisant une araignée, passant ses longues journées à guetter les mouches qu'il lui offrait, et lui donnant toute l'affection inoccupée qui sommeillait en lui, afin d'obtenir sa confiance et son amitié. Il pleura, le jour où le geôlier écrasa son amie sous son pied impitoyable !...

Rose, il est vrai, résume en elle les caractères et qualités du geôlier et de l'araignée. Je trouve même qu'elle file beaucoup trop, et si j'osais, je lui commanderais de laisser toujours son rouet, ses fuseaux et sa quenouille dans sa cuisine, et de ne pas perdre de vue un instant sa quenouille, son rouet et ses fuseaux, si toutefois ses yeux pouvaient se fixer à la fois et se concentrer sur un aussi petit nombre d'objets. Mais comment chagriner, humilier peut-être, une pauvre fille si naïvement convaincue qu'elle me rend service en m'arrachant à l'ennui de la solitude !

Cherchons donc au dehors mon araignée familière.

Il songea alors à cette vieille femme que nul ne connaissait, et qui, le jour même de son arrivée

dans le pays, lui était apparue d'une manière si bizarre. Il pressentait qu'il y avait là quelque mystère, ou du moins quelque grande douleur à laquelle son devoir de prêtre était d'offrir des consolations.

Il avait sous la main l'expansive Rose, qui tenait registre de toutes les aventures, réelles ou imaginaires, arrivées dans le pays. Mais quand il voulut la consulter, ce registre se ferma brusquement et devint plus mort qu'un cahier de papier blanc.

— Hum! la faillie sorcière! grommela Rose. Il m'ennuie assez, allez, que la Champêtre laisse sa fille faire société avec une vieille enmalicée, qui se pendrait si elle était capable de faire quelque chose de bien!... Vous verrez qu'elle maufinera, la pauvre petite marraine, avec des hantises de même!... Pas plus tard que l'autre semaine, à la freschière, la Trotte a passé au mitan de l'aire au père Chesneau, et puis elle a dévalé par les baisseurs et s'est enfoncée au fin fond de la rivière. Mêmement que le gas Chesneau l'a vue en perfection, et est resté tout essotti. Le lendemain, le plus fin gras de ses bœufs avait les douleurs et ne pouvait se mover de sur sa litière. Ça, c'est franc vrai, et les Chesneau vous le diront quand ils voudront. Eh bien! est-ce moi ou la Trotte qui a jeté un sort à cette bête?...

— Ce n'est ni la Trotte ni vous, ma pauvre Rose; c'est l'ignorance du père Chesneau, qui laisse ses bœufs vivre dans la fange et croupir dans l'ordure, et dont les étables n'ont ni air, ni jour, ni rien de

ce qui est indispensable à la vie. Soignez vos animaux, vos étables et vos maisons; soignez vos corps et vos âmes, et tout sera sain en vous et autour de vous, car la maladie ne vient jamais de Dieu, mais de nous-mêmes.

— Et le diable, monsieur le curé, est-ce qu'il ne vient pas bûcher à l'huis du pauvre monde? Il y aurait grande émerveillance s'il restait à se croiser les bras comme un fainéant, quand le bon Dieu lui baille tant de besogne. Allez, ça n'est point dans ses comportements, et quand il trouve sur ses ambulances une maiyaude comme la Trotte, qui lui fait vendition de son âme, il s'en aide pour damner les autres.

Rose ne se doutait guère de l'effet que devait produire son argumentation sur l'esprit de son maître. Il venait d'appeler le mal de son véritable nom : l'ignorance. Et voilà que cette femme ignorante lui opposait les enseignements mêmes de l'Église, et revenait à la personnification du mal, tel que l'a rêvé le moyen âge, à Satan.

Pour la première fois, il douta du diable, et le vide que fit dans sa foi cette première pierre arrachée à l'édifice de ses croyances, le frappa d'épouvante.

Mais à qui confier les hésitations de son esprit, les angoisses de son cœur, les révoltes de sa conscience, peut-être? A quelle branche se rattacher pour regagner le rivage qui semblait fuir devant lui? A qui confesser ses doutes et demander pardon de ses défaillances?

— Eh bien ! dit-il, je veux être mon propre confesseur. Chargé de disséquer la pensée des autres, je veux promener le scalpel jusque dans les replis les plus cachés de ma conscience, je veux me soumettre moi-même à l'analyse la plus impitoyable, et, en écoutant cette voix de Dieu qui parle à l'âme de chacun de nous, apprendre à me connaître, pour me juger ensuite avec les lumières qu'il ne refuse pas à ceux qui les demandent dans la sincérité de leur cœur.

Je tromperai l'ennui de mes longues soirées solitaires en jetant sur le papier les pensées qui m'agitent. J'écrirai tout ce que j'aurai fait, toutes les idées qui seront venues m'assaillir. Et plus tard, quand l'âge aura mûri ma raison en calmant toutes ces effervescences de la jeunesse, c'est en me jugeant sévèrement moi-même que j'apprendrai à pratiquer l'indulgence à l'égard de mes frères.

Heureux d'avoir pris cette résolution, et ne voulant pas commencer par condamner, sur la foi de sa servante, une pauvre femme plus malheureuse que coupable peut-être, il résolut de faire tous ses efforts pour triompher de la répulsion que Madeleine éprouvait pour *les robes noires*, et pour gagner, s'il se pouvait, sa confiance.

Marie seule pouvait servir d'intermédiaire entre l'inconnue et lui, puisque la fille du garde était la seule personne qu'elle parût aimer, la seule aussi qui parlât d'elle sans prévention.

Une secrète sympathie attirait Louis Hubert vers

cette enfant, si charmante qu'elle avait su apprivoiser jusqu'à la vagabonde, que chacun attaquait, et qui semblait fuir et détester tout le monde.

Instinctivement doué d'une organisation artistique très-raffinée, il lui savait gré d'être jolie, et, fatigué d'avoir sans cesse pour perspective le visage rubicond, les yeux égarés et la taille grotesque de Rose, ses regards se reposaient avec complaisance sur ce frais visage, dont les âcres soucis de la vie n'avaient pas encore terni le joyeux et franc sourire.

— Non, se disait-il, je ne saurais croire qu'il nous faille mépriser, haïr, martyriser, tuer lentement le corps que Dieu nous a donné pour servir de vêtement à l'âme céleste. Je ne saurais croire que la beauté soit un piége et vienne de Satan, tandis que la laideur vient de Dieu, lui plaît et nous rapproche de l'éternel séjour. Satan, ainsi compris, serait la lumière, et les ténèbres seraient Dieu.

Tout est harmonie dans la création de Dieu, et il n'a pas besoin d'encadrer la beauté morale dans la laideur physique, pour qu'elle resplendisse. On rirait d'un peintre qui aurait cette idée impie de représenter nos premiers parents sortis hideux des mains de Dieu qui les fit à son image. Il a donné l'éclat et le parfum aux fleurs de la terre, la grâce et la suave mélodie aux légers habitants des airs, la force et l'élégance aux hôtes des forêts. Sa main, si libérale pour les êtres inférieurs, a voulu réunir tous ses dons sur sa créature privilégiée. C'est pourquoi il a formé la femme ; et l'homme, parvenu au de-

gré de perfection où il doit tendre, retrouvera, avant de retourner à lui, la perfection perdue.

V

Le curé de Saint-Hilaire-des-Bois n'avait pas besoin de faire naître les occasions de se rapprocher de Marie, que ses occupations, autant que ses goûts, attiraient fréquemment au presbytère. Elle avait conservé ce merveilleux instinct de la première enfance, qui fait deviner ceux qui les aiment à tous ces petits êtres, si avides d'être protégés, et qui les pousse dans les bras des vieillards, sachant qu'ils trouveront chez eux plus de douces faiblesses et plus de gâteries. Son caractère de prêtre le vieillissait aux yeux de la fille du garde. Marie sentait que Louis Hubert l'aimait, et elle l'aimait en retour.

Il voulut savoir tout d'abord la cause de cette profonde antipathie que sa servante nourrissait contre la mendiante.

— De vrai, cela n'en vaut guère la peine, car il n'y a point eu de grand diffame entre elles, répondit Marie en riant. Mais je ne sais pas pourquoi les vieilles gens ne sont pas à la main de vivre longtemps ensemble sans fâcherie. Sœur Saint-Atrophime n'aime point Madeleine, pour ce qu'elle répète à

journée à toutes les jeunesses qu'elles sont trop nices d'aller s'emprisonner dans des couvents, n'ayant jamais commis de crimes, en place de rester à soigner les vieux parents, et puis d'épouser les galants qui les fréquentent. Sœur Saint-Atrophime veut, au contraire, leur opposer à toutes de se marier, et leur prêche qu'il n'y a rien de plus bien que d'envieillir sans maris. Rose est pour la sœur, et prêche cela encore plus haut qu'elle.

Une fois, Madeleine et Rose se chamaillaient ensemblement là-dessus. Madeleine, qui s'écolère trop aisément, lui dit qu'il y avait pauvre fond à faire de sa parole, étant trop laide pour avoir jamais eu une grande foison de galants. Il y avait toute une poignée de monde à l'entour d'elles, et devant tous, elle l'appela Chasse-l'Amour !

C'est chose bien créable que si les yeux de Rose avaient été des pistolets, la pauvre Madeleine était tuée du coup. Mais les pistolets de Rose écartent : le droitier tire à gauche, et le gaucher part à droite.

— Je comprends ! dit le prêtre en souriant. Madeleine passa entre les deux coups de feu.

— Juste ! Mais depuis ce temps-là, lorsque les gas du bourg voyaient passer Rose, ils l'appelaient Chasse-l'Amour, ce qui lui a fait faire bien des gros péchés de colère.

— Madeleine a eu tort d'injurier Rose, et surtout, vivant de charité, elle a tort de contrarier dans ses

vues la sœur Saint-Atrophime. Mais est-ce bien là tout ce qu'il y a à dire sur son compte?

— Dam ! que voulez-vous, monsieur le curé, je ne sais point si elle a jamais fait de la nuisance à d'aucunes gens, qui crient plus haut qu'ils n'ont eu de mal. Mais avec moi, elle a toujours été bonne comme le pain, et je serais ingrate de ne pas l'aimer, sachant combien elle m'aime.

— Mais pourquoi cet amour pour toi, quand on dit qu'elle déteste tout le monde, qu'elle vit seule, et que, n'étant pas du pays, tu n'es rien pour elle, ni elle, rien pour toi?

— On dit ce qu'on veut, et on ne veut pas toujours être juste pour les pauvres gens. Pourquoi elle m'aime, j'en ai émerveillance comme vous, car ça lui est venu tout d'un coup, la première fois que je l'ai vue, et sans que j'aie rien fait pour cela.

— Rien, dis-tu?

— C'est-à-dire, si vous voulez, qu'elle était quasiment morte de malefaim, et comme j'avais tout justement dans ce moment-là à manger dans mon panier, parce que je m'en retournais de l'école et que ma mère me donne toujours plus qu'il ne faut, je lui ai baillé tout ce qui me restait, et cela l'a fait revenir. C'est la seconde fois que je voyais quelqu'un souffrir les affres de la faim, et les deux fois, j'ai été si joyeuse de pouvoir les ranimer, que c'est moi qui avais à les regrâcier, allez, de me donner tant de contentement que cela.

— Mais comment donc l'as-tu rencontrée?

Voilà... C'était à la haute heure, j'avais fait le grand tour, parce que ma mère m'avait donné une commission pour chez le farineux du Gué-au-Sang, qui demeure tout au fin bout de la paroisse, comme vous savez. Je dévalais le long de la petite rivière, et en passant auprès du trou du Gué-au-Sang, comme on appelle cette manière de cave qui est par là, j'eus doutance d'ouïr quelqu'un ahaner et demander du secours.

Je m'approchai; et j'entendis une voix qui m'appelait : Marie!... Marie!... Vous pensez si j'étais épeurée, car il commençait déjà à faire noir. Mais la voix m'appelait toujours : Marie!... Alors, je pris à deux mains toute ma vaillantise, et j'entrai, en m'arrêtant cependant un petit sur le seuil, pour voir qui était là.

J'aperçus une femme qui était couchée tout de son long par terre, bien épleurée, et qui semblait se débattre en disant des paroles au milieu desquelles je ne distinguais que mon nom.

Je doutais s'il y avait bien du fiement à m'approcher d'elle... Aussi je lui dis, de loin :

— Qu'avez-vous, pauvre femme, et pourquoi huchez-vous mon nom?

La femme s'arrêta court au milieu de sa douleur, et se traînant vers moi, elle me saisit le bras. Puis, les yeux tout écarquillés comme une affolée, et me regardant comme jamais personne ne m'avait regardée, elle me répondit :

— Marie?.... Tu t'appelles Marie, enfant?

— Oui! répondis-je, en tremblant comme la feuille.

— Marie!... Et quel âge as-tu?

— Douze ans!

— Douze ans!... qu'elle reprit. C'est bien cela.

Et elle me dévisageait toujours avec des yeux qui n'étaient point méchants, mais qui pourtant me faisaient bien peur.

Puis tout d'un coup, sans rien dire, elle ôta mon bonnet de dessus ma tête, et tous mes pauvres cheveux s'épandirent sur mes épaules, comme une Madeleine au désert.

Nous ne sommes point, nous autres de la campagne, comme on dit que sont les dames des villes, et c'est une grande honte pour nous, de laisser voir nos cheveux tout nus!... Aussi j'en avais bien de la fâcherie, avec une grande repentance de m'en être revenue par là.

J'étais en doute d'affolier comme elle!... Pourtant il n'y avait point de mauvaisetés dans ses manières, bien du contraire. Elle me regardait toujours, comme celle qui aurait eu une ressouvenance de m'avoir vue déjà. Puis elle prenait mes cheveux dans ses mains, elle les roulait autour de ses doigts, et les portait à sa figure, comme pour les embrasser, ou pour s'essuyer les yeux avec, je ne sais pas, moi.

Je voulais toujours m'en aller. Mais elle me serra dans ses bras comme pour me garder toujours avec elle.

— Oh! reste, Marie, dit-elle, reste!... Car si tu me quittes, je vais mourir!

— Mourir!... Mais qu'avez-vous, dites?....

— J'ai faim! dit-elle à demi-voix en portant ses deux mains à son front, j'ai faim, et aujourd'hui encore, je voudrais vivre!...

Je poussai un cri, je courus vitement à mon panier, et je revins auprès d'elle.

Oh! si vous aviez vu, monsieur le curé, comme elle dévorait, la pauvre marraine affamée, et comme elle buvait le restant de boisson qui était dans ma bouteille!... Et puis, à mesure que les forces lui revenaient, elle s'arrêtait pour me prendre les mains, et pour m'embrasser, et pour me regarder, comme si c'eût été, ma foi, une grande merveille que mes yeux fussent bleus, que mes cheveux fussent blonds, et que j'eusse douze ans plutôt qu'un autre âge!

Moi, j'étais toujours consentante à tout ce qu'elle voulait, car je m'émoyais de savoir si elle me laisserait partir, et j'avais crainte de la rendre ireuse contre moi.

Enfin, l'Angelus venait de sonner, et je me risquai à lui dire que j'étais de par delà le bourg, et que ma mère m'espérait au logis.

Cela parut l'ébauhir, et lui faire comme de la peine.

— Ta mère? me dit-elle toute mélancoliée. Tu as donc une mère, toi?

— Mais sans doute! Est-ce que tous les enfants

n'ont pas une mère, comme toutes les mères ont des enfants?

— Oh! pas toutes! fit-elle avec un gros soupir.

Elle ajouta encore des paroles que je ne compris point. Puis finalement elle reprit :

— Eh bien! promets-moi que tu reviendras me voir quelquefois, quand tu pourras. Je serai ta mère, aussi moi, et je t'aimerai bien. Dis, le veux-tu?

Je ne pouvais point répondre que je ne le voulais pas, n'est-ce pas?

Je lui promis donc tout ce qu'elle voulait, à la seule fin qu'elle me laissât partir.

— Tout cela est étrange! dit Louis Hubert. Mais depuis, ne t'a-t-elle donc jamais rien raconté de plus sur elle-même, et ne t'a-t-elle pas dit pourquoi elle avait ressenti de suite pour toi cette vive affection qu'elle te porte?

— Non, monsieur le curé, je n'ai connaissance de rien de plus que ce que je vous dis. Voilà plus de deux ans que tout cela est arrivé, et elle ne songe point à quitter le pays. Elle dit que c'est à cause de moi qu'il lui agrée.

Dans les commencements que ma mère venait dans sa pauvre cave pour lui dire où elle pourrait trouver de l'ouvrage suivant ses forces, ou par des fois pour lui apporter quelques méchantes hardes, vous auriez dit que cela lui causait un grand chagrin de la voir. Puis elle s'y est habituée, et de meshuy elle est avec nous tous d'un bon arrangement.

— Mais ne t'es-tu pas aperçue quelquefois que sa raison fût sur le point de l'abandonner?

— A ceux qui disent cela, elle répond que de tous les chiens qui vont sans maîtres par les chemins, le monde dit que ce sont des chiens fous, et bons à tuer!... Elle n'a point de maître, et va où elle veut. De vrai, Madeleine est plus espritée que beaucoup qui parlent de sa folie. Seulement.....

— Achève! dit le prêtre, qui vit qu'elle hésitait à poursuivre.

— Seulement elle n'est point dévotieuse, parce que c'est chose trop connaissable qu'elle ne fait point d'état de la confession, et qu'elle ne parle point révérencieusement comme il faudrait des *robes noires*, des bonnes sœurs, des messieurs prêtres et des bons frères de la doctrine chrétienne.

Une seule fois, à ma souvenance, nous avons été, nous deux Madeleine, en grande fâcherie ensemble, et elle m'a traitée rudement, à s'en étonner.

— Dans quelle circonstance? demanda Louis Hubert.

— C'était justement à cause des *robes noires*. C'est sa manie à cette pauvre Madeleine. Ce jour-là, c'était son vouloir de me faire jurer que je n'irais jamais au couvent. Moi, je n'ai pas voulu jurer cela. Alors elle s'est mise à pleurer toutes les larmes de son corps, et m'a dit des choses que je ne me rappelle plus, pour ce que je ne les comprends point.

— Tu as bien fait de refuser ce qu'elle exigeait de toi. Notre passé nous appartient, mais l'avenir est à

Dieu. Nous pouvons jurer que nous n'avons pas fait une chose, mais rarement que nous n'en ferons pas une autre, et j'estime que c'est être bien près du parjure, que de jurer l'avenir. C'est presque engager Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaît.

— Mais, dit l'enfant terrible, vous avez pourtant juré, vous, monsieur le curé, quand on vous a fait prêtre!

Louis Hubert ne répondit pas, et sembla vouloir détourner le cours de la conversation.

— Tu m'as dit qu'une autre fois, reprit-il, tu avais sauvé la vie à d'autres malheureux qui allaient mourir de faim?

— Oui, mais il y a bien longtemps de cela ; j'étais toute petite, j'avais sept ou huit ans à peine. On sait bien que tout le monde ne peut pas être riche, et ça n'est pas une rareté de voir souffrir de la faim chez les pauvres bourgadins.

Il y en avait qui demeuraient tout au proche de nous, mais comme leur logis n'était pas à eux et qu'il fallait en payer un gros loyer pour d'aussi pauvres gens, il ne leur restait plus de quoi vivre, sitôt que les métiers se taisaient.

La pauvre mère venait de mourir à la peine, tout l'argent avait passé à la médeciner, et quoique franc bon tisserand, Planchenault, à lui seul, n'était pas à la main de nourrir ses trois enfants, dont deux étaient encore tout petits.

Il paraît que c'est plus dur de prendre le bissac, pour les parrains que pour les marraines, ou bien

peut-être ils n'aiment pas autant leurs enfants que le font les pauvres mères.

Moi, je fafiotais et je courais dans l'aire, et j'attendais Louis, le fils à Planchenault, qui était bien plus grand que moi. Mais il m'aimait comme si j'avais été sa vraie sœur de père et de mère.

J'entendis pleurer chez lui, et j'entrai.

Les deux petits étaient dans le même berceau, et le père l'agitait, comme il l'avait vu faire à la mère, pour les endormir, afin qu'ils les laissassent travailler. Mais ils criaient et ne voulaient pas s'endormir, ce soir-là, parce qu'ils avaient trop faim. Ils étaient là tous les quatre, avec pas la moindre petite gremille de pain dans toute la maison !... Louis était assis dans un coin de la chambre, sans pleurer ; non par manquement de cœur, allez, mais c'était un gas bien fort et bien courageux.

Chez nous, quand on voit souffrir, on devine tout de suite que c'est la maladie de la faim. Je courus au logis, je pris dans la huche du beurre, du pain, tout ce que je trouvai, tout ce qu'il y avait, et je leur apportai tout.

Puis Louis m'embrassa, et pour le coup nous nous mîmes à pleurer tous les deux, lui autant que moi, sans savoir pourquoi nous pleurions. Mais il n'y a pas de gens de croire comme cela fait plaisir, par des fois, de pleurer, surtout quand on pleure à deux.

— Mais quel âge avait-il, Louis, et qu'est devenue cette famille, car je ne connais plus personne de ce nom à Saint-Hilaire ?

— Louis était grand, il avait bien le double de mon âge, treize ou quatorze ans, pour le moins. Les deux autres étaient trop petits encore quand la mère est morte, ils sont allés la retrouver...

M. le curé de ce temps-là s'est intéressé à Planchenault, il a manigancé les choses pour lui faire avoir de l'ouvrage plus assuré dans une manufacture, bien loin, à Cholet. Il voulait faire entrer Louis au séminaire, mais il était déjà assez fort d'âge pour travailler, et le père l'a emmené avec lui. Depuis, ils n'ont point fait assavoir de leurs nouvelles. Pauvre Louis !... C'est à sa départie, que nous avons bien pleuré encore, mais pleuré de tristesse, cette fois-là ! C'est que nous nous aimions bien, allez !...

En somme, Louis Hubert n'avait rien appris de ce qu'il désirait savoir. Il s'était seulement confirmé dans cette conviction que la fille du garde champêtre était une charmante enfant, un peu malicieuse au besoin, parce que l'esprit débordait de son jeune cerveau, mais plein de cœur et qui faisait le bien, « comme naturellement les chevaux trottent, » ainsi que le disait jadis Mme de Sévigné, toute surprise de trouver des paysans bretons plus honnêtes que les gens de qualité.

Il prit donc la résolution de s'adresser directement à Madeleine elle-même, et pour cela, de triompher de ses préventions contre tout ce qui portait la somb're livrée de Rome.

VI

JOURNAL DE LOUIS HUBERT

Fragments.

14 janvier 1829. — « La première de toutes les qualités, lorsque l'on parle au public, est de se faire comprendre de ses auditeurs.

» Il ne faut donc présenter aux paysans, ces enfants retardés de la grande famille humaine, que des idées simples, si l'on veut qu'ils puissent les saisir et les admettre.

» Aussi j'évite avec soin d'aborder devant eux les questions de dogmes, qui divisent les hommes, pour ne leur prêcher que les idées éternellement vraies de la morale évangélique, si bien faite pour les rapprocher.

» D'autres fois, je prends pour texte de mon sermon la vie du saint du jour ; je rappelle ses vertus, je développe ses mérites et je le leur offre comme un exemple à suivre et un modèle à imiter.

» Aujourd'hui, c'était le jour de la fête patronale. Aussi prêcher sur saint Hilaire était-il commandé par la circonstance.

» Pour mieux m'inspirer de mon sujet, j'ai eu recours à la lecture de la *Vie dès Saints*.

» Cette lecture m'a fait un mal affreux, car un doute, un doute poignant s'est glissé malgré moi dans mon esprit, et ma raison n'a pas pu le dissiper encore.

» Saint Hilaire occupait le siége épiscopal de Poitiers. C'est un des plus illustres parmi les Pères dont s'honore l'Église, et son style, véhément, impétueux bien qu'il ne soit pas toujours exempt d'enflure et d'obscurité, l'a fait surnommer par saint Jérôme : le Rhône de l'éloquence latine.

» Présent partout où se débattaient les grandes vérités du christianisme, aux conciles de Milan, de Béziers, de Séleucie, il combattait dans cette dernière ville les erreurs des ariens, en 359, lorsque sa femme lui écrit que leur unique enfant, leur fille Abra, est recherchée en mariage par un jeune gentilhomme du Poitou, qui réunit toutes les conditions que l'on désire rencontrer dans un gendre.

» Hilaire lui répond de ne point se hâter, et de suspendre les apprêts de l'hymen, parce qu'il a trouvé pour leur fille un époux qui, en gloire, en grandeur, en richesses, en élévations de tout genre, surpasse de beaucoup tous ceux que son ambition a pu rêver.

» Il arrive à Poitiers, jeûne, se flagelle, et prie Dieu de retirer sa fille de ce monde périssable dans toute son intègre virginité.

» Dieu l'exauce, Abra meurt.

» Il ensevelit sa fille de ses mains, et apprend à la pauvre mère qui se désole que c'est à ses prières que leur Abra doit cette faveur céleste, d'avoir pu échapper aux périls que le monde semait sous ses pas.

» Vivement touchée d'une pareille action, qui laisse bien loin derrière elle le sacrifice d'Abraham, puisque le patriarche ne faisait qu'obéir, tandis qu'ici le saint provoque l'immolation de son enfant, l'épouse d'Hilaire lui demande de faire pour elle ce qu'il a fait pour leur fille.

» L'époux y consent sans peine. Il jeûne, se flagelle, prie de nouveau, et Dieu exauce cette nouvelle demande de son serviteur, comme il avait exaucé la première.

» Libre alors de tous liens terrestres, le glorieux évêque de Poitiers put continuer avec un nouveau zèle ses brillantes croisades pour le triomphe de la foi.

— « Dieu le favorisa de plusieurs grands miracles, » — dit la *Vie des Saints*.

» Et elle compte ces deux morts étranges au premier rang parmi les faveurs de Dieu, et parmi les grands miracles qui expliquent et motivent sa canonisation.

» Eh bien ! non ! non ! cela est impossible, cela n'est pas !

» Ce n'est pas seulement ma raison qui entre en révolte, c'est mon cœur, c'est mon être tout entier qui proteste, et crie : Cela n'est pas ! cela n'est pas !

» Que l'on ait cru voir la main de Dieu dans ces

deux trépas si rapprochés, cela se comprend, à ces époques de grossière ignorance où l'on voyait du merveilleux jusque dans les incidents les plus ordinaires de la vie, et du surnaturel dans tous ceux que la science, qui n'existait pas encore, ne savait expliquer, contrôler ni discuter.

» Mais qu'un évêque, qu'un chrétien, qu'un homme tue la femme qui s'est donnée à lui, l'enfant qui lui doit le jour ; mais que Dieu descende au rôle de complice et d'exécuteur d'un assassinat et d'un infanticide, non, mille fois non ! cela est impossible, cela n'est pas !

» Ici, d'ailleurs, rien de surnaturel ni de merveilleux. Il s'agit de deux pauvres femmes descendues au tombeau *par un commun trépas*, et l'homme d'imagination, le poëte lui-même, ne voit point là de dédale où la raison perdue hésite et ne puisse se retrouver.

» Où serait le mal, si les Bollandistes qui rédigèrent cette volumineuse compilation de la *Vie des Saints* avaient osé conserver cette indépendance et cet esprit de critique que ne doit jamais abdiquer celui qui prend en main la sévère mission de l'historien, et s'ils avaient courageusement élagué ces tristes puérilités qui ne peuvent que jeter du ridicule ou de l'odieux sur les saints placés aux côtés de Dieu ! Et s'ils ont failli à ce devoir, n'oserons-nous pas faire rejeter à la religion toutes ces scories, en reniant de bonne foi les erreurs sans nombre qu'acceptèrent trop docilement les siècles barbares et le

moyen âge, en répudiant avec héroïsme tout ce legs fatal du passé, dont le poids nous attache si lourdement à la terre quand nous voudrions être ravis dans le ciel?...

» Je n'ai donc pas pu prêcher sur le patron de la paroisse que j'administre.

» J'ai pris pour texte de mon sermon ce chant sublime de l'apôtre, alors qu'il a baptisé de son nom véritable de charité, ce sentiment immense, universel, qui relie en un seul faisceau toutes les créatures de Dieu.

» Nous avons rapetissé la charité aux proportions de l'aumône, quand au contraire, dans la pensée de saint Paul, elle réunit dans un même mot Dieu et l'amour, ce grand tout en qui se résume la vie tout entière :

— « Quand je parlerais le langage de tous les
» hommes et des anges mêmes, si je n'avais point la
» charité, je serais comme un airain sonnant et une
» cymbale retentissante ;

» Et quand j'aurais le don de prophétie, que je
» pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une
» parfaite science de toutes choses, et quand j'aurais
» la foi qui soulève et transporte les montagnes, si
» je n'avais point la charité, je ne serais rien.

» Et quand j'aurais distribué tout mon bien aux
» pauvres et que j'aurais livré mon corps pour être
» brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne
» me servirait de rien.

» La charité est patiente, elle est douce, elle tolère

» tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre
» tout ; car la charité est Dieu, et Dieu est la cha-
» rité ; et l'amour est l'accomplissement de la loi... »

20 janvier. — » Saint Hilaire, évêque, était marié, il avait une femme, une fille, et par ces liens si doux, il tenait à la patrie et à l'humanité ; c'était un citoyen, un Français, tandis que nous, séparés d'intérêts de ceux que nous nommons nos frères, nous sommes de Rome, bien avant d'être de France.

» Ainsi donc, encore dans la seconde moitié du IVe siècle, on pouvait être un évêque, un Père de l'Église, un élu de Dieu, un saint, et connaître toutes les pures joies de la famille et de la patrie.

» Pourquoi ce qui était habituel alors, est-il devenu damnable depuis ? Appartient-il donc aux hommes de décréter le vice ou la vertu, et Dieu, qui avait refusé à saint Paul de lui rien prescrire au sujet du célibat, a-t-il dû attendre jusqu'à la décision du concile de Trente pour savoir si le cœur ne pouvait pas battre sans crime dans la poitrine du prêtre ?

» Où bien a-t-il besoin des leçons de l'expérience pour discerner le bien d'avec le mal, et s'aperçoit-il le lendemain qu'il s'était trompé la veille ?

» Ou bien encore, s'il modifie ses lois suivant la phase sociale à laquelle l'homme est arrivé, ne doit-il pas les changer aujourd'hui, lorsque, certes, la société n'est plus ce qu'elle était au temps de Charlemagne ou de Philippe Auguste ?...

» Pendant bien des siècles, le peuple, cette voix de Dieu, choisissait ses évêques. C'étaient des hom-

mes jeunes, vivant dans le monde, mariés, à peine chrétiens, et qui parfois n'étaient pas même prêtres.

» Ambroise, qui serait encore un grand homme s'il n'était pas un grand saint, Ambroise, élu du peuple, fut baptisé afin de pouvoir être sacré évêque de Milan.

» Plus tard, les évêques se nommèrent entre eux, et choisirent les plus vieux, non sans une secrète arrière-pensée, peut-être, de se réserver ainsi quelque chance de leur succéder un jour.

» Ces vieux, déjà à moitié descendus dans la tombe, ont proscrit la vie, condamné l'amour et sanctifié le célibat, que saint Bernard n'a pas craint d'appeler un sacrifice humain...

» Combien d'autres institutions qui ne sont, comme le célibat, que de pures questions de discipline, et non de dogme ! La religion existe sans elles, puisqu'elles ont été comprises ou établies postérieurement à l'établissement de la religion elle-même.

» Un concile les a formulées en lois rigoureuses après trois siècles d'hésitations ; un autre concile pourrait les modifier, et peut-être bien qu'au lieu d'être détruite, la religion rajeunie brillerait alors d'une splendeur plus éclatante.

» Quand tout vit, marche, se renouvelle et progresse autour de nous, l'immobilisme est la mort.

» Jadis nous guidions les sociétés dans leur marche, et nous tenions le premier rang parmi les poëtes, les artistes, les savants. Nous ne savons plus

que combattre les sciences, et un prêtre à l'Institut s'y verrait bien dépaysé...

1er mars. — » Je découvre chaque jour autour de moi mille mauvaises coutumes que je voudrais voir réformer.

» Dans ce pays de foi vive, où le prêtre peut à peu près tout ce qu'il veut, le curé, fonctionnaire salarié par l'État, a su cependant, pour sauver le principe, conserver encore la dîme, la taille et la corvée d'autrefois.

» Chaque curé dresse un rôle sur lequel sont portés tous les métayers de la paroisse, l'un pour cinq, l'autre pour dix, l'autre pour quinze francs, peu importe la somme, qu'il fait toucher franchement, à l'automne, par le secrétaire de la mairie, par l'adjoint de la commune, par un fonctionnaire public quelconque, qui ne se doute pas qu'il se rend complice d'une concussion, que, du reste, nul n'oserait ni dénoncer ni poursuivre.

» Quand nous avons des travaux à faire exécuter, nous les demandons, non pas comme un service bénévole, mais le dimanche, du haut de la chaire, nous commandons, pour tel jour, tel métayer avec sa charrette et ses bœufs, pour rentrer nos bois ou pour nous rendre tout autre office. Et, toute affaire cessante, cela se fait comme nous l'avons exigé.

» Il ne serait pas absolument exact de dire qu'ils sont les maîtres de refuser. Car il n'est pas une marraine qui ne se fît un devoir de conscience de harceler, jusqu'à ce qu'il cède, le métayer assez osé

pour hésiter seulement à faire tout ce que nous voulons.

» Et il faut bien l'avouer, c'est par la confession que nous les tenons tous : les hommes par les femmes, et les femmes par les enfants. La terreur de n'être pas admis à faire ses Pâques a remplacé l'excommunication d'autrefois, et suffit pour les ranger à notre entière discrétion.

» Un pauvre curé de campagne ne peut rien entreprendre, pas même ce qu'il croit être le bien de la religion.

» J'ai donc écrit à l'Évêché, et la réponse n'a pas été telle que je l'espérais.

— « Respectez les anciens usages, m'a-t-on ré-
» pondu. Défiez-vous des innovations. Tout ce qui
» est établi est bien, et l'esprit nouveau ne peut
» qu'ébranler la foi. »

» Je ne vois pas cependant comment la suppression de quelques abus, je dirais presque de quelques illégalités, pourrait saper les bases de la religion. Il me semble que c'est le contraire.

» Mais dès que l'on ordonne, cela ne me regarde plus, et je ne puis qu'obéir... »

VII

Louis Hubert pressentait que quelque douleur immense avait ulcéré le cœur, troublé peut-être

même la raison de cette pauvre femme qui lui était apparue d'une façon si étrange, le soir de son arrivée à Saint-Hilaire-des-Bois.

Aux champs, les dures nécessités de l'existence émoussent la sensibilité, que chacun concentre sur soi-même, et ne laissent guère de loisirs pour la satisfaction des vains plaisirs de la curiosité. On acceptait comme une mendiante de surcroît, mais sans se préoccuper autrement d'elle, l'inconnue que l'on désignait indifféremment sous le nom de Madeleine, de la Trotte, ou de la Maiyaude; aussi nul n'avait-il livré au prêtre le plus léger renseignement qu'il pût ajouter à ce que Marie lui avait raconté.

Les devoirs de son sacerdoce lui prescrivaient de s'asseoir de préférence au chevet des plus malheureux parmi ses paroissiens. Ses visites à la mendiante ne pouvaient donc surprendre personne. Ce qui avait étonné davantage, c'est que celle-ci s'était laissée apprivoiser facilement par Louis Hubert, tandis qu'avec son prédécesseur, elle n'avait eu que des relations d'affaires, faisant les courses et les commissions dont il la chargeait, mais ne prenant guère la peine de dissimuler qu'elle ne voyait en lui qu'une de ces *robes noires* qu'elle n'aimait pas.

Bientôt elle avoua au nouveau desservant de Saint-Hilaire, mais sans lui faire connaître encore le mobile qui l'avait fait agir, qu'aussitôt sa nomination connue, elle s'était mise en quête pour apprendre, par tous les moyens en son pouvoir, quel homme il était, et ce qu'on pouvait attendre de lui.

C'est ainsi qu'elle avait pu raconter à Marie, sa confidente ordinaire, les détails que nous avons entendu celle-ci répéter à Rose et à sa mère, en présence de l'abbé Guichard.

Louis Hubert ne fut pas longtemps avant de deviner que le plus sûr pour arriver à obtenir sa confiance tout entière, c'était de lui parler souvent de la fille des Raimbaud, et de paraître l'aimer comme elle le faisait elle-même. Chose facile, car, fatigué de l'intolérance tatillonne et tyrannique de la sœur Saint-Atrophime, de l'insipidité de la sœur Saint-Olive, harcelé par les commérages des dévotes du pays, et surtout par l'interminable bavardage de Rose, qui, comme une sorte de récipient, absorbait tout cela pour le déverser ensuite sur sa tête en jet non interrompu, le pauvre prêtre voyait apparaître avec bonheur au presbytère le gracieux visage de Marie, dont le gai caquetage était pour lui comme ces gazouillements d'oiseau qui flattent doucement l'oreille et font rêver.

Aussi commençait-il à croire que rien de mystérieux ne se cachait derrière l'affection passionnée que la vagabonde lui témoignait. Elle aimait Marie, comme lui-même l'aimait, parce qu'il y avait chez cette enfant un charme qui attirait et fixait auprès d'elle.

Il ne songeait pas que tout à l'heure l'enfant allait se réveiller jeune fille, et qu'il faudrait renoncer à cette sorte de paternité d'un moment qui était venue distraire pour un jour cette solitude du

cœur au milieu de laquelle devait s'écouler son existence tout entière.

Plus perspicace, Madeleine voyait déjà le brillant papillon prêt à briser l'enveloppe de la lourde chrysalide pour s'élancer parmi les fleurs, courir étourdiment au-devant des chauds baisers du soleil, et, mollement porté sur le souffle caressant des brises embaumées, prendre ainsi possession de cet empire que la jeunesse assure pour un temps à la beauté.

La grotte sauvage et retirée au fond de laquelle la vagabonde avait trouvé un asile était creusée à mi-côte d'un rocher assez élevé qui dominait une prairie étroite. Un ruisseau promenait ses méandres au milieu d'herbages qu'il arrosait. Souvent perdu dans les aulnes, quelques échancrures de terrain lui permettaient parfois d'élargir son lit modeste; mais comme il est dit que tout doit être vert, dans le Bocage, jusqu'à l'eau des rivières, il disparaissait sous un tapis de nymphéas aux larges feuilles glacées, théâtre flottant où les grenouilles montent au printemps pour se donner à elles-mêmes leurs monotones soirées musicales.

Les rochers du premier plan, qui servaient à la fois de base et de terrasse à cette cave profonde, laissaient croître dans leurs anfractuosités des genêts, des ajoncs épineux, des ronces et des fougères que la serpe respectait religieusement, comme pour en dissimuler l'entrée aux personnes qui eussent erré sur les bords peu fréquentés de cette modeste rivière.

Le hasard seul avait fait découvrir cette mystérieuse retraite, sur laquelle les sinistres souvenirs de l'insurrection de la Vendée pendant notre glorieuse révolution, faisaient planer une sorte de terreur légendaire.

On disait qu'au temps de la grande guerre, un détachement de soldats républicains y ayant surpris une bande nombreuse de fidèles défenseurs du trône et de l'autel, les avait massacrés tous jusqu'au dernier, non sans y laisser bon nombre des siens.

Ce jour-là, le ruisseau avait coulé tant de cadavres, que ses eaux s'étaient teintes de sang. Le moulin qui tournait un peu plus bas, était devenu le moulin du Gué-au-Sang, nom que prit également la profonde excavation où s'était passée cette scène de carnage.

Depuis lors, blancs et bleus, patauds et brigands, toutes ces tristes victimes de nos guerres civiles, *revenaient* régulièrement toutes les nuits dans la grotte du Gué-au-Sang, pour s'attaquer encore et perforer leurs ombres inapaisées avec des ombres de faux et de baïonnettes.

Celle que son humeur vagabonde avait fait surnommer La Trotte ne pouvait pas manquer d'hériter de la mauvaise renommée du lieu, et, pour vivre en aussi bonne intelligence avec des revenants, il était bien évident pour tout le monde qu'il fallait qu'elle fût quelque peu sorcière.

On la voyait bien rarement à l'église, et jamais au confessionnal : nouvelle preuve, plus convaincante

que toutes les autres, et contre laquelle nul ne se fût avisé de protester.

Madeleine laissait dire, vivait libre et seule dans cette sorte de cave que la nature lui faisait chaude en hiver et fraîche en été, et y recevait de son mieux Marie et le prêtre, les deux seuls êtres humains qui se hasardaient dans cet endroit mal famé, et qui parfois s'y rencontraient ensemble.

— Vous voulez savoir quelle a été ma vie, d'où je viens, et pourquoi je suis ici, dit-elle à Louis Hubert un jour qu'ils étaient seuls. Eh bien! je veux vous satisfaire.

Mais n'espérez pas que ce soit ma confession que vous allez entendre, et ne vous croyez pas dans la nécessité de promettre, au nom de Dieu, le pardon à mon repentir. Ma confession, il y a longtemps que Dieu l'a lue dans mon cœur. Je ne lui apprendrais rien en vous racontant mes fautes; aussi n'est-ce pas au prêtre que je m'adresse, mais à l'homme, à l'ami, si vous voulez, à l'ami, dont le concours m'est nécessaire pour l'œuvre que je poursuis. C'est une confidence, entendons-nous bien, non une confession. Je n'accepte point de pénitence de la bouche des hommes, car j'ai largement expié mes fautes, et je n'ai pas besoin que l'on prie pour moi.

— Vous niez l'efficacité de la prière! dit le prêtre, effrayé de l'orgueil que cette femme laissait paraître devant lui.

— Il n'y a qu'une prière qui plaise à Dieu, c'est le travail!

Le travail sur nous-mêmes, d'abord, afin de nous connaître, ce qui n'est déjà pas l'œuvre d'un jour. Le travail sur les autres, pour éclairer les faibles et les petits des lumières que nous pouvons avoir acquises, et accomplir avec eux l'œuvre providentielle du progrès, dont tous profitent. Le travail sur la terre, pour la féconder et lui faire produire toutes les richesses qu'elle contient, afin de faire disparaître la misère, en répartissant plus justement dans l'avenir les trésors que nous pouvons faire jaillir de son sein.

Voilà ce que Dieu commande, et pour une pareille œuvre, ce n'est pas trop de toute notre vie, sans en rien gaspiller en marmottages de paroles latines que ne comprennent pas ceux qui les répètent machinalement derrière les murailles de tous vos couvents d'hommes et de femmes !...

— Vous leur en voulez bien, à ces pauvres couvents, dont les hôtes ne se vengent qu'en priant pour vous, comme pour tous les autres.

— Êtes-vous bien sûr de les aimer, vous qui croyez devoir prendre leur défense ?

— Comment n'aimerais-je pas ceux qui, comme moi, ont voué leur vie au célibat, afin que rien ne vienne les distraire de l'œuvre entreprise en commun, eux priant dans le cloître, moi priant dans le temple, au milieu de ceux que ma voix instruit et dirige ?

— L'abbé, reprit la mendiante en tirant de sa poche un vieux livre dont les feuillets paraissaient

usés par un long service, avez-vous quelquefois lu ceci?

Louis Hubert ouvrit le livre, et s'écria après avoir lu le titre :

— L'Evangile!

— C'est toute ma bibliothèque, à moi, mais vous voyez que je la lis souvent.

— Mais comment se fait-il que ce livre se trouve entre vos mains?

— Il m'a été donné dans une prison où j'ai été enfermée pendant six années!

Il y eut un instant de silence. Puis Madeleine reprit :

— Vous avez peur de moi, maintenant, et vous allez me fuir?

— Depuis quand le médecin s'éloigne-t-il du malade pour aller vers ceux qui sont sains de corps et n'ont pas besoin de ses secours? Lorsque le parricide va subir sa peine, il y a un homme qui gravit du même pas que lui les marches de l'échafaud pour murmurer à son oreille, jusqu'à la dernière seconde de sa vie, un mot qui n'est pas de la langue des hommes : pardon!

— Le célibat n'a rien à voir là dedans, que je sache! un ministre protestant le fait comme vous. Il n'est donc pas nécessaire, pour remplir sa mission de charité sociale, de se mettre en contravention avec les lois de Dieu.

— Vous les connaissez mieux que moi peut-être, dit-il, en essayant de sourire.

— Connaître et comprendre sont deux ! Tenez, écoutez ce qu'enseignait un jour votre Maître sur la montagne :

— « Ne soyez pas grands parleurs dans vos prières comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles, ils obtiendront ce qu'ils demandent.

» Ne vous rendez pas semblables à eux; parce que votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. »

Vous voyez donc bien qu'il proscrit toutes vos litanies, vos matines, vos nones, vos complies, vos adorations perpétuelles, vos chapelets, votre bréviaire, et toute cette interminable bavarderie de prières tarifées et payées, toutes vos élévations et vos exaltations de commande, à jour, à heure fixe, qu'un coup de cloche commence, qu'un autre coup termine, avec des systèmes de relais ; le tout exécuté avec une ponctualité qui ferait honneur à la manivelle la mieux montée.

Voyez, continua-t-elle en s'exaltant peu à peu, voilà, à chaque page, des paroles de colère contre tous ceux que le monde encense ; les riches et les puissants, les publicains, les marchands, les pharisiens hypocrites, les princes des prêtres et les sénateurs !... Chacun reçoit sa menace ou son coup de fouet. Il n'y a que deux pauvres créatures qu'il relève et auxquelles il remet leurs péchés. Ce sont celles pour lesquelles la justice des hommes est sans miséricorde : la femme adultère, et cette autre qui était tombée plus bas encore.

Mais s'il leur pardonne beaucoup parce qu'elles ont beaucoup aimé, même d'un amour criminel et illégitime, c'est donc que l'amour est le salut, la réhabilitation, la vie, et non la perdition et la mort, ainsi que vous le prétendez, et alors Dieu ne veut pas le célibat.

Vous n'ignorez pas que saint Paul le dit en termes formels :

— « Je n'ai point reçu de commandement du Seigneur qui oblige au célibat. »

Pourquoi donc prenez-vous sur vous d'enseigner le contraire de ce que Dieu vous commande ? Car vous savez mieux que moi qu'il dit au fils de quitter sa mère, à la fille de quitter son père, afin d'aller ensemble vivre de la vie commune pour laquelle il nous a créés, et pour être chefs de famille à notre tour. Supposez votre beau rêve réalisé. Il y a deux grands couvents sur la terre : l'un qui renferme tous les hommes, et l'autre toutes les femmes. On prie du soir au matin et du matin au soir. Seulement, à la seconde génération, le monde est détruit.

C'était bien la peine que Dieu créât l'univers ! Quelle lourde faute il a commise, et comme il est heureux que vous vous soyez trouvés là, pour imaginer le correctif du couvent !

— Femme ! interrompit Louis Hubert d'une voix sévère, ne parlons pas de ces choses, qui demandent de plus graves méditations que celles que vous avez pu faire, et contentez-vous de me raconter les événements de votre existence.

— Soit! Mais croyez bien, cependant, que lorsque quarante années de souffrances, de solitude et de méditation ont passé sur la tête d'une créature humaine, fût-ce celle d'une femme, bien des préjugés tombent, et bien des flambeaux s'allument pour guider ses pas dans le chemin de la vérité.

Mon nom est Madeleine, vous le savez. Quant à celui que portaient mes parents, il importe peu de le connaître, n'ayant plus personne au monde à qui je puisse transmettre même un nom après moi.

Née dans le peuple, le hasard, autant que les nécessités de la vie, firent de moi une de ces pauvres filles qui préparent et créent, en quelque sorte, le luxe pour les autres, mais sans le connaître autrement que pour le regretter, l'ayant vu de trop près.

La maîtresse, dont je subissais tous les caprices, n'était plus jeune; femme du grand monde, elle avait été longtemps très-belle, et était demeurée fort coquette. On disait que j'étais jolie, aussi moi, et il fallait que les heures des vingt ans que j'avais alors fussent dépensées toutes à préparer les robes, les toilettes qui devaient parer ses cinquante années.

J'avais cependant beaucoup de loisirs, surtout la nuit, car elle sortait tous les soirs, et il me fallai veiller à l'attendre. Alors, pour échapper au sup plice de l'oisiveté et pour abréger le temps, je dévo rais tous les livres qu'elle achetait, ou qu'elle louai au cabinet de lecture voisin. Et puis, j'entendais parler dans son salon et à sa table les hommes qu'elle recevait, et peut-être bien qu'à mon insu, tout cela

préparait mon esprit à pouvoir réfléchir plus tard, après que le malheur aurait mûri ma pensée.

Vous devinez sans peine que, parmi tous ces hommes jeunes et vieux qui peuplaient son salon, plus d'un me fit la cour. Ils croiraient manquer à leur devoir, en n'accordant pas quelque attention à toute femme jeune qui se rencontre sur leur passage.

Moi, j'en riais; pour eux, satisfaits de m'avoir offert le tribut de leur galanterie, ils n'y songeaient pas plus longtemps que moi, et allaient colporter ailleurs leurs faciles hommages.

L'un d'eux cependant y mit plus de persistance, peut-être bien parce que mes refus irritaient sa vanité. Je ne pouvais pas lui fermer ma porte : la porte ne m'appartenait pas. Il me restait la fuite. Mais de pareils caprices ne nous sont pas permis, à nous autres pauvres filles à gages, et à changer légèrement de maîtres, on s'expose à n'en plus trouver. Ce sont là des questions de pain, avec lesquelles il faut compter.

Et puis, n'étais-je pas assurée de rencontrer partout ailleurs ce danger que je voulais fuir ?

Ce qui arriva, vous le devinez, n'est-ce pas ?...

Il vint un moment où il ne me fut plus possible de cacher ma faute. Ma maîtresse me chassa. Il ne fallait pas songer à remplacer par une autre cette place qui me manquait, à l'heure même où j'aurais eu besoin de gagner plus d'argent, puisque j'allais avoir un enfant à nourrir.

C'était un lien de plus qui m'attachait à celui qui m'avait séduite. Mais il faut bien croire que le cœur des hommes n'est pas fait comme celui des femmes, car ce fut ce qui le détacha de moi. Cela eût pu gêner sa liberté, entraver son avenir. Il m'abandonna, après m'avoir donné quelque argent, que j'acceptai, en songeant à la pauvre petite créature qui allait naître.

Ainsi, je ne devais connaître l'amour maternel, comme l'autre amour, que par ses tourments, ses tortures, ses hontes et tout ce cortége de misères qu'il traîne après lui, lorsque la loi des hommes ne l'a pas légitimé.

Je crois que j'aimai ma fille à cause même du mal qu'elle me faisait. Je résumai sur elle toutes mes affections trahies dans le passé, toutes mes espérances dans l'avenir; je vécus toute en elle et pour elle, et j'acceptai bravement la lutte terrible de la vie.

Vous ne pouvez pas comprendre cette sublime folie de l'amour maternel, vous, prêtre, qui, croyant être agréable à Dieu, vous êtes mutilé de la plus noble partie de votre être; vous, qui avez arraché votre cœur de votre poitrine pour le fouler aux pieds, espérant en faire le premier échelon de votre salut; vous, qui vous êtes condamné à passer rapidement au milieu du désert du monde, comme un voyageur qui reprend sa route après une journée passée à l'auberge, n'étant attendu à aucun foyer. C'est votre châtiment, à vous autres, de vivre seuls,

de n'inspirer ni de ressentir les saintes affections qui seules ennoblissent l'existence, et je ne voudrais pas de votre quiétude égoïste, en échange de toutes les tortures que j'ai endurées.

Un observateur plus attentif que ne l'était Madeleine eût pu juger, à l'expression de mélancolie qui se répandit sur les traits de Louis Hubert, qu'il ne portait pas aussi légèrement qu'elle le croyait le deuil des affections humaines, et qu'il n'avait peut-être pas si bien donné toute son âme au ciel, qu'il tînt encore à la terre, ne fût-ce que par les liens qu'il regrettait de ne pas porter.

Il essaya cependant de lui répondre, comme s'il eût espéré se donner le change à lui-même.

— Comptez-vous donc pour rien l'amour de l'humanité, dont les autres nous détourneraient?

— Allez, répliqua Madeleine, Dieu ne nous a pas fait le cœur aussi pauvre que vous le dites, puisqu'il s'enrichit au contraire à proportion de ce qu'il dépense. Ce n'est pas sur les affections qu'il faut faire des économies, et c'est aussi par trop facile d'aimer tout le monde pour se dispenser d'aimer ceux qu'il faudrait élever et nourrir.

Mal à son aise peut-être sur ce terrain, le curé de Saint-Hilaire-des-Bois pria la vagabonde de poursuivre le récit commencé.

— Pour reprendre le joug de domesticité que jusqu'alors j'avais porté sans peine, reprit-elle, il eût fallu me séparer de ma fille, cacher son existence, me condamner à ne plus la voir. Mais vivre loin-

d'elle, sans savoir à qui la confier, mais ne plus sentir ses deux petites mains dans les miennes, c'était plus que je ne pouvais faire.

On ne trouve pas toujours du travail quand on en demande, et même quand il ne manque pas, le salaire dont on le paie ne suffit pas toujours à faire vivre une mère avec son enfant. Mais j'avais quelque argent devant moi, j'étais jeune, forte, courageuse, et il me semblait que c'était quelque chose de si sacré qu'une mère qui travaille pour sa fille, que l'ordre social et la nature devaient changer leurs lois, pour lui assurer au moins le pain de chaque jour.

Hélas! mes faibles avances s'épuisèrent, et bientôt je connus la gêne. J'étais demi-nue; mais moi, ce n'était rien. Je voyais dans les rues de belles petites filles couvertes de dentelles, de velours, de fourrures; je n'avais pas même des haillons pour réchauffer la mienne.

Et puis il y eut un soir où tout me manqua à la fois. Il y avait vingt-quatre heures que je n'avais mangé. Mais je n'y songeais pas; je la couvais de mon œil hagard, guettant sur ses lèvres ce cri inévitable que je prévoyais : J'ai faim !...

La tête perdue, je descendis, et peu de minutes après, Marie me souriait en mangeant un morceau de pain.

— Qu'aviez-vous fait, pauvre femme? s'écria Louis Hubert.

— J'avais volé!... Où, quoi et comment, je ne le sais plus, mais j'avais volé.

Le vol n'était pas bien difficile à découvrir, ni la voleuse à arrêter. Quelques semaines plus tard, on me condamnait à deux ans de prison et on enfermait Marie dans un hospice.

Je sortis, mes deux années faites, et Marie me fut rendue. Une torture nouvelle m'était réservée. Elle ne me reconnut pas et ne m'aimait plus. J'étais pour elle une étrangère qui venait l'enlever à la vie facile qui lui suffisait alors, pour la condamner à partager les luttes nouvelles qui allaient redevenir mon partage.

Je l'aimais tant, qu'elle se remit bien vite à m'aimer, et je fus consolée. Mais l'inévitable misère vint encore s'asseoir entre nous deux, les mêmes épreuves se renouvelèrent, et ce que j'avais fait déjà dans une heure d'égarement et de délire, je le fis encore.

Poursuivie cette fois en récidive, je fus condamnée à quatre années de prison. Cela m'était bien égal, d'être enfermée, mais je voulais qu'on me laissât ma fille, afin qu'elle ne cessât pas encore une fois de m'aimer. Je hurlais de désespoir, je me traînais aux pieds des juges, des gendarmes, des guichetiers; j'espérai devenir folle, du moins j'aurais eu l'oubli.

Les quatre années s'écoulèrent comme avaient fait les deux premières. Je redevins libre, on me rendit ma fille.

Mais mon passé pesait sur moi, et me faisait la vie de plus en plus difficile. Flétrie par une double condamnation, je trouvais fermées toutes les portes

auxquelles j'allais frapper pour demander de l'ouvrage.

Il fallait vivre, cependant! Non pas pour moi, et j'aurais fait bon marché de ma vie, allez! mais pour Marie qui grandissait et embellissait tous les jours, et qui trouvait encore moyen de me faire sourire quelquefois, au milieu de toutes les douleurs de cette existence impossible.

Elle était grande déjà et pouvait m'aider un peu : elle avait douze ans. Nous travaillions, lorsque cela était possible. Le reste du temps, nous tendions la main, et nous mangions le pain amer de la mendicité.

J'allais surtout par les campagnes, où le pain est moins rare. Cela dérange peu, de laisser deux pauvres femmes coucher sur la paille d'une étable où l'on se réchauffe. On ne vous traite pas de voleuse, si vous ramassez sous une haie quelque fruit tombé d'un arbre, et l'on n'a pas trop honte de vous, si vos habits tombent en lambeaux.

Je m'étais promis de mourir s'il le fallait, avec Marie, mais de ne plus voler, afin que l'on ne me séparât plus d'elle.

Nous marchions un jour sur une route où les habitations étaient rares, les habitants pauvres, peu charitables, n'ayant ni pain ni travail à nous donner. C'était bien loin d'ici, dans le midi de la France, non loin de Toulouse. La fatigue rendait nos jambes immobiles, la nuit approchait, le ciel s'assombrissait de nuages, la pluie allait tomber

bientôt et ajouter le comble à notre détresse.

Je crus que c'était fini, et que Dieu avait marqué là le terme de notre voyage et de nos souffrances sur cette terre.

Je fis asseoir Marie au pied d'une haie épaisse, je la couvris de mon mieux, et je m'efforçai de me persuader que c'était le sommeil qui appesantissait ses paupières.

Puis, je me couchai auprès d'elle, et j'attendis la mort.

Je fus tirée de la lourde torpeur qui s'emparait de moi par le bruit d'une voiture qui s'avançait sur cette route déserte. Il s'y trouvait deux femmes. Elles nous virent, firent arrêter les chevaux, et descendirent.

L'une d'elles était une femme du monde, élégante et riche, à en juger par son costume; l'autre portait l'habit de religieuse.

Elles m'interrogèrent : je leur racontai en quelques mots, sans rien dissimuler, ma vie tout entière.

— Mais cette pauvre enfant va mourir ! me dit la dame élégante.

Mes pleurs furent ma seule réponse. Je le savais bien, qu'elle allait mourir, et ma seule consolation était que j'allais mourir aussi, moi, et qu'ainsi nous ne serions pas séparées.

Les deux femmes échangèrent un regard d'intelligence, et la dame élégante reprit :

— Il ne faut pas abandonner ainsi cette innocente.

créature, et vous voyez bien que vous n'êtes pas en état d'assurer son existence. Elle meurt auprès de vous, de même qu'elle vous réduit à l'impossibilité de gagner votre vie. Confiez-la-moi, et je vous aurai sauvées toutes les deux.

Je regardai celle qui me parlait ainsi. Elle était jeune encore, la bonté était peinte sur son visage, qui inspirait la confiance. Je ne pouvais pas laisser mourir ma fille, puisqu'on m'offrait de la sauver. Seulement j'avais toujours comme un vague pressentiment que l'on voulait nous séparer encore.

J'hésitais. La dame s'en aperçut et me dit :

— Hâtez-vous!... Car, voyez, ses yeux se ferment, et bientôt elle ne pourra plus les rouvrir.

— Morte!... dit alors la religieuse. Morte dans le ciel comme sur la terre!...

Ce mot retentissait dans mon cœur comme un glas funèbre. Depuis qu'une lueur d'espérance était venue briller devant mes yeux, je ne voulais plus que Marie mourût. Je sentais que sa vie était dans la main de ces deux femmes, et que, si je les laissais s'éloigner, elle ne se réveillerait plus.

— Vous m'avez demandé de vous confier ma fille? lui dis-je avec hésitation.

— Donnez-la-moi, répondit-elle. Perdue avec vous, c'est son salut que je vous apporte.

— Et Marie ne connaîtra plus la faim?

— Jamais, je vous le jure!

— Je la reverrai, n'est-ce pas? Vous me le jurez aussi?...

— Dieu ne réunit-il pas toujours une mère à sa fille?

— Eh bien! dites, que prétendez-vous faire?

— Ecoutez-moi!... Et d'abord, pour aller au plus pressé, acceptez cette bourse, respirez ce flacon, gardez ce panier, dont le contenu vous ranimera. Vous le voyez, nous ne pouvons donner de place qu'à cette pauvre enfant. Avant une demi-heure, en nous hâtant, nous serons arrivées au couvent de ***, où je reconduis la sœur que vous voyez avec moi.

Là, votre fille passera la nuit et recevra tous les soins qui peuvent la rappeler à la vie. Pour vous, en marchant encore un quart d'heure, vous rencontrerez une auberge où l'on vous recevra.

— Et demain, interrompis-je vivement, j'irai voir ma fille?

— Demain, vous irez sonner à la porte du couvent, et nous causerons ensemble de l'avenir de cette enfant. Les instants sont précieux; allez, et laissez-nous.

Marie était plus blanche que la guimpe de la religieuse qui la soutenait entre ses bras, Confiante, j'aidai ces deux femmes à la placer entre elles dans la voiture, je lui donnai un dernier baiser, et bientôt je les perdis de vue au tournant de la route.

Vous pensez si le lendemain je volai au couvent où j'espérais retrouver ma fille revenue à la vie! Je frappai : on m'accueillit comme une mendiante inconnue qui implorait des secours. J'insistai : on

IMPR.

savait à peine ce que je voulais dire. Puis enfin, on me répondit que l'état de Marie était des plus graves, que toute émotion pouvait lui être mortelle, que le calme le plus absolu était commandé. C'était, me dit-on, l'ordonnance expresse du médecin, et l'on ne transige pas avec ces choses-là.

Je m'éloignai, l'âme en proie à un doute effroyable. Pourtant, que Marie fût mourante, cela n'était que trop aisé à croire, et je me résolus à attendre.

Le lendemain, on me parla un autre langage. Je vis la supérieure. Elle me dit qu'avec moi ma fille était perdue dans ce monde et dans l'autre. Le couvent s'ouvrait devant elle comme ces asiles sacrés d'autrefois; je l'avais donnée à Dieu, et le Dieu jaloux ne rendait pas celles qui venaient à lui; on l'élèverait dans la religion, et un jour, ayant prononcé ses vœux, elle prierait pour que Dieu pardonnât le crime de sa naissance et les fautes de sa mère.....

Je l'écoutais parler, et je riais, comme si elle m'eût dit des choses insensées, car la pensée ne me venait pas qu'il y eût une puissance au monde qui pût venir se placer entre une mère et son enfant.

Quand je vis que tout cela était sérieux, je tombai dans un accès de rage que vous comprendriez, si vous pouviez être père. Je me précipitai sur cette femme, et je l'eusse déchirée entre mes ongles, si l'on ne fût accouru à son aide. Impuissante, j'eus recours aux pleurs; mais ni fureur ni prières ne peuvent rien sur ces femmes sans amour qui marchent,

impassibles, vers le but que leur fanatisme leur montre à l'horizon.

Comprenez-vous maintenant ma haine contre les robes noires, qui m'ont volé ma fille pour en faire une femme sans cœur, comme elles!...

Il y avait bien la justice des hommes, mais dans ce temps-là, surtout, pensez-vous que, sur la plainte d'une pauvre mère sans mari, deux fois reprise de justice, il se fût rencontré un magistrat pour entrer en lutte contre une de ces puissantes communautés qui commencent par supprimer le nom de leurs victimes, comme si elles étaient rayées du nombre des vivants, et qui les promènent par toute la France, par toute l'Europe, jusqu'à ce qu'elles aient perdu la mémoire, et qu'elles soient oubliées à leur tour!

Trois jours entiers, je restai, pleurant à la porte du monastère, ne vivant plus, ignorant si la nuit succédait au jour, si le soleil brûlait mon visage, ou si la pluie glaçait mon corps. Il me semblait que c'était un mauvais rêve que je faisais, et que Dieu allait m'envoyer le réveil, en me rendant ma chère petite Marie.

On dit que les mères font rendre leurs enfants aux lions prêts à les dévorer. C'est que les monstres des déserts ont leurs petits, de qui ils apprennent à aimer, et qui leur font comprendre ce que c'est que ceux qui pleurent. Tandis que sous ces robes noires, il n'y a ni cœur ni entrailles, tout est mort, et elles ont raison de s'enterrer dans ces sombres

demeures qui les séparent du nombre des vivants.

Enfin la sœur tourière eut pitié de moi, et m'avoua que ma fille était partie dès le lendemain de son arrivée pour un couvent éloigné.

Il lui était défendu de m'en apprendre davantage, et je savais que ces femmes-là ne parlent que quand on le leur permet, et pour dire, vrai ou faux, ce qu'on leur prescrit de dire.

Je m'éloignai alors. Mendiant sur ma route, je m'informais des lieux où il y avait des couvents ; je rôdais autour de ces maisons de mort, je tâchais d'y pénétrer, je causais et faisais parler celles auxquelles cela n'est pas interdit. Car ils ont fait aussi un péché de la parole, et c'est là, apparemment, une autre erreur de Dieu, de l'avoir donnée à l'homme. Ils ont encore corrigé celle-là, par bonheur.

Il me semblait que quelque chose eût dû tressaillir en moi pour m'avertir que j'étais près de ma fille, et que de son côté elle eût franchi les hautes murailles de sa prison maudite pour venir tomber dans mes bras. Il fallait un miracle et je l'attendais.

Hélas ! les miracles ne se font que dans les imaginations affolées qui donnent à leurs visions les caractères de la réalité. Mon pauvre petit ange ne déploya pas ses ailes pour voler auprès de moi ; j'usai en vain mes pieds sur toutes les routes, et je ne l'ai jamais plus revue.

Vous êtes arrivé bientôt au terme moyen de l'existence humaine. Eh bien ! quand vous naissiez, il y

avait déjà dix années que j'avais commencé cette course insensée à la recherche d'un berceau perdu, quand ma raison me criait que je ne pouvais plus me heurter qu'à la pierre d'une tombe. Car les filles ne vivent pas vieilles dans ces demeures où la vie est un lent suicide, et où la nature en révolte se venge en leur envoyant des maladies que les autres femmes ne connaissent pas.

Pendant tous ces voyages sans résultat, de bien graves événements s'accomplissaient autour de moi. La Révolution vengeait les droits de la nature, annulait les vœux perpétuels, et, poussée à bout par les sourdes conspirations du clergé, fermait les couvents, qui alors étendaient comme un voile sombre sur toute la France. Nonnes ou moines, on les rendait tous à la vie et à la liberté, et ils criaient à la persécution.

Je me crus vengée, et je me dis que du moins ils ne pourraient pas faire de ma fille une religieuse. Mais cela ne me la rendait pas, bien au contraire. Jusqu'alors je savais que c'était derrière les murs d'un couvent qu'il me fallait l'aller chercher; désormais il m'était impossible de savoir où la rencontrer.

On ne triomphe pas aisément de l'entêtement clérical. Les monastères étaient opulents, leurs possessions couvraient l'Europe tout entière. Il fut donc facile à tous ceux qui le voulurent de franchir la frontière pour aller attendre à l'étranger des jours meilleurs. Marie dut les suivre dans leur émigration,

ne pouvant faire mieux, et je devinai qu'on lui ferait prononcer les vœux qui devaient la séparer à jamais de sa mère.

Un homme vint, qui fit rétrograder la Révolution, et qui releva en partie le vieil édifice à peine renversé. Il rouvrit les couvents, et de tous côtés les robes noires y rentrèrent en foule. Marie devait être de ce nombre. Ils l'avaient prise à un âge où l'esprit accepte toutes les pâtures qu'on lui offre. Ils enseignent aux enfants la prière des lèvres et les pratiques dévotieuses, mais rien de ce qui sert dans la vie. L'éducation du couvent rappelle au couvent, car là seulement le peu qu'on y a appris y trouve une stérile application.

Je recommençai donc mes recherches, si peu d'espoir que j'eusse conservé de la retrouver jamais.

J'ai parcouru plus d'une fois déjà cette contrée, car quelque chose me disait que j'avais plus de chances de succès dans ces pays où il y a tant de communautés, et où l'on rencontre à chaque pas des moines, des séminaristes et des religieuses.

Il y a trois années à peu près, j'étais égarée au milieu des genêts, et je cherchais inutilement, au coin d'une haie, l'échalier qui m'eût permis de pénétrer dans un champ voisin. J'entendais sonner une cloche, un village n'était pas éloigné, mais je ne pouvais diriger ma route vers ces sons qui m'eussent guidée jusqu'à des habitations.

Brisée de fatigue, j'aperçus l'ouverture d'une sorte de grotte creusée dans le rocher. Je m'y réfugiai, en

écartant les ronces et les fougères qui en embarrassaient l'entrée.

Je m'y assis, espérant que les forces et le courage allaient me revenir. Mais lorsque je voulus me relever, je tombai la face contre terre. La lassitude et la faim réunies faisaient leur œuvre, et cette fois encore je pensai que j'allais mourir.

Je vous jure que je ne me regrettais pas beaucoup moi-même. Seulement, voulant donner ma dernière pensée à celle qui avait eu ma vie tout entière, je criais son nom au milieu de mes sanglots : Marie!... Marie!...

Et voilà que tout à coup j'eus une vision étrange.

Encadrée dans l'ouverture de cette grotte, et vivement éclairée par les derniers rayons du soleil qui lui faisaient comme une auréole lumineuse autour du front, je la vis, c'était elle, Marie, ma fille, qui apparaissait à cette suprême évocation, pour me dire :

— Qui m'appelle?...

Oui, c'était elle!... C'était son nom, sa taille, son âge, ses beaux yeux bleus, cette longue chevelure blonde que j'avais tant de fois caressée!...

Je crus d'abord que j'étais morte, et que Dieu me rendait mon enfant, qui m'attendait de l'autre côté de la vie...

Mais non! Les tortures de la faim ne me rappelaient que trop aux réalités de l'existence. Je souffrais : je vivais donc!

Je crus alors que j'étais devenue folle. Hélas! ma

fille, si elle eût pu vivre encore, toucherait à son demi-siècle, et nous viendrions à nous coudoyer, sans que l'une de nous pût reconnaître l'autre désormais. C'était donc un rêve de mon imagination en délire.

Mais non encore ! car, en m'apercevant, l'apparition céleste vint vers moi, me souleva dans ses petits bras, me demanda ce que j'avais pour pleurer ainsi !...

J'aurais dû lui faire peur, lorsqu'elle me rencontrait dans ce trou si mal famé dans le pays, couverte de haillons, la regardant avec des yeux effarés, ne sachant plus trop si j'étais morte ou vivante, sensée ou folle, et si ce qui descendait vers moi était une créature de ce monde ou une apparition de l'autre.

Marie me rappela à la vie, et m'apprit la vérité. Le nom de ma pauvre petite fille était bien le sien, mais elle était celle du garde-champêtre de la commune et elle avait une mère.

Une pensée bizarre me traversa l'esprit, et, comme ceux que le fleuve entraîne et qui se cramponnent au plus faible branchage que saisit leur main crispée, je m'y attachai avec ardeur.

Peut-être bien qu'à près de quarante années de distance, mes souvenirs m'abusaient. Mais enfin, ma fille revivait tout entière à mes yeux dans cette enfant chez laquelle je croyais la voir revivre. Dieu ne la jetait-il pas sur ma route pour illuminer un instant les quelques jours qui me restaient à souffrir ici-bas? Si on me laissait la voir quelquefois, et

l'aimer, cette naïve enfant qui venait de m'arracher à la mort, et me faisait entrevoir un dernier rayonnement de bonheur !...

Je n'ignorais pas que dans ce pays de mœurs patriarcales, les mains ne se ferment jamais devant la main qui implore le pain de la charité. Pourquoi poursuivre plus longtemps mon pèlerinage insensé, quand je pouvais attendre la fin de mes souffrances auprès de cette fille qui me rappelait si bien celle que l'on m'avait enlevée?...

Vous savez ou vous devinez le reste, n'est-ce pas?

Maintenant je vais vous dire pourquoi je vous ai raconté toutes ces choses, et ce que j'attends de vous si vous êtes l'homme que je crois.

Il y a ici une robe noire que je redoute et que je hais. C'est votre sœur Saint-Atrophime.

Cette femme fait le vide dans le pays. Savez-vous bien que dans une commune de sept cent cinquante habitants, elle a enlevé trente-neuf jeunes filles pour les envoyer dans quelqu'un de ces couvents qui se reprennent à sourdre de terre autant et plus qu'avant la Révolution, qu'ils se donnent pour mission de combattre sans trêve ni relâche?...

Je ne vous parle pas de cet autre danger, d'en détourner un bon nombre d'aller se placer en condition sur les fermes voisines, pour se rompre au travail et savoir commander plus tard, ayant appris à obéir. Condamnées à végéter dans les rangs inférieurs des sœurs converses, celles qui ont servi ne pourraient plus s'élever à la dignité de dames de chœur.

On fait vœu d'humilité au couvent, et aussi de pauvreté !...

Afin de se ménager pour le cloître, elles restent à charge à leur famille, et aussi à la société, à laquelle elles n'apportent pas leur part de travail.

Vous savez comment les choses se passent. La maison-mère détache un modeste essaim, deux religieuses, trois au plus, qui vont s'établir dans la plus humble demeure, à la porte de quelque gros bourg. On vit là en misérant, car le monastère ne fait plus rien pour elles, et les abandonne aux ressources de leur seule industrie.

Comment voir, sans en être touché, le dénûment de ces saintes épouses de Dieu !... Elles ont la partie belle pour se tirer d'affaire, puisque la pauvreté, qui fait de nous des maiyaudes que l'on renferme, leur est comptée comme une vertu, et que la mendicité, qui nous est interdite, est commandée à des ordres religieux tout entiers.

On reçoit quelques offrandes pieuses, bien faibles tout d'abord, et seulement pour ne pas mourir de faim. Puis le courant s'élargit. Les donations arrivent, et enfin les successions. La novice qu'elles attirent à elles leur apporte, en prononçant ses vœux, sa dot avec tous ses droits à l'héritage paternel ; les neveux voient l'héritage des oncles et tantes célibataires prendre le même chemin ; et les édifices s'élèvent, s'élargissent, vastes comme des palais. On achète des terres, avec de l'argent qui vient on ne sait d'où... Tous vous diront que la Révolution les a

spoliés, et qu'ils reprennent leur bien comme ils peuvent et où ils le trouvent.

Le plus souvent la chose ne prend pas d'aussi fortes proportions. On se contente d'ouvrir un asile pour les tout petits enfants. On fait une imperceptible concurrence à l'enseignement laïque. Le curé, avec l'argent des quêtes, avec les secours qu'il obtient des châteaux voisins, qui partagent ses regrets et ses espérances, ou avec les subventions de l'évêché, élève une maison d'école dont, à sa mort, il fait donation à la paroisse, à la condition que les religieuses seront admises comme institutrices communales. Et l'institutrice laïque, la mère de famille, mille fois plus sainte et sacrée que tous vos célibataires, se voit doucement éliminée, elle, qui seule peut et doit élever de futures mères de famille. Mais on ne veut plus faire que des religieuses dans l'avenir !...

La fortune, les enfants, tout va là pour se confondre dans une sorte de communisme extravagant. Moines et religieuses, tous et toutes travaillent de leur mieux à l'anéantissement de la société, par l'absorption des fortunes et la cessation des naissances.

Marie a quelque bien. C'est la plus habile, la plus instruite de la commune : elle ferait honneur au couvent. Elle est aussi la plus jolie, et la bonne sœur voit là un piége de Satan, qui lorgne par ses yeux tous les jeunes gas de la contrée. Elle voudrait que Marie fût laide !...

Elle va donc travailler son esprit, capter sa confiance, la décourager des rudes travaux pour lui vanter l'oisiveté, lui montrer les tristes côtés de la vie, les enfants, cette joie du foyer, dans lesquels elle ne lui fera voir que la misère qui s'avance. Elle lui dira de ne songer qu'à son salut, de se sauver comme les poltrons se sauvent à la guerre, en désertant le noble combat que Dieu attend des mères auxquelles il confie l'œuvre sublime de continuer sa création.

La Raimbaude est dévote, sans courage, sans intelligence. Elle ne voit rien, livre sa fille aux religieuses, la laisse passer son temps auprès de vous, à la cure, travaillant toujours à des ornements d'église, parant les autels, chantant des cantiques et des litanies à la tête des autres enfants de l'école, qu'elle dirige parce qu'elle chante mieux, comme elle fait tout mieux que les autres.

Qu'allez-vous faire au milieu de tout cela, et quel rôle allez-vous prendre ? Etes-vous pour la mort ou pour la vie ? Il faut que je le sache !... Je ne veux pas qu'on me vole encore celle-là, comme on m'a volé l'autre, entendez-vous, et si Marie entre jamais au couvent, je ne sais pas bien ce que je ferai, mais je crois bien qu'il y aura un malheur dans le pays !...

Louis Hubert avait écouté, grave et recueilli, cette longue confidence de la vagabonde. Vivement ému par ce qu'il venait d'apprendre, il songea à calmer tout d'abord l'exaltation de cette malheureuse créa-

ture. Il ne se retira qu'après l'avoir assurée qu'il serait de son parti contre la sœur Saint-Atrophime, et qu'il viendrait causer avec elle de l'avenir de cette enfant, autour de laquelle de vives intrigues allaient se nouer, à mesure qu'elle voyait grandir le nombre de ses années.

VIII

JOURNAL DE LOUIS HUBERT

4 mai 1829. — « Cette femme a été coupable. Mais son amour maternel l'a soutenue et relevée, et elle est de celles auxquelles Dieu pardonne, parce qu'elles ont beaucoup aimé.

» L'amour serait-il donc la rédemption, comme elle ose le dire, et non la damnation, ainsi qu'on nous le répète sans cesse, afin que nous l'enseignions aux autres à notre tour?...

» Le doute!... toujours le doute!...

» C'est beau, c'est sublime et grand, cette immolation constante de la mère pour l'enfant qui lui apporte le déshonneur, la misère, toutes les hontes et toutes les tortures de la vie, et qui, cependant, dès qu'on le ravit à ses caresses, ne donne plus que sa recherche pour but unique à son existence.

» Que seront, au jugement de Dieu, les mérites

négatifs de notre célibat auprès de ce dévouement absolu, et que pèsera notre vertu stérile à côté des fautes de cette créature déchue ?...

» Et ces femmes qui, dans une pensée charitable, et croyant sauver à la fois ces deux créatures prédestinées à la souffrance, n'ont pas craint de briser le lien qui les unissait, faut-il les blâmer ou les absoudre ?

» Il y a un siècle et demi, quand le plus puissant des rois enlevait violemment tous leurs enfants à des milliers de familles protestantes, on n'hésitait pas alors sur le jugement à porter sur un acte pareil, on ne marchandait pas à Louis XIV l'admiration qu'il excitait de toutes parts. Et aujourd'hui ma raison chancelle en présence de ce rapt d'une pauvre enfant que l'on arrache à une misère inévitable et fatale, pour lui assurer un sort préférable, en somme, à celui qui l'attendait auprès de sa mère!

» Est-ce que la conscience humaine progresse, comme font les sciences et les arts? Est-ce que ce qui était une généreuse action en 1685 peut devenir un crime en 1830 ?

» Mon Dieu ! donne-moi la lumière et conserve-moi la foi ! »

20 juin. — « Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

» Telle est, d'après les livres saints, la première parole de Dieu, qui avait néanmoins placé notre premier père dans un lieu de délices.

» Oui, je le sens, la solitude est pleine de périls pour l'homme; il a besoin de vivre dans le commerce de ses semblables, de recevoir leurs idées et de leur communiquer les siennes.

» Jusqu'à mon arrivée dans cette paroisse, ma vie s'était écoulée sous les regards de ces maîtres qui formaient mon jugement en éclairant mon intelligence, ou bien au milieu de condisciples ou de confrères avec lesquels j'étais en communion parfaite de croyances et de sentiments. Leur foi confirmait la mienne, c'était comme une force nouvelle que j'ajoutais à celle que je trouvais en moi.

» Depuis que je suis seul, que je cause avec moi-même, que je me consulte et que je m'étudie, ce qui me paraissait lumineux me semble quelquefois obscur, et je me surprends à discuter tout bas avec moi-même des choses qui, jusqu'à ce jour, avaient brillé à mes yeux avec tout l'éclat de vérités incontestables.

» ..... Puisqu'il a plu à Dieu d'abandonner le monde aux discussions, il a dû allumer en nous un flambeau qui nous permette de distinguer le remède qui fait vivre, du poison qui tue. Or, quel est ce remède, si ce n'est la raison ?

» Mais on me dit de m'en défier, d'éteindre en moi cette trompeuse lumière, pour croire aveuglément et malgré les révoltes de ma raison.

» Notre Maître ordonne de placer le flambeau sur le faîte de l'édifice, afin qu'il éclaire au loin, et de se garder de l'éteindre sous le boisseau. Avec ce

dogmatisme étroit, il me semble que l'on rapetisse Dieu aux proportions de je ne sais quel astre douteux qui ne peut briller qu'au milieu des ténèbres. »

26 août. — « C'était hier la fête des enfants. L'heure de la liberté a sonné encore une fois pour eux, et nous avons célébré avec toute la solennité possible la distribution des prix.

» Malgré la rigidité de la sœur Saint-Atrophime, qui fait à ces innocentes créatures la religion bien froide et bien effrayante, la sœur Saint-Olive, du parti de laquelle je me suis rangé de tout mon pouvoir, avait organisé un chœur dont j'ai surveillé moi-même les répétitions au presbytère. Marie était le chef d'attaque, et sa voix sympathique entraînait celles de toutes ses petites compagnes.

» Je comprends que notre Maître, découragé souvent de la grossièreté, du peu de foi et de l'inintelligence de ceux qui l'entouraient, se soit plu à s'entourer d'enfants à l'âme naïve et pure, et qu'il ait promis le ciel à ceux qui leur ressemblaient.

» Tout a bien marché, grâce surtout à Marie, qui semble se rappeler plutôt qu'apprendre les choses qu'on lui enseigne, tant sa vive intelligence se les assimile rapidement.

» Ne fût-ce que par esprit de convenance, j'aurais voulu que l'autorité administrative partageât au moins les honneurs de la fête avec l'autorité religieuse. Mais la sœur Saint-Atrophime n'a pas voulu transiger à cet égard. Elle pense, comme à l'évêché, qu'il faut respecter les anciennes coutumes.

» J'occupais donc un fauteuil sur le devant de l'estrade, tandis que, plus raide que jamais, lié, ficelé et garrotté dans son écharpe de maire, Ridard, pour la forme, assistait en comparse désintéressé à une cérémonie qu'il eût dû présider.

» C'est Marie qui était chargée de débiter le compliment obligé en l'honneur du curé de la paroisse.

» Elle quitte l'école où elle est restée plus longtemps que d'habitude, et d'où elle emporte au complet tout le bagage de savoir que ses deux institutrices pouvaient lui communiquer.

» Sept fois, j'ai ceint son front gracieux du laurier vainqueur, non sans l'embrasser autant de fois.

» Mais quelle littérature étrange on écrit pour ces pauvres enfants, et quels livres on met entre leurs mains !

» Est-ce parce qu'on sait bien qu'elles ne les liront pas qu'on leur donne de pareils livres, ou bien poursuit-on ce but de les dégoûter à tout jamais de la lecture ?

» Je n'aime pas, je l'avoue, ces *aspirations d'amour*, ces flammes brûlantes et toute cette passion mystique qui emprunte, à s'y méprendre, le langage de l'amour le plus terrestre et le plus vulgaire.

» J'ai ouvert au hasard un des volumes que je devais donner de ma main à Marie, et voilà ce que j'ai lu :

« Dieu, selon le témoignage de l'apôtre, est un
» f. . consumant, et le disciple bien-aimé nous
» assure qu'il est l'amour même.

» Si donc Dieu est un feu et l'amour même, et que
» Dieu, étant partout, soit en nous, nous sommes
» donc dans le feu et dans l'amour.

» Quel moyen donc de ne pas brûler et de ne pas
» aimer? Être au milieu des feux et des flammes
» sans brûler, être plongé dans l'amour sans aimer,
» c'est ce qui ne peut se comprendre.

» Sera-t-il dit que le fer ne pourra être longtemps
» dans une fournaise ardente sans prendre les qua-
» lités du feu? et que nous aurons un feu infini
» dans nos poitrines, et que cependant nos cœurs
» seront toujours glacés!

» Il me prendrait ici envie d'aller crier partout :
» *Au feu, au feu!* non pas pour l'éteindre, mais
» pour l'allumer où il ne brûlerait pas, et pour
» appeler au secours tous ceux qui aiment vérita-
» blement, afin que tous ensemble nous le fissions
» brûler toujours davantage.

» Si nous considérions bien, dans un profond
» recueillement, ces paroles de notre grand Maître:
» *Je suis venu apporter le feu en terre, et que veux-je,*
» *sinon qu'il brûle!* entrant dans les desseins de ce
» Dieu de l'amour, nous ne penserions plus à autre
» chose. C'est tout ce que nous demanderions [1]. »

» Et cet autre, bien plus passionné encore :

« O feu, qui brûlez toujours sans jamais vous
» éteindre, brûlez mes reins et mon cœur, afin qu'ils
» soient embrasés du feu de votre amour!...

1. *Dieu présent partout,* par H. M. Baudin, docteur en théologie, grand archidiacre d'Evreux, p. 107, 110.

» Oh! qu'il est aimable, le divin hôte que je loge
» dans mon âme! qu'il est généreux et fidèle, l'ami
» qui me rend visite! qu'il est beau, qu'il est aima-
» ble, l'époux qui se prête à mes embrassements!...

» Que je vous voie, ô lumière de mes yeux! venez,
» ô joie de mon esprit! que je vous voie, ô félicité
» de mon cœur! que je vous aime! ô la vie de mon
» âme! que je vous trouve! ô désir de mon cœur!
» que je vous possède, ô l'amour de mon âme! que
» je vous embrasse, vous qui êtes le souverain bien!
» que je jouisse de vous, qui êtes Dieu et mon tout!

» Mais que suis-je, pour entreprendre de chanter
» vos louanges? Hélas! je ne suis que cendre et
» poussière, un vil animal, un véritable ver de
» terre, la pourriture et le néant!... Sera-ce ma mi-
» sère qui vous louera? L'infection louera-t-elle la
» bonne odeur? Vous louera-t-il, cet homme qui
» n'est que corruption, ô ver de terre si abject?
» Vous louera-t-il cet homme conçu et pourri dans
» le péché?

» Que je vous aime, ô mon bon Maître, ô le plus
» beau des époux, de tout mon cœur, de toute mon
» âme, de toutes mes forces! que je vous porte dans
» mon cœur, que votre nom soit toujours sur mes
» lèvres!...

» O aliment délicieux, que je vous mange, que je
» vous savoure!... Entrez dans mon âme, suprême
» douceur, pour l'enivrer de vos délices!....

» O Jésus, Maître le plus doux, le plus bienfai-
» sant, le plus aimant, le plus cher, le plus puis-

» sant, le plus désirable, le plus précieux, le plus
» aimable, le plus beau, vous êtes véritablement
» plus doux que le miel, plus blanc que le lait et la
» neige, plus délicieux que le nectar, plus précieux
» que l'or et les pierreries, plus estimable que tou-
» tes les richesses de la terre et tous les honneurs
» de ce monde.

» Ouvrez-moi la fontaine de votre cœur sacré
» pour que je boive de cette eau vive, et que l'avi-
» dité de mon cœur en soit tout imbibée! Transper-
» cez, ô très-doux Jésus! la moelle et les en-
» trailles de mon âme par les flèches de votre saint
» amour...

» O douceur de l'amour et amour de la douceur!
» que je me nourrisse de vous, que je me désaltère
» en buvant à longs traits le nectar de votre amour
» jusqu'à la satiété, jusqu'à une sainte ivresse, et
» que mon cœur, animé par ces sacrées délices,
» éclate en s'écriant dans sa joie et son ravissement:
» ô charité! ô mon Dieu! ô miel le plus doux! ô ali-
» ment céleste! ô ma félicité, faites-moi croître en
» vous, afin que je puisse me nourrir de vous avec
» les dispositions les plus saintes!

» Prenez mon cœur, ô Jésus! gouvernez mon
» âme, dirigez mon intelligence, excitez mon
» amour, ravissez mon esprit et attirez auprès des
» fleuves de paix qui coulent dans les cieux, la
» bouche d'une âme qui n'a soif que de vous [1]! »

1. *Le Froment des élus*, par Cl. Arvisenet, chanoine et vicaire général de Troyes. *Passim*.

IX

Un jour que le curé de Saint-Hilaire-des-Bois était allé rendre visite à l'un de ses confrères du voisinage, la sonnette faiblement agitée vint tirer Rose Ripoche du demi-sommeil auquel elle s'abandonnait dans la cuisine du presbytère.

Elle traversa la cour, poussa le guichet, et constata, avant d'ouvrir, l'identité de M. Ridard, maire de la paroisse.

— Tiens! c'est vous? M. Raidard! dit Rose qui avait toujours appliqué à son nom la prononciation anglaise. Qu'est-ce qui vous amène, annuit? J'espère que ça n'est point des épouseux à bancher au prône de dimanche!

Elle l'introduisit dans la cuisine et l'invita à s'asseoir.

Le curé n'y était pas, mais cela ne faisait rien. Elle y était, elle, et c'était assez.

Rose n'avait jamais bien compris que les visites que l'on faisait à la cure ne fussent pas au moins pour moitié à son intention, et en toute circonstance, elle remplaçait son maître du mieux qu'elle pouvait.

Si l'on venait demander à quelle heure M. le

curé entendrait les confessions, Rose s'informait si c'était pressé, si le cas était grave. Elle aidait à l'examen de conscience, et, pour bien peu, elle eût donné l'absolution.

Le maire n'était pas fâché, pour cette fois, de causer avec Rose avant de voir son ancien camarade de séminaire. Homme de petites intrigues et de voies détournées, et décidé à mettre toujours l'autorité séculière à la disposition de la puissance cléricale, il n'était que l'émissaire de la sœur Saint-Atrophime, qui l'employait à exécuter toutes les choses mauvaises dont elle ne voulait pas endosser la responsabilité.

Ridard, à son tour, espérait bien que Rose ferait incliner l'esprit de son maître vers ce que la bonne sœur désirait.

Les choses se passaient ainsi, autrefois, mais hélas! une révolution intérieure s'était accomplie, et Rose n'existait plus qu'à l'état de puissance déchue. On eût dit un gouvernement absolu, contraint de descendre jusqu'aux dures conditions du régime parlementaire.

Toutefois, le maire de Saint-Hilaire laissait apercevoir si peu de son écharpe, qu'elle traitait encore avec lui de puissance à puissance, et elle n'était pas fâchée que l'absence de Louis Hubert lui permît d'exercer momentanément son autorité d'autrefois.

Paysan doublé de jésuite, Ridard avait adopté les allures patientes des campagnards, qui ont horreur

du plus court chemin, et noient l'idée qu'ils veulent émettre sous un déluge d'incidents parasites. Sa raideur automatique, ses yeux éteints, son visage sans sourire ni colère l'aidaient merveilleusement dans ce grand art de dissimuler sa pensée derrière ses paroles.

Depuis qu'il administrait la paroisse, Ridard négligeait un peu le menu frétin de sa clientèle. Lorsque des malades éloignés ou pauvres le faisaient appeler, il y envoyait d'abord son garde-champêtre, puis, suivant le rapport sommaire que lui faisait celui-ci, il avisait.

Raimbaud se montrait fier de cette mission, toute de confiance. Il avait acquis un certain flair médical, faisait tirer la langue aux patients, leur tâtait le pouls, et s'il ne voyait là qu'une simple question d'hygiène il disait, d'un ton doctoral :

— Il vous faut un bon gouvernement !

C'était alors au malade à se gouverner de son mieux, et Ridard ne se dérangeait pas.

En faisant une de ces tournées de médecine ambulatoire, le fidèle Raimbaud avait aperçu son pasteur sur le territoire d'une paroisse voisine : il en avait averti le maire qui, bien sûr de son absence, commença par s'informer de lui.

— Est-ce que M. le curé n'est point ici présentement ? demanda-t-il.

— Non, mais M. le curé et moi, il n'y a point de choix, comme vous savez. C'est heureux que j'y sois, allez ! Il n'y a point de gens de croire tout ce que

j'ai à parfaire, à la cure. Du temps de défunt M. le curé, quand il n'était pas au logis, il y avait le vicaire. Il n'y a plus que moi, de meshuy.

— Je l'ai bien regretté, l'excellent abbé Guichard, dit le maire avec son flegme habituel.

— C'était ça un royal homme! Et dévot, à s'en étonner. Et pas ménager de sa peine, le pauvre corps! Au plus moindre péché, il vous faisait revenir cinq à six fois à confesse avant de vous bailler l'absolution. Avec M. le curé d'à cette heure, rien ne compte, on ne pèche plus, et tout ce qu'on fait est quasiment bien.

— Il est trop tolérant, je le lui ai dit souvent. Mais il a une tête!...

— C'est moyen, allez! Souventes fois, il ne vous voit ni ne vous entend, et on n'est point à la main de savoir ce qu'il fait, ni à quoi il pense. Un vrai *In Exitu!...*

— C'est un savant! reprit Ridard d'un air profond. Il prêche doctement!

— On le dit! reprit Rose avec une certaine expression de doute. Moi, je le blâme de prêcher toujours du bon Dieu et du paradis, et jamais du diable et de l'enfer. Le paradis, tout le monde n'y va pas, n'est-ce pas. Il devrait aussi prêcher pour les autres! Grimaud se fâchera d'être mis en oubliance, à la parfin, et lui donnera de sa cornure tout au travers de lui, pour lui apprendre!...

— Si je pouvais me permettre de trouver quelque chose à reprendre en lui, ce serait plutôt

un peu de tiédeur pour les intérêts de la religion.

Remarquez-le, mademoiselle Rose ; visiblement, depuis deux années, moins de jeunes garçons se dirigent vers le séminaire, moins de jeunes vierges se consacrent, comme vous, au Seigneur.

— Ça, c'est vrai, mais je n'en suis aucunement fautive. Vous n'êtes point en doute que je prêche le couvent et le séminaire à toute ma force, mais M. le curé dit par ses raisons que cela regarde le parentage des jeunesses, et non lui. Demandez-moi si ça a de la raison, de laisser les gens se marier, sous prétexte qu'ils s'aiment?... Qu'est-ce qu'il appelle donc avoir des mauvaises pensées, si ce n'est pas tout justement ça ? Tenez, M. Raidard, un supposer que vous avez de mauvaises pensées...

— Moi, mademoiselle Rose!

— Ne vous écolerez donc pas comme ça, puisque je vous dis : un supposer!... Eh bien! vous en triomphez en entrant au couvent, ou bien vous vous y abandonnez en vous mariant. N'est-ce pas chose bien créable que le premier vaut mieux pour le salut? ..

— Incontestablement ! Mais connaîtriez-vous donc quelque jeune fille qui fût en péril d'être assaillie par de mauvaises pensées ?

— J'en ai tout au moins une doutance.

— Qui soupçonnez-vous? demanda Ridard en rendant son regard plus vitreux et plus terne encore que d'habitude.

— Vous la connaissez mieux que moi, puisque c'est la fille de votre garde-champêtre.

— Marie Raimbaud ! s'écria Ridard heureux d'avoir amené Rose à lui dire elle-même ce qu'il voulait lui apprendre.

— Si elle n'en a point encore, elle est assez jolie avec son petit air éveillé comme une pochée de souris, pour en faire venir bientôt à d'autres. Et il ne faut point mettre en doute que Dieu, qui est juste, nous punit des péchés que nous faisons faire.

— Certes, à un certain point de vue, dit Ridard d'un ton sentencieux, je verrais, à développer chez Marie Raimbaud une forte vocation conventuelle, un avantage prépondérant. Les bonnes sœurs l'ont élevée avec un soin tout particulier. Elle est instruite, et tiendrait admirablement une école, avant peu d'années. C'est la plus habile ouvrière du pays, et elle dirigerait fort bien un atelier de couture, dans une maison de filles repenties. Elle possède une voix que l'on ne saurait entendre sans être ému profondément, et elle formerait des maîtresses pour enseigner le chant aux autres.

— Comptez encore qu'elle a du bon fait, qui après elle reviendrait au couvent.

— Sans doute, puisqu'elle est fille unique. Cela ne gâte rien, sans être déterminant. Mais aussi, n'ayant qu'elle, peut-être que la Champêtre et son mari voudront la conserver auprès d'eux dans un but égoïste, afin qu'elle soigne leurs vieux jours, après qu'ils l'auront mariée à quelque métayer ou à quelque gas du bourg. Il y a comme cela des gens

qui aiment à avoir de petits enfants autour d'eux, quand ils sont tout à fait anciens.

— Les Champêtre sont dévotieux, et seront consentants à laisser Marie suivre la vocation que l'on voudra. Possiblement pleureront-ils, dans les premiers temps...

— Le monde est une vallée de larmes ! dit Ridard avec componction. Heureux ceux qui souffrent !

— Le plus à propos serait de connaître le vouloir de M. le curé.

— Ah ! voilà !...

— Son devoir est de prêcher le célibat, et d'envoyer les jeunesses au couvent.

— Incontestablement ! répondit le maire, qui affectionnait les adverbes en général, et celui-là en particulier, sans doute parce qu'il était long et raide comme lui.

— Oui, mais...

— Mais vous craignez qu'il ne faiblisse dans l'accomplissement de son devoir ?

— Il n'y a pas autant de fiement en lui que dans défunt M. le curé !

— Pourquoi nourrissez-vous cette crainte, mademoiselle Rose ?

— Parce que...

— Parce que M. le curé ne s'oppose pas assez à ce que les jeunes gas fassent la cour aux jeunes filles, et qu'il aime à faire les mariages et les baptêmes, qui sont le meilleur revenant bon de son casuel ?

— Il y a bien, à mon entendement, un petit de cela ! Et puis parce que...

La timide Rose paraissait décidée à ne pas mettre au monde ce jour-là les idées qu'enfantait son cerveau. Mais Ridard se rappela fort à propos que s'il était maire, il était aussi officier de santé, et il fit comme Socrate, qui prétendait être l'accoucheur des esprits.

— Parce que, reprit-il pour terminer la pensée de Rose, Marie est jeune, gaie, jolie, spirituelle, qu'elle rit volontiers de l'un et de l'autre, qu'elle égaie la cure, où elle vient souvent, et que M. le curé se trouverait peut-être tout triste, si Marie allait au couvent.

— C'est peut-être bien quelque chose comme cela ! dit Rose, dans l'esprit de laquelle toutes ces choses ne flottaient qu'à l'état confus.

— Eh bien, ma chère demoiselle Rose, la sœur Saint-Atrophime pense que c'est tout justement à cause de cela que l'on décidera un jour ou l'autre M. le curé à conseiller à Marie d'entrer en religion.

Cette fois Rose ne comprit plus du tout, mais elle s'en rapporta entièrement à la haute sagesse de la bonne sœur Saint-Atrophime.

— Nous prévoyons un autre obstacle plus dirimant, continua Ridard.

— Vous craignez que la petite marraine n'ait pas la vocation ?

— Ce n'est pas cela ! La vocation, on la fait naître, et quand toutes les voix qui parlent à l'oreille d'une

fille de seize ans lui répètent incessamment la même chose, elle finit par céder, et elle se persuade qu'elle veut ce qu'on lui fait vouloir. Voilà ce que c'est que la vocation. Les fillettes protestantes ne l'ont jamais, parce qu'on ne la leur inspire pas.

Mais il suffit d'une seule note fausse pour détruire l'harmonie. La sœur Saint-Atrophime redoute sur l'esprit de Marie l'influence de cette créature perverse...

— Madeleine! s'écria Rose dont les deux yeux prirent un mouvement rotatoire des plus désordonnés. La sorcière du Gué-au-Sang!...

— Vous voyez bien que vous l'avez nommée immédiatement, ce qui prouve que le danger est là. Oui, cette vagabonde a sur l'esprit de Marie une influence que l'on ne peut nier, et d'autant plus prépondérante qu'elle paraît l'aimer, presque autant que si elle était sa fille. Cette femme, qui porte le nom de la pécheresse de l'Évangile, pousse la jeunesse vers les affections mondaines, afin de la détourner de l'existence exempte d'orages telle que l'assure le célibat. Madeleine est donc la note discordante qui peut faire dégénérer le concert en cacophonie.

— Oh! si j'étais maire!... dit Rose en montrant le poing d'un air menaçant.

— Vous, mademoiselle Rose! s'écria Ridard, la rougeur sur le visage.

— Maire avec une écharpe, donc! répliqua la vertueuse Rose. Vous êtes assoti annuit, et ne com-

prenez point les choses. Si j'étais à votre place, enfin !

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place, ma bonne mademoiselle Rose? demanda Ridard tout honteux de son impertinente interprétation.

— J'irais lu demander ses papiers.

— Elle n'en a pas.

— Raison de plus pour les lui demander. Puis je me guémanterais d'où elle vient.

— Elle ne me le dirait pas.

— Quels sont ses moyens d'existence.

— Elle n'en possède pas.

— Alors je la proclamerais vagabonde, et par après, je la ferais jeter à la porte de ma paroisse par mon garde champêtre. Allez donc!...

— Nous avons bien songé à tout cela, la bonne sœur Saint-Atrophime et moi.

— Eh bien! alors?...

— Nous voudrions savoir préalablement ce que penserait de cela M. le curé!...

— Est-ce que cela le regarde?

— Un peu! les pauvres sont les membres de Jésus-Christ, ce qui nous empêche de les disperser comme cela à droite et à gauche, dans la crainte que l'autorité religieuse ne cherche à les ramasser malgré nous.

— Alors je manigancerais comme une manière d'affaire de sorcellerie, et je la ferais urser toute vive. Les sorciers ne sont pas les membres de Dieu, à la parfin!

— M. le curé ne croit pas aux sorciers, malheureusement !

— Un curé qui n'a point croyance aux sorciers !... Autant tout de suite ne pas croire à Grimaud !...

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, mais M. le curé. Qu'il consente à la déclarer vagabonde, ou sorcière, ou tout ce qu'il voudra, je la ferai volontiers disparaître. Mais jusque-là, je me compromettrais sans résultat, puisque votre maître la réintégrerait immanquablement.

— Mais qu'a-t-il dans l'esprit, pour défendre cette faillie maiyaude?

— Je l'ignore. Seulement, la sœur Saint-Atrophime, qui est toujours bien renseignée, comme vous savez, assure que M. le curé est allé plus d'une fois au trou du Gué-au-Sang, qu'il a eu des entretiens avec elle, et qu'il est plutôt disposé à la soutenir qu'à l'éloigner. De plus, Marie parlera en faveur de cette mendiante, et l'appuiera auprès de lui. Conséquemment, je suis désarmé, et ne puis agir tant que M. le curé ne se sera pas prononcé ouvertement contre elle.

— Ah ! si c'était encore comme du temps de défunt M. le curé !... Je le connaissais comme mon *Pater*, et je ne m'émoyais guère de le faire arriver à être d'un bon arrangement. S'il faisait semblance de résister, son déjeuner et son dîner n'étaient point prêts quand l'horloge décrochait l'heure de son estomac ; je plissais dans son lit ses draps comme une jalousie ; je mettais des poignées de sel jusque

dans les pruneaux de son dessert; et le troisième jour, au plus tard, il disait bien de lui-même que j'avais eu raison le premier.

— C'était le bon moyen, puisqu'il réussissait. Mais comme chacun a ses côtés faibles, cherchez-en d'autres, ma chère demoiselle Rose, et vous en trouverez indubitablement.

Rose promit de chercher, et Ridard se retira pour aller assurer la sœur Saint-Atrophime du dévouement absolu de cette alliée indispensable. L'antipathie profonde de la servante de la cure contre celle qui lui avait donné le sobriquet si bien accueilli de Chasse-l'amour, garantissait à elle seule le zèle qu'elle allait déployer à exciter contre la vagabonde le curé de Saint-Hilaire-des-Bois.

Madeleine éloignée, le plus grand obstacle à la vocation de Marie était enlevé du même coup.

X

JOURNAL DE LOUIS HUBERT

5 novembre 1829. — « Décidément cet homme est vil, et le sens moral fait défaut chez lui. Il n'a pas même le courage de se faire l'instrument des mauvais desseins qu'on lui inspire, il faut encore

qu'il se cache et se dissimule derrière les autres, et qu'il pousse en avant de plus naïfs que lui.

» C'est un homme établi d'après les ingénieux procédés de Vaucanson. Vous croiriez que cela vit. Cela prend des aliments et les digère. Cela parle, mais sans accent. Le visage est merveilleusement agencé, mais l'expression et le mouvement manquent, parce que le cerveau est creux et sans passion. On dirait presque que l'œil vous regarde, s'il était un peu moins terne et moins voilé. La poitrine ne se soulève pas, parce que rien ne bat derrière ces côtes sur lesquelles on n'a peut-être pas assez bien imité le modelé des chairs. Il ne marche pas, il glisse, sans bruit, et sans laisser derrière lui une trace de pas que l'on puisse suivre.

» La pauvre Rose n'a pour elle que la ténacité et l'entêtement. Elle sait qu'avec beaucoup de négations, on obtient une certaine quantité d'affirmations, et croit qu'à force d'être battue, on lui accordera, de guerre lasse, la dernière victoire.

» Le moment arrivé, Ridard s'est enfin montré, mais non pas sans s'entourer de ses fidèles alliés.

» — Il se peut que vous ayez raison, monsieur le maire, lui ai-je dit. La paroisse est pauvre en effet, elle a déjà de la peine à soutenir tous ses enfants, et la présence d'une mendiante étrangère est une charge qu'en droit étroit, nous pouvons peut-être refuser d'accepter. Mais pour interdire la mendicité, il faut que nous puissions tout d'abord aller au-devant de tous les indigents, quand ces besoins n'ont

point l'inconduite pour cause. Entendez-vous donc avec les autres maires du canton, ouvrez des bureaux de bienfaisance, et que chaque cité, que chaque bourg, suivant les prescriptions des canons, nourrisse ses pauvres.

» Je n'aime pas l'aumône, vous le savez. Elle enorgueillit la main qui la fait, en même temps qu'elle avilit celle qui la reçoit. Nous donnons beaucoup trop, pour ne soulager que trop peu de misères. La moitié de ce que l'on distribue aux portes, mis à la disposition d'un bureau de bienfaisance qui discuterait les besoins réels de chacun, soulagerait une fois plus d'infortunes, et du moins nous n'encouragerions plus la paresse des mauvais travailleurs. Prenez l'initiative d'une œuvre pareille; je prêcherai, je tendrai la main pour obtenir les premiers fonds nécessaires. Nous organiserons ensuite des sociétés de secours mutuels : car, s'il est bon de soulager la misère qui existe, il serait bien meilleur de l'empêcher de naître.

» — Y pensez-vous, monsieur le curé! s'est écriée Rose, Dieu n'a-t-il pas promis qu'il y aurait toujours des pauvres au milieu de nous?

» — Et je me permettrai d'ajouter, interrompit Ridard, que Bossuet dit formellement que là éclatait la justice de Dieu, afin que les riches, en faisant l'aumône, puissent se soulager du fardeau de leurs richesses, si compromettantes pour le salut.

» — Soit, ai-je répondu. Mais tant que l'on mendiera à Saint-Hilaire-des-Bois, je ne consentirai ja-

mais, moi, prêtre, à ce qu'une femme à laquelle on ne peut reprocher aucun méfait dans le pays, en soit chassée parce qu'elle mendie.

» Ma fermeté donna à penser à maître Ridard.

» — Je ne suis pas l'ennemi des bureaux de bienfaisance, bien au contraire, reprit-il. Je m'en suis même très-fortement occupé, sur votre recommandation. Mais partout j'ai trouvé les religieuses, et, je dois le dire, vos confrères très-désireux de maintenir la mendicité, soit pour les motifs respectables que vient d'émettre Mlle Rose, soit parce qu'ils ont ainsi plus directement action sur tous ces gens qui ne vivent que par eux.

» Quant aux châteaux, ils ont chacun leurs jours de distribution, l'on y accourt de très-loin. Cela paraît, fait bon effet, et leur assure une clientèle qui leur donne une force que vous ne sauriez croire. Les mendiants vont dans toutes les métairies, et vantent bien haut les nobles, qui les accueillent si charitablement...

» Ainsi, on voit le bien ; pour le réaliser, il suffit de le vouloir, tant il est facile. Et l'on ne peut rien faire, rien, sans être arrêté par les plus misérables considérations, par l'inintelligence des uns ou par l'égoïsme orgueilleux des autres.

» Toujours est-il que Madeleine reste, et restera aussi longtemps que je serai curé à Saint-Hilaire-des-Bois. Mais après moi?...

» J'irai visiter cette pauvre femme. Peut-être tou-

tes ces intrigues sont-elles parvenues jusqu'à elle et ajoutent-elles encore à ses douleurs.

» Il est clair que l'on veut l'éloigner de Marie. Dans quel but? Aurait-elle deviné juste?.... »

1er janvier 1830. — « C'est aujourd'hui la fête des familles. On oublie l'année expirée, qui ne laisse pas plus de souvenirs après elle qu'elle ne mérite d'exciter des regrets, et l'on semble vouloir se rajeunir soi-même, avec cette jeune année qui commence, saluée par les sourires de tous les enfants.

» La joie des autres ajoute à ma tristesse. Dans ce jour, la fille est plus caressante avec son père, le dernier-né complimente l'aïeul, le jeune garçon renouvelle avec celle qu'il aime le baiser des fiançailles. Tous les bras s'ouvrent, et l'humanité réconciliée fraternise dans un immense embrassement.

» Toutes les affections du cœur se réveillent plus ardentes. Le prêtre, lui, demeure plus seul que jamais au fond de son froid presbytère!

» Parfois, l'été, je rencontre, errant à l'abri des haies, deux jeunes gens dont je bénirai plus tard le mariage. La vie, pour eux, est un rude combat. Ils sont pauvres toujours, misérables quelquefois, ils n'ont de pain que celui qu'ils gagnent chaque jour à la sueur de leur visage. Mais ils sont deux, ils s'aiment. Ils sont heureux!

» Le prêtre est seul!.... »

20 février. — « J'ai assisté, depuis près d'une

année, à la plus touchante des transformations. J'ai vu une enfant devenir une jeune fille!...

» On dirait que pour confondre notre orgueil et nous rappeler à l'égalité qui doit régner entre les hommes, Dieu se plaît parfois à faire naître dans les familles aristocratiques des natures vulgaires, tandis qu'il pétrit de ses mains, pour les bercer dans d'humbles chaumières, ses œuvres les plus admirables. Nous nous épuisons à polir des cailloux grossiers, tandis que nous négligeons de tailler des diamants fins qui n'attendent que le travail du lapidaire.

» Dieu a prodigué à cette jeune fille toutes les beautés, toutes les grandeurs, toutes les noblesses, et il eût suffit que l'éducation vînt polir et raffiner encore tout cela, pour que la terre pût contempler jusqu'à quel degré de perfection idéale peut atteindre la dernière et la plus charmante des créatures qui lui doivent la lumière.

» La nature est vraiment sublime dans l'accomplissement de son œuvre de perfectionnement infatigable et de progrès continu. Elle modifie incessamment ce qui était bien pour arriver au mieux, et si nous savions seconder son travail, le royaume de Dieu descendrait véritablement sur la terre.

» Quelle femme serait Marie, si certaines circonstances plus favorables étaient venues aider à l'essor de ses riches facultés de tout genre!

» Le bruyant éclat de rire d'autrefois s'est évanoui dans un sourire plein de rêveuse mélancolie;

son regard, jadis si franc, si malicieusement hardi, hésite maintenant, et glisse sur vous comme une caresse ; sa parole brusque, brève, saccadée, a pris, à son insu, les intonations d'un chant savamment modulé ; sa démarche heurtée, qui ressemblait aux bonds capricieux d'un pauvre faon, a des attitudes qu'envierait une statue antique, et toutes les aspérités de son caractère semblent être disparues, tous ces angles se sont arrondis, en quelque sorte, en même temps que son corps affectait les plus suaves contours..... »

2 avril. — « Il existe des périls que je ne soupçonnais pas....

» Marie est toujours la même avec moi : naïve, confiante avec le prêtre dans lequel elle voit aussi son ami. Encore enfant lorsque je l'ai connue, elle a conservé vis-à-vis de moi beaucoup de ses familiarités d'autrefois, mais cependant avec une réserve pleine de tact, qui donne à son expansion contenue un charme auquel je ne saurais me soustraire.

» Certes, s'il est dans l'exercice de notre sacerdoce un détail qui soit particulièrement fastidieux, c'est la confession, quand, vivant au milieu de populations grossières, il nous faut écouter incessamment d'insipides commérages, et rassurer la conscience de pauvres femmes dont les plus grands crimes sont bien souvent de s'être mises en colère contre leur vache.

» Marie est bien différente des autres. Je suis pour elle en dehors et au-dessus de l'humanité ;

l'homme a disparu derrière le prêtre, elle pense tout haut devant moi, elle se confesse lorsqu'elle vient causer avec moi au presbytère de tous les petits intérêts de sa vie, et cause dans le confessionnal, où la pauvre enfant cherche en vain des péchés à me dire.

» Cette complète innocence du mal, et ce naïf abandonnement d'elle-même me troublent parfois et m'embarrassent. Je voudrais, par exemple, ne plus la tutoyer, mais voilà que je ne sais comment m'y prendre. Cela ne peut manquer de l'affliger, et je ne voudrais pas lui faire même ce petit chagrin-là.

» Est-ce que son père ou sa mère ont cessé de la tutoyer parce qu'elle a seize ans, comme ils le faisaient quand elle n'en avait que quatorze ? Et moi, ne suis-je donc pas aussi son père ?...

» Son père !... Il faut qu'avec les trente ans que j'ai maintenant, je sois son père, à cette jeune fille qui en a seize ! Et bien plus que son père, car j'ai aussi toutes ces confidences qne l'on fait en rougissant à une mère, et elle met chaque jour à nu devant moi son cœur et sa conscience.

» Certes, c'est une touchante et sublime mission que celle du prêtre qui veille sur ce trésor d'innocence et de pureté que Dieu a mis dans le sein d'une jeune fille ! Mais sont-ils bien à la hauteur d'une pareille mission, en ont-ils bien compris toute l'importance et tous les dangers, ces jeunes lévites de Dieu qui lui ont engagé leur foi à un âge où ils ne

savaient rien de la nature ni de ses droits, du monde ni d'eux-mêmes... »

6 avril. — « Le prêtre, répète-t-on sans cesse, doit vivre seul, parce que la confession est impossible avec un homme marié ! La femme confesserait son mari à son tour, et avec elle tout secret est impossible.

» On dirait que la femme vient de Satan, et non pas de Dieu, à voir cette défiance insultante dont on la poursuit sans cesse. Ce ne sont pas les épouses légitimes qui trahissent les hommes, ce sont les autres, et celles-là bravent, hélas ! les défenses des canons pour se glisser dans toutes les alcôves !

» Un notaire, un avocat, un médecin reçoivent plus de confidences qu'un confesseur. Ils sont mariés et leurs épouses ne franchissent pas la porte de leur cabinet d'affaires... »

20 avril. — « Les doutes et les croyances se tiennent comme les grains d'un chapelet. Un de parti, tous s'égrènent et jonchent le sol. La main s'empresse à les ramasser, mais il en reste toujours quelques-uns qui s'égarent, et qui ne reviendront plus prendre leur place.

» Pourquoi faut-il que pas une seule des vérités de notre religion ne brille incontestée à l'origine, pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu mettre hors de discussion les bases mêmes de son Église?

» Il connaît, de toute éternité, la vérité pure de tout alliage, sans qu'il ait besoin, comme nous, des conseils de l'expérience ni des enseignements des siècles écoulés. Il inspire les papes, les conciles, les

Pères qu'il a chargés de nous enseigner la foi. Pourquoi alors ces tâtonnements, ces règles promulguées tour à tour, réformées, corrigées, abrogées, quand, de prime-saut, il peut dicter sa loi une, invariable, infaillible, et quand il peut nous donner, avec l'intelligence qui fait comprendre, la docilité qui fait obéir.

— « Les péchés seront remis à ceux à qui vous » les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui » vous les retiendrez. »

» C'est sur cette parole du Maître qu'est basée toute la confession, et aussi sur ce verset de saint Jacques :

— « Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez » l'un pour l'autre, afin que vous soyez guéris ; car » la fervente prière du juste peut beaucoup. »

» Quel que soit le titre de parenté qui unissait à notre Maître celui que deux des évangélistes nomment parmi les quatre frères qu'ils lui donnent, Jacques, sans nul doute, connaissait la pensée du fils de Marie.

» Or, lorsqu'il écrivait ces deux lignes, la hiérarchie de l'Église n'existait pas ; ce ne pouvait être qu'un simple conseil qu'il donnait, un appel à ce besoin d'expansion, à ce sentiment de fraternelle confiance qui rapproche les hommes, chacun parlant de soi, ce sujet étant le plus intéressant à ses propres yeux. On aime à se plaindre et à se faire plaindre, on exagère volontiers ses douleurs, ses torts même, afin de trouver qui vous console, vous réconforte,

vous amnistie par un sentiment de bienveillance réciproque.

» Mais il n'y avait que cela à l'origine ; la pénitence n'était pas un sacrement, ni même une pratique de piété. C'était un remède employé dans les occasions solennelles, on confessait publiquement son crime devant l'évêque, qui prescrivait une pénitence publique.

» La confession devint plus fréquente, les évêques alors instituèrent des *pénitenciers* : leur nom dit assez leur charge.

» Mais toujours la confession resta facultative, chacun demeurant juge du besoin qu'il pouvait avoir d'y recourir.

» Enfin, en 1215, le quatrième concile de Latran ordonna à tous les fidèles de se confesser au moins une fois chaque année à leur propre pasteur, c'est-à-dire à celui qui a juridiction sur eux.

» Renouvelée par le concile de Trente, cette loi fait aujourd'hui la règle de la discipline actuelle.

» Que nos prélats placent avec sincérité la main sur leur conscience, et qu'ils affirment qu'ils sont plus parfaits aux yeux de Dieu que les Pères des quatre premiers siècles, qui étaient mariés, et que les évêques des treize premiers siècles, qui ne connaissaient pas la pratique usuelle de la confession ! »

24 avril. — « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! »

» Toujours cette pensée vient troubler ma solitude, qui m'a paru plus longue à porter par ces sombres

journées d'hiver, si longues par leur brièveté, et que suivaient d'interminables soirées dont je ne savais comment combler le vide.

» Pour arracher l'homme à l'immense ennui qui découlait de cet isolement absolu, Dieu plaça à ses côtés une compagne : la femme.

» Pourquoi donc avons-nous fait de la femme le péril et la tentation, puisque Dieu en avait fait le salut et le remède, le repos, la joie et l'éternelle consolation ?

» Encore une fois, qui donc se trompe, de Dieu ou de l'homme, et Dieu a-t-il failli si lourdement qu'il nous ait perdus, alors qu'il voulait nous sauver ?... »

27 avril. — « C'est une situation étrange, que la nôtre ? On nous élève dans une sorte de terreur de la femme, que l'on nous enseigne à haïr et à mépriser. Qu'elle soit Judith ou qu'elle soit Dalila, c'est la trahison toujours, et nous devons détester jusqu'à nos mères, dans la personne d'Ève, qui a introduit le péché et la mort dans le monde, qui ne les eût pas connus sans elle.

» C'est l'instrument de Satan, qui nous convoite comme une proie, nous fascine et nous attire avec les regards si remplis de décevantes séductions de cette damnable créature, la plus grande de toutes les erreurs de Dieu !

» Il faut la fuir de toute la rapidité de nos jambes, courir au désert, élever entre elle et nous les murailles infranchissables d'un couvent. Et si son

image, ou seulement sa pensée viennent nous y poursuivre, nous devons frapper nos poitrines coupables, car la femme ne mérite de porter qu'un seul nom dans la langue des hommes : la femme, c'est la damnation.

» Et cependant, pauvres prêtres, la fatalité de notre position nous contraint à ne vivre qu'entourés de femmes, puisqu'elles sont en même temps notre force, et que c'est véritablement par elles que nous dominons le monde.

» Nous voyons peu les hommes, absorbés qu'ils sont par leurs travaux, leurs intérêts, leurs distractions sans nombre. Les femmes n'ont que le prêtre, qui les console en leur parlant de Dieu.

» Les religieuses sont à mes pieds. Les jeunes filles se détournent de leurs travaux pour se trouver sur ma route, et si je dis à l'une d'elles : Bonjour, mon enfant ! — elle raconte avec émerveillement, presque avec orgueil, la parole que j'ai laissée tomber sur elle.

» Les dévotes me harcèlent et m'initient malgré moi à tous les détails de leur existence. Pas une marraine de la paroisse ne marierait son fils ou sa fille sans venir m'en demander la permission, me consulter, traiter longuement avec moi les avantages ou les inconvénients de l'union projetée. Qu'un métayer songe à changer de maître, il dépêche auprès de moi sa femme, comme si rien ne devait réussir, lorsque le curé n'y a pas donné son assentiment.

» Nous sommes tout pour les femmes, qui ne doivent jamais rien être pour nous... »

1er mai. — « Je ne sais plus trop quelle affaire de peu d'importance m'appelait dans le petit hameau qu'habite le garde champêtre, à côté de trois ou quatre autres masures qu'occupent de pauvres tisserands.

» La modeste demeure des Raimbaud ne ressemble point aux autres : on devine, avant d'y avoir pénétré, qu'il y a là une jeune fille.

» On dirait un nid d'oiseau perdu au milieu de la verdure. Avec quelques branches flexibles du coudrier que sa main a courbées, Marie a dessiné de chaque côté de la porte une corbeille dans laquelle s'épanouissent les premières fleurs du printemps.

» Sur la fenêtre, il y a un fuchsia.

» C'est la merveille du pays, on vient de bien loin pour le voir, mais personne ne s'aviserait de porter sur lui une main poussée par un sentiment de coupable convoitise.

» On contemple ses fleurs si coquettes qui se détachent pour tomber entières et sans être flétries, comme on admire la beauté de Marie, que l'on respecte parce qu'elle est trop belle pour ceux qui l'entourent.

» A l'hiver, on rentre le pauvre arbuste dans la cave toujours tiède où la Raimbaude agite sa navette ; puis au printemps, Marie le place sur sa fenêtre, et là, chacun le voit en passant.

» Il faudra que je lui enseigne l'art de multiplier

cette gracieuse plante ; elle en donnera dans le voisinage, et cela la rendra heureuse.

» Elle est revenue me conduire jusqu'à la porte du presbytère.

» Que c'est beau une belle journée de printemps! Sur la terre verte et sous le ciel bleu, tout est fleurs, parfums, harmonie. Les libellules, reposant un instant leurs ailes azurées, font pencher sur les ruisseaux, comme pour s'y mirer, les blancs corymbes des reines des prés ; l'innombrable tribu des papillons, les argus, les vulcains, les paons du jour se poursuivent au milieu des orchis, des bluets, des marguerites et des ponceaux. Rajeunis sous leur brillant plumage de noces, les oiseaux chantent en bâtissant la muraille de leur nid dans leurs frais boudoirs d'aubépine.

» Il semble que la vie jaillisse de toutes parts, et que la nature tout entière se fasse plus belle pour célébrer cette grande fête de l'universel amour, plus impérissable que le Phénix de la fable.

» Je me suis trompé sans doute, mais j'ai cru distinguer sur les traits de Marie une expression de mélancolie, presque de la tristesse, un peu d'inquiétude tout au moins. Elle ne m'a rien dit!.. Cette âme si calme serait-elle destinée à se voir troublée par les âcres soucis de la vie?... Son excellente mère ne comprend pas certaines délicatesses, et n'est pas pour elle une confidente.

» J'irai voir Madeleine. S'il y a quelque chose, elle le sait, et elle me l'apprendra peut-être. »

XI

La solitaire du Gué-au-Sang avait subi, à son insu et comme malgré elle, la douce influence que Marie exerçait sur tout ce qui l'approchait. La fille de la Champêtre était parvenue à ramener peu à peu cette créature farouche vers le reste des humains, et depuis l'arrivée de Louis Hubert à la cure de Saint-Hilaire-des-Bois, on l'apercevait parfois, aux fêtes solennelles, agenouillée dans le coin le plus sombre de l'église. Il est vrai qu'elle ne mêlait pas sa voix aux prières psalmodiées machinalement par toute la dévote assistance, et qu'elle s'obstinait à louer Dieu à sa manière, dans son indépendance et dans sa liberté.

En outre, avant que les deux religieuses ne sortissent à la tête de leur jeune troupeau, elle disparaissait comme si leur vue seule eût excité sa colère.

Rose Ripoche se montrait profondément scandalisée d'une pareille conduite. Elle en manifestait hautement son mécontentement devant M. le curé, qui haussait les épaules sans lui répondre.

Un soir que Madeleine s'abandonnait à ses réflexions, assise sur le rocher aplati qui formait comme une sorte de banc naturel à l'entrée de sa

grotte, elle vit Louis Hubert gravir les escarpements qui, de la prairie, conduisaient jusqu'à sa retraite.

— Ah ! c'est vous, l'abbé ? lui dit-elle avec cette familiarité presque hautaine que la bienveillance du prêtre n'avait pas su désarmer encore. Je savais que vous ne tarderiez pas à venir me voir.

— Vous m'attendiez ?... Et pourquoi ?

— Parce que je suis sorcière ! Ne vous l'a-t-on pas dit bien des fois ?

— Parlons sérieusement, Madeleine, car je ne vous cache pas qu'aujourd'hui une vague émotion m'agite malgré moi.

— J'en devine la cause, comme je devine tout le reste, moi, repartit la mendiante dont, ce jour-là, la gaîté contrastait avec la tristesse de son interlocuteur. Écoutez, et dites si je me trompe.

En dehors de son père et de sa mère, il y a deux affections qui veillent sur Marie : la vôtre et la mienne. Vous avez remarqué un léger changement en elle depuis une semaine à peu près. Et comme je lui avais conseillé de ne pas se confesser de ce qui n'est ni un péché aux yeux de Dieu ni une faute aux yeux des hommes, elle ne vous a rien dit. Alors vous êtes inquiet, et vous venez trouver la Trotte, afin qu'elle vous donne le mot de l'énigme.

— Qui vous fait supposer tout cela ?

— Si vous répondez par des interrogations, vous ne saurez rien. Soyez franc, et je serai franche.

— Soit ! je vous répondrai comme je vous demande de me répondre. J'ai remarqué ce que vous

dites. Marie me cache quelque chose. Pourquoi est-elle changée, et qu'a-t-elle ?

— Elle a ce qu'ont toutes les fillettes de seize ans, un peu plus tôt, un peu plus tard. Elle a un amour !

Louis Hubert tressaillit, et son beau visage devint plus pâle qu'à l'ordinaire. La vagabonde ne remarqua pas son trouble, dont lui-même ne se rendait pas compte.

Elle reprit :

— Je vais trop vite, quand je dis qu'elle a un amour. C'est moi qui ai un amour que je couve pour elle et que je veux faire éclore dans son sein.

— Parlez plus clairement, Madeleine, car, en vérité, je ne saurais comprendre vos paroles.

— Eh bien ! ce que je redoutais est arrivé. Votre sœur Saint-Atrophime persécute Marie pour qu'elle entre au couvent.

— Je ne l'ignore pas, et suis loin de l'approuver.

— Osez la désapprouver hautement, en travaillant avec moi dans le sens contraire.

— J'ai dit à Marie que l'on prenait souvent une fausse exaltation religieuse pour une vocation véritable, et que son devoir était de rester auprès de ses parents, dont elle sera un jour le seul soutien et la seule consolation.

— La belle affaire, que tous vos raisonnements ! Pour les fanatiques, qu'est-ce que le père charnel auprès du Père céleste, et qu'est-ce que cette vie d'un jour auprès de l'éternité ?

— Vous oubliez qu'il est des choses que mon caractère de prêtre ne me permet pas de dire.

— Tant pis pour votre caractère de prêtre ! Pourquoi prenez-vous un état qui vous empêche de parler suivant votre conviction, suivant la nature et suivant la vérité ?

Enfin, le danger était venu, et il fallait le combattre par autre chose que par de belles paroles. Au poison, j'ai opposé le contre-poison. La bonne sœur lui montait la tête en faveur du céleste époux; moi, je lui en ai trouvé un autre, en chair et en os, un beau garçon qui l'aime, et qui l'épousera, c'est moi qui vous le dis, bien qu'il soit le plus riche de toute la commune.

Il passa comme un éblouissement subit devant les yeux du prêtre, et il lui sembla que son cœur cessait de battre dans sa poitrine.

— Hein ! qu'en dites-vous ? reprit, après un moment de silence, Madeleine toute triomphante. Vous ne vous attendiez pas à cela, de la part de la pauvre maiyaude?... Champêtre et sa femme sont aux mains des religieuses, et bien incapables, les pauvres gens, de défendre leur fille. Mais mon cœur l'a adoptée ; je suis sa mère aussi, moi, et une mère peut bien s'occuper de marier sa fille !

— Mais, murmura le prêtre, Marie est encore une enfant !...

— Une enfant de seize ans, que Dieu a fait adorablement belle, afin que tous les jeunes gens l'adorent et veuillent se faire aimer d'elle ! répliqua la

vagabonde, que tous les souvenirs et toutes les aspirations de sa jeunesse vinrent assaillir en foule pour la transfigurer un moment. Vous ne savez pas, vous, pauvre prêtre, ce que c'est qu'une femme, et ce que c'est que la beauté. Une femme, telle qu'il vous la faut, c'est votre affreux Chasse-l'Amour de Rose, avec ses yeux de caméléon montés sur pivot, et qui tournent autour de sa tête sans pouvoir s'arrêter pour vous regarder en face.

Il n'y a pas de cœur sous vos soutanes noires, il n'y a rien qui batte à la pensée d'une femme jeune et belle dont le regard cherche le vôtre, dont la main presse votre main, qui fixe et éternise l'amour au foyer domestique, en faisant naître autour de vous de beaux petits anges blancs et roses, qui, eux, ne verront jamais les rides de votre visage, et qui, au contraire, vous aimeront plus à mesure que vous vieillirez, parce que vous les aimerez mieux à votre tour, et que vous les gâterez davantage!

Vous l'avez vue bien des fois, mais vous ne l'avez jamais regardée, ma Marie bien-aimée, qui m'a guérie du désespoir, et, quand il n'y avait plus que de la haine et de la colère en moi, qui est venue allumer une dernière étincelle d'amour en mon cœur, afin que, lorsque Dieu me rappellera à lui, je puisse le remercier de m'avoir laissée vivre jusqu'à ce jour. Car la vie, c'est l'amour, sous toutes ses formes et pour tous les âges. Est-ce que vous croyez que vous vivez, par hasard? Vous enterrez les autres, et vous ne voyez pas que vous vous oubliez!...

Oh ! oui, elle est belle, allez, ma Marie, avec ses seize ans qui font que vous trouvez qu'elle est encore une enfant ! Tenez, si j'étais riche, comme l'était la maîtresse que je servais autrefois, si j'avais de la soie, des rubans, de la dentelle, si je pouvais la parer comme je savais le faire alors, je voudrais vous faire tomber à ses pieds, vous, tout prêtre que vous êtes !...

Et savez-vous ce qu'elles feraient de tout cela, vos religieuses ? Ces beaux cheveux blonds, que je voudrais tresser autour de sa tête comme une couronne de reine, elles les couperaient pour les jeter au panier, comme un don funeste de Satan, qui doit retourner à Satan. Elles lui feraient incliner vers la terre, comme les animaux, ces beaux yeux qui reflètent si bien l'azur du ciel ! Son corps, dont on devine encore les beautés sous son costume de paysanne, elles l'aplatiraient sous les mille baleines de leurs corsets qui semblent destinés à commencer leur lent suicide...

C'est encore là une erreur du bon Dieu, et la plus dangereuse, d'avoir fait la beauté qui charme. Vos religieuses corrigent Dieu en faisant la laideur, et lui offrent sa créature ainsi travestie. Les belles fiancées, ma foi ! qu'elles font là au céleste époux !

Non, non, je ne laisserai ni elles ni vous consommer cette profanation. Marie restera belle, je veux qu'elle aime, qu'elle soit aimée, et cela sera, malgré cette conspiration de la mort que font les robes noires !...

Louis Hubert, en proie à un malaise étrange, sentait que quelque chose se révoltait en lui pour protester contre les reproches de la vagabonde. Non, tout n'était pas aussi bien mort dans son cœur qu'elle le disait, et ses yeux n'avaient eu que trop d'admiration pour la beauté de la jeune fille. Mais, comprimant l'émotion qui débordait de son âme et désireux de tout savoir, il cacha son trouble, afin qu'elle répondît avec sincérité à toutes ses demandes.

— Croyez-vous donc que ce soit si difficile, de décider les jeunes garçons à aimer les jolies filles? lui dit-elle. Mais je ne voulais pas du premier venu pour Marie, et le plus riche métayer n'était pas trop bon pour elle.

Ma besace sur le dos, j'allai de porte en porte, de ferme en ferme, écoutant, observant, causant avec l'un et avec l'autre, et faisant mon profit de tout ce que je voyais, comme de tout ce que j'entendais.

Vous avez pensé peut-être que c'était seulement à cause de vous que j'allais à la grand'messe depuis quelque temps. Vous avez fait là un péché d'orgueil, car le désir d'entendre vos sermons n'y entrait que pour une partie.

Mais Marie, dans ses habits des dimanches, traversait la place, et je lisais jusqu'au fond du cœur de tous ceux qui la suivaient des yeux...

Bientôt, je crus avoir découvert quelque chose. Un matin, je pris mon bissac, et je me rendis à la Guillardière...

— La ferme de Réthoré?...

— Juste!... Celui-là même que l'on avait désigné pour vous aller chercher autrefois jusqu'à Pervenchères, parce que ses bœufs étaient les plus beaux de tout le pays. Vous voyez que je suis ambitieuse!... Savez-vous bien que l'on dit que si la ferme était à vendre, il l'achèterait, tout métayer qu'il est?

— Mais Dominique, son fils aîné, n'a que vingt-trois ans...

— Et elle seize!... Je sais bien qu'on ne se marie pas si jeune que ça, à cause des enfants. Mais on est fiancés, on s'aime, on sait que l'on est promis l'un à l'autre, et ce bel amour-là, qui grandit jusqu'à ce que le garçon arrive à la trentaine et puisse être associé sur la ferme paternelle, vous empêche tout net de penser au couvent. Que Marie aime Dominique, et alors je laisserai la sœur Saint-Atrophime, Rose, la sœur Saint-Olive, et les autres, lui prêcher le célibat tout à l'aise.

— Ainsi, elle ne l'aime pas?....

— Mais elle l'aimera, je vous en réponds. A seize ans, on éprouve toujours un faible pour le premier jeune homme qui vous dit qu'il vous aime, quand ce garçon a vingt-trois ans, qu'il n'est pas louche comme Chasse-l'Amour, et que celle qu'il recherche entend toutes les mères l'envier pour leurs filles.

Vont-ils être heureux!... et comme cela va me rajeunir, de les voir, pendant cinq ou six ans peut-être, se faire la cour au nez et à la barbe des religieuses, et, les dimanches, aller ensemble aux

frairies du voisinage!... Ils me raconteront leur bonheur, et j'en aurai bien ma bonne part, allez!... Vous verrez cela aussi, vous, et si quelque chose d'humain bat encore dans votre poitrine, vous sentirez comme c'est bon, même lorsqu'on ne peut pas aimer soi-même, de voir la jeunesse s'aimer et être heureuse!...

Louis Hubert comprenait toutes ces choses beaucoup mieux que Madeleine ne le croyait. Une vague souffrance étreignait son cœur, et cependant, malgré lui, cette souffrance l'attirait, il voulait épuiser jusqu'à la lie le calice de douleur qui se présentait devant ses lèvres.

— Ça ne va pas tout seul, comme vous pouvez bien le croire, reprit Madeleine, mais cela ira, parce que je le veux. D'abord je me suis adressée au garçon. Je lui ai parlé de ses bœufs, de ses blés, de l'église de Pervenchères, que l'on dit que l'on va rebâtir, parce qu'elle est trop petite. Vous savez, avec les paysans, il faut toujours faire le grand tour, si l'on veut arriver.

Puis j'ai prononcé le nom de Marie.

Alors voilà mon gas Réthoré qui devient tout mélancolique. Sûre qu'il l'aimait, j'ai mené rondement les choses.

— Marie est bien mignonne, c'est franc véritable! me dit-il. Mais le père ne sera jamais consentant à la prendre pour sa fille.

— Oui, je sais, vous êtes riches, vous autres!

— Faut pas croire des choses de même!.. On

ahanne à vivre comme les autres; mais on vit, voilà tout.

Vous savez, l'abbé, ces gens-là, ça veut toujours paraître gêné, à cause du *rehaux* que les maîtres ne manqueraient pas de mettre sur leurs prix de ferme, s'ils savaient les bénéfices qu'ils font sur leur commerce de bœufs.

— Alors, c'est parce que c'est une bourgadine? repris-je.

— Voilà!..

— Oh! soyez tranquille! La toile que tissent ces bourgadins-là ne servira jamais à leur faire des bissacs de maiyauds! Ils ont du bien au soleil, et du fait dans leurs armoires. La Raimbaude vaut un homme au travail, et Champêtre touche ses vingt-cinq pistoles de la paroisse. Il a son jardin, dont les fruits et les légumes lui valent plus de bons écus que les quatre meilleurs champs de votre métairie....

— Oui, oui, je sais bien tout cela!...

Je le savais bien, qu'il le savait, et mieux que moi, encore, car le gas est fin, et, quoique amoureux, il compte comme les autres, sans plume ni papier, et sans se tromper d'un rouge liard.

Je continuai donc, sachant qu'il ne demandait pas mieux que d'être convaincu de ce qu'il désirait.

Il y avait bien d'autres difficultés, que je ne pouvais pas prévoir, parce que les choses ne se passent point ici comme partout ailleurs, et qu'il y a dans

le Bocage des coutumes que l'on ne retrouve plus nulle part en France.

Réthoré a trois garçons et quatre filles. Tout cela mange *au chanteau* du père, comme ils disent, à son appétit et sans compter ses coups de dents. Mais aussitôt que l'aîné sera marié, et doté sur la masse commune, il faudra, toutes les fois qu'un autre enfant atteindra sa majorité, lui payer l'intérêt de la dot qu'a eue l'aîné. En voilà déjà assez pour que Réthoré ne soit pas pressé de marier Dominique.

En outre, en le mariant, celui-ci demandera au maître de le *placer* sur la ferme, c'est-à-dire de l'associer pour un quart, un tiers, une moitié dans l'exploitation des terres. Réthoré alors ne sera plus le maître tout seul, et son autorité de père de famille fléchira devant ce droit nouveau qu'il sera contraint de reconnaître à son fils. Ses profits seront également amoindris par cette portion qu'exploitera Dominique.

Pour obvier à tout cela, Réthoré voudrait rencontrer une métairie dans laquelle une fille fût l'aînée des enfants. Dominique, en devenant son mari, serait placé sur cette ferme, et son père n'associerait auprès de lui que son second ou son troisième fils, ce qui lui ferait gagner du temps.

Tout serait au mieux, si Dominique se mariait sur la même *sujétion*, c'est-à-dire si l'on restait les sujets du même maître.

Or Réthoré trouve toutes ces heureuses conditions

réunies sur la tête de Philomène Rabreau, de la métairie du Plessis, qui fait partie du même domaine.

Vous voyez que les simples paysans calculent comme les habiles des cités, et que partout l'homme obéit aux mêmes passions et se montre esclave des mêmes intérêts.

Il fallait savoir tout d'abord ce que Dominique pensait de tous ces beaux projets-là, et s'il était amoureux de Philomène.

— C'est moyen! me répondit-il. Elle a dix-neuf ans, c'est une fille bien à point, de bien plus forte apparaissance que Marie, et qui ne serait point embarrassée pour mener le train d'une métairie. Le père Rabreau a de la réussite dans les affaires, et une grosse boursée au fond de sa huche... Mais depuis deux ans, Marie a cressu et embeausi à s'en étonner, elle est requinquée comme une belle petite chatte, et son attifage a bien plus de plaisance que non pas celui des autres marraines; et m'est avis que c'est elle que j'aimerais toute la mieux pour le mariage. Mais.....

— Mais quoi, lui demandais-je, voyant qu'il hésitait à parler.

— Faut être deux pour se marier, et nous autres francs métayers, nous ne savons point prêcher les jeunesses, comme les gas du bourg. Je suis tout abrutali auprès de Marie, et je n'oserai peut-être jamais lui dire que je l'aime, autant comme je le sens au dedans de moi.

Et puis, pour le père, à qui ça va faire bien de la fâcherie, pour ce que c'est une bourgadine, il faudrait que M. le curé, qui est si amitieux avec Marie, lui dise tout ce que vous venez de me dire. Le père est dévot, comme les autres, et si c'est le vouloir de M. le curé, il y sera consentant à la parfin.

— C'est juste, ce que tu dis là, mon gas, et tout peut marcher sans que tu t'en mêles. J'arrangerai cela pour toi avec Marie, Champêtre et la Raimbaude. Et puis, quand tu seras sûr du consentement de ces trois-là, tu iras trouver M. le curé, qui t'aime aussi, et qui, joyeux de voir Marie bien placée sur une bonne métairie, se chargera sans peine d'obtenir que ton père consente à votre bonheur à tous les deux. Vous n'aurez plus après cela qu'à vous marier quand vous voudrez.

— Oh! rien ne presse! me répondit-il, pourvu qu'on soit d'accord, et qu'on se soit tapé dans la main.

Tandis que Madeleine racontait au prêtre les heureux résultats de ses tentatives matrimoniales, un voile épais de sombre tristesse s'étendait sur le visage de celui-ci. La vagabonde s'en aperçut, mais, l'esprit toujours troublé par la pensée que les robes noires voulaient lui enlever Marie pour en faire une religieuse, elle se méprit sur la cause de la préoccupation douloureuse qui agitait le curé de Saint-Hilaire-des-Bois.

— Cela dérange peut-être vos plans? lui dit-elle

avec sa brusquerie ordinaire. Vous voyez pourtant que j'ai besoin de vous pour faire réussir cette entreprise, d'où dépend son avenir !... Est-ce que vous n'aimez pas Marie, à la fin ?...

Louis Hubert tressaillit à cette interpellation trop directe qui le plaçait face à face avec lui-même pour le forcer à sonder l'abîme de son propre cœur.

— Comment n'aimerais-je pas cette jeune fille ? répondit-il en balbutiant. Mon devoir n'est-il pas d'aimer toutes les brebis du troupeau que Dieu a confié à mes soins, et Marie ne mérite-t-elle pas, plus que toute autre, d'être l'objet de ma sollicitude?...

— Maudit soyez-vous, avec vos éternels points d'interrogation. Est-ce que c'est mon devoir de l'aimer, et croyez-vous que je spécule sur la récompense que Dieu pourra m'accorder pour avoir songé à lui faire du bien ?... Tenez, votre célibat vous dessèche le cœur, à tous, et votre charité n'est que pur égoïsme. Quand vous donnez aux hommes, vous songez que vous prêtez à Dieu, et c'est lui qui vous remboursera. Vous vous établissez ses créanciers et vous lui accordez toute l'éternité, afin qu'il vous paie plus longtemps l'intérêt de sa dette !

— Vous m'accusez à tort, Madeleine. Je n'ai prêté à Dieu qu'une chose. Je lui ai librement prêté un serment que je tiendrai, mais je vous ai dit et je vous répète que je n'engageais point les autres à m'imiter en cela. S'il faut à cette jeune fille un mari pour combler le vide de son cœur, je n'opposerai

jamais la volonté de Dieu aux vœux de ses parents, elle sera libre d'épouser celui qu'elle aimera.

— C'est heureux !... Mais ce n'est pas assez. Serez-vous avec moi, même contre la sœur Saint-Atrophine, et s'il y a quelques obstacles à vaincre du côté du père de Dominique, vous emploierez-vous à les surmonter?

— Soyez rassurée, pauvre femme, répondit-il après un instant de silence et d'hésitation. Tout ce qui sera nécessaire pour assurer le bonheur de l'enfant de votre cœur, je le ferai, n'en doutez pas. Je le ferai, quoi qu'il doive arriver.

— A la bonne heure, et voilà comment je vous aime, à mon tour. Ah ! ma bonne sœur Saint-Atrophime ! Je suis sûre que vous regardez Marie comme tiraillée entre saint Michel et le diable!... Modestement, vous vous donnez le rôle de l'archange, et à moi l'autre. Mais pourvu que je voie un jour la couronne de fleurs d'oranger sur la tête de ma belle petite Marie, je vous permets de me damner à votre aise !...

Le prêtre, pensif et rêveur, regagna seul le presbytère, laissant la mendiante se féliciter de la marche que suivaient les événements qu'elle préparait.

XII

JOURNAL DE LOUIS HUBERT

15 mai 1830. — « Est-ce que vous n'aimez pas Marie, vous ?... »

» Pourquoi, lorsque Madeleine m'a adressé cette simple parole, tout mon être a-t-il tressailli, pourquoi me suis-je senti bouleversé par une commotion subite ?... Un seul mot a-t il le pouvoir de me troubler ainsi, et doit-on le rayer, ce mot, de la langue que parle le prêtre, de même que les sentiments les plus tendres parmi ceux qui charment la vie des autres hommes, doivent être morts dans mon cœur ?...

» Je l'ai aimée enfant, et voilà qu'il faut que je l'éloigne de ma solitaire demeure, que je la chasse de ma pensée, parce que la jeune fille a dépassé toutes les promesses de l'enfant, parce que Dieu lui a prodigué toutes les grâces et tous les charmes ; il faut que je cesse de l'aimer, enfin, à l'heure où, pour tous les autres, elle devient véritablement digne d'être aimée!... »

28 mai. — « Madeleine aussi, aime Marie. Elle l'aime depuis plus longtemps que moi, elle l'aime autant et plus que je ne puis le faire moi-même.

» Toutefois elle n'est pas révoltée à la pensée que Marie va donner les plus vives parmi ses affections à un être qu'hier elle connaissait à peine, auquel elle n'avait jamais songé, et qui, tout d'un coup, va occuper la première place dans son cœur, en éteignant la vivacité des amitiés qui l'ont rempli jusqu'à ce jour.

» Elle-même l'y pousse, elle se résigne à être moins aimée, satisfaite à la pensée que le bonheur de Marie augmentera, se sentant plus tendrement chérie par un autre à qui elle prodiguera tout son amour.

» Je veux, sans pouvoir y parvenir, imiter cette pauvre créature déchue qui me donne une leçon de charité, en m'enseignant à aimer mon prochain pour lui-même, et non pour moi. Elle est dévouée, moi je ne suis qu'égoïste. Elle aime cette jeune fille, c'est moi que j'aime en elle... »

5 juin. — « Pourquoi donc ne puis-je pas l'aimer comme le fait Madeleine ?... Quelle est cette mystérieuse attraction mélangée de tristesse et de joie, à laquelle j'obéis à mon insu, et bien que ma raison proteste et veuille reprendre son empire?...

» Depuis quelque temps, un doute horrible me poursuit, m'assiége et m'épouvante.

» Eh quoi! cette jeune fille si naïvement innocente, si adorablement belle, va aimer un homme, s'abandonner à lui, et subir à ses côtés toutes les vulgarités de la vie?... L'ange n'est qu'une femme à laquelle mon imagination prêtait des ailes, et tandis que je croyais que l'on ne pouvait que l'adorer

de loin, prosterné à deux genoux, un homme songe à la presser entre ses bras!... »

11 juin. — « Je ne sais pas pourquoi cette idée me révolte. Cela devait arriver ainsi, et c'est la destinée commune. Elle devait se marier un jour, puisque moi-même je la détournais du couvent. Pourtant je n'avais pas songé à cela. Condamné au célibat, j'oubliais que le mariage est le vœu de la nature et la loi de Dieu.

» Madeleine a eu raison, en somme. Un mariage en perspective est le meilleur préservatif contre le couvent. Ce ne serait guère la peine de n'y pas entrer, si l'on ne songeait pas à se créer une famille, des affections, des intérêts dans la vie. Et puis, comme elle dit, au village on reste fiancés souvent pendant bien des années, avant de rien conclure. L'hymen projeté a bien le temps de se rompre avant d'arriver à bon port. »

20 juin. — « De graves événements se préparent dans le monde de la politique. Les dissidences se dessinent de plus en plus, les partis comptent leurs forces, se mesurent de l'œil comme à la veille d'une bataille ; l'irritation grandit des deux côtés. Il est bien difficile que de terribles complications ne se manifestent pas avant peu.

» Chacun pronostique et prédit suivant ses craintes ou ses espérances. Je vois d'un œil indifférent les passions des autres. Faites, ô mon Dieu, que ce ne soit pas parce qu'il en est une qui, malgré moi, m'absorbe tout entier...

» Je voudrais l'aimer comme je vois que le fait Madeleine, et je ne puis y parvenir. Il semble que cette nouvelle affection qu'elle veut faire naître en elle n'enlève rien à la part qu'elle lui faisait dans son cœur, tandis qu'elle ne me laisse rien, à moi.

» Il y a dans mon amitié de la jalousie, comme on dit qu'il en existe dans l'amour.

» Le prêtre, malgré tout, reste-t-il donc toujours un homme, et ne peut-il jamais aimer une femme comme les femmes s'aiment entre elles ?... »

2 juillet. — « Puissances du ciel, j'aime Marie !...

» Je l'aime, et je suis prêtre !... Et cet amour qui est un crime et un sacrilége pour moi, serait pour elle la honte irréparable et l'inévitable désespoir.

» Poussé par Madeleine, son protégé, Dominique Réthoré est venu me voir pour me demander conseil, me mettre dans ses intérêts, et me prier de parler à son père en sa faveur.

» La jalousie a déchiré le voile, et l'excès de la souffrance m'a fait comprendre l'excès de cet amour aussi coupable qu'insensé, sur lequel je m'efforçais depuis longtemps de m'abuser moi-même.

» Qu'ai-je fait pour qu'une pareille épreuve me soit envoyée, et pourquoi ces tortures sans issue ?... Esclave du devoir, je ne trahirai jamais la foi librement jurée à Dieu. Et d'ailleurs, je ne voudrais pas doubler mes tourments et mes remords du spectacle des souffrances de cette pauvre fille que j'entraînerais avec moi dans l'abîme. Je repousserais avec terreur l'amour qu'elle m'offrirait, car sur ce

terrain, les hommes sont unanimes avec l'Église pour refuser éternellement au prêtre le droit d'associer une compagne à son existence.

» Il faut donc que j'arrange maintenant ma vie pour souffrir seul, et sans que personne puisse pénétrer jamais le secret de cet amour maudit de Dieu et des hommes.

» Oh ! qu'elle l'ignore toujours, elle surtout !... que rien ne vienne troubler la douce quiétude de sa vie, qu'elle soit heureuse, et qu'elle ne partage pas cet effroyable supplice d'aimer seul, sans espoir, sans désir même d'être aimé !

» Savoir que l'on ne souffre pas seul est encore une sorte d'âcre volupté et de jouissance amère que je ne dois pas connaître.

» Donc, si c'est la volonté de Dieu qui veut éprouver mes forces, je gravirai jusqu'au sommet mon douloureux calvaire, sans qu'une main amie se tende vers moi pour relever mon courage, et j'épuiserai jusqu'à la lie ce calice d'amertume... »

16 juillet. — « Dominique Réthoré aime véritablement Marie, et cela n'a rien qui m'étonne. Comment, pouvant espérer de la posséder, en pourrait-il être autrement, lorsque moi-même...

» Ah ! chassons loin de moi ces pensées qui, à elles seules, et bien que je les combatte, sont déjà coupables !

» Il croit être aimé, ou du moins il se flatte qu'étant plus riche qu'elle, Marie accueillera volontiers sa demande. Cela lui suffit ; il est et restera éternel-

lement étranger à certaines délicatesses qui donnent toute la saveur aux plus tendres sentiments de l'âme.

» Le sourire aux lèvres, et ne sachant pas qu'il retourne dans mon cœur le poignard dont il l'a frappé, il me presse de vaincre les répugnances de son père pour cette bourgadine, et il faut que ce soit moi qui jette Marie dans ses bras... Je le ferai, car le bonheur est sans doute pour elle dans cette vie calme et paisible que Dominique lui assure.

» Mais qu'y a-t-il entre eux qui les rapproche? Se peut-il que ces deux êtres soient destinés à vivre d'une vie commune, et comment peuvent-ils s'aimer et se comprendre?

» Moi, ce que j'aime en elle, c'est moins la femme qu'elle est que la femme qu'elle pourrait être, si des circonstances favorables avaient entouré son berceau. J'aime en elle l'enfant de mon imagination, l'ange de mes rêves, la perle entrevue parmi les algues de l'Océan. C'est un diamant fin dont j'aurais voulu être le lapidaire pour le polir et le monter dans le plus précieux des métaux.

» Lui voit dans Marie une jolie fille qu'il désire, et voilà tout.

» Mais elle, avec sa distinction naturelle et sa perfectibilité instinctive, elle qui est élégante et raffinée déjà presque à l'égal des dames des villes, se peut-il bien qu'elle aime ce paysan lourd, grossier, dont la langue ne sait pas exprimer les pensées de son esprit, en admettant que son esprit pense, en

dehors de l'achat des bestiaux maigres et de la vente des bestiaux gras ?...

» Pourquoi pas, après tout ? Frères et égaux au jour de la naissance, il n'y a entre les hommes, d'autre distance que celle qu'y apporte le hasard de l'éducation. Marie peut voir, elle aussi, son fiancé à travers le prisme de l'amour. C'est un honnête garçon, robuste au travail, bon métayer, et qui la met à l'abri des dures éventualités de l'existence telle que la fait l'industrie de notre siècle. Il l'élève en l'épousant. Son désintéressement peut toucher le cœur de Marie, qui fait peut-être aussi ce rêve de le relever de sa déchéance en lui donnant la teinture intellectuelle qui lui manque.

» Si les femmes font les mœurs, elles font aussi et avant tout la politesse, en obligeant les hommes à les respecter toujours. »

27 juillet. — « J'observe Marie avec une atténtion que je m'efforce de rendre exempte de toute arrière-pensée de jalousie. Ne pouvant rien pour elle, ne devant jamais compter pour rien dans sa vie, je l'aime assez pour vouloir qu'elle soit heureuse, même par l'homme qu'elle choisira.

» Elle ne l'aime pas, cela est certain. Il y a en elle cette vague inquiétude que l'on éprouve au moment de modifier profondément les conditions de son existence, bien plutôt que la tendre émotion d'un cœur qui s'éveille à des sentiments nouveaux.

» Je crois que je lui sais gré de ne pas ressentir

d'amour pour cet homme que mon devoir m'oblige de lui conseiller d'épouser.

» Autrement, je sens que cela dépasserait la mesure des forces humaines, d'aplanir les obstacles qui les séparent. »

14 août. — « Que d'événements accomplis en peu de jours ! Trois générations de rois balayées encore une fois par le souffle des révolutions, et une dynastie nouvelle appelée à régner sur la France!... Ma raison confondue cherche en vain à deviner les desseins de Dieu, qui cependant a lié sa cause à celle de ce trône si facilement renversé en quelques heures.

» Que fera la population ignorante qui m'entoure? La Vendée est l'espoir de la guerre civile. Déjà je sens que l'on travaille dans l'ombre autour de moi... Seuls, nous avons pu, en 1793, prêcher la nouvelle croisade et faire couler des torrents de sang pour la défense du trône et de l'autel. Mais toutes les horreurs d'une guerre civile et religieuse à la fois ont passé sans entraver la marche victorieuse de la révolution, et c'est par d'autres mains que Dieu les a relevés.

» Je le prévois, l'évêché, d'accord avec la noblesse du pays, va nous commander une sourde résistance au gouvernement nouveau.

» J'ai juré d'obéir toujours, d'être comme un cadavre inerte entre les mains de ceux qui disposent de ma volonté. Que faire, quand mon sentiment est en désaccord avec ma conscience ?....

» C'est assez pour l'Église de régner sur les âmes; ce serait trop d'assumer sur nous la responsabilité des affaires publiques.

» Peut-être un jour les peuples se gouverneront-ils eux-mêmes. Mais déjà maintenant ils ont le droit d'élire ceux qui les dirigent.

» Mon Maître m'a enseigné que son royaume n'était pas de ce monde, et qu'il fallait rendre à César ce qui appartient à César. Et cependant, César, c'était Tibère. Il n'était pas plus le fils d'Octave que celui-ci ne l'était de ce soldat heureux qui, comme tous les fondateurs de dynasties, avait teint dans le sang des hommes sa pourpre impériale.

» Laissons donc les politiques faire leur œuvre, et nous, faisons la nôtre. C'est une mission assez noble pour que l'on s'en contente, et l'on doit craindre de l'amoindrir en ne la laissant pas planer bien au-dessus des intrigues d'ici-bas. »

25 août. — « J'ai mordu aux fruits de l'arbre de science, mes yeux se sont ouverts à la connaissance du bien et du mal, et je découvre à chaque pas des dangers nouveaux, dont jusqu'à ce jour je n'avais pas soupçonné l'existence.

» La douce et charmante intimité d'autrefois a disparu. Elle m'appelait son père! et cette paternité spirituelle donnait le change aux sentiments plus tendres qui couvaient à mon insu dans mon cœur,

» Mais un autre homme, en venant réclamer son amour en échange du sien, m'a appris que l'enfant que j'aimais était devenue une femme.

» Une femme !... Ah ! ce mot fait naître en moi tout un monde d'aspirations inconnues ! C'est la vie qui s'éveille et déborde de tout mon être ! C'est ma jeunesse qui réclame ses droits, c'est ce beau printemps de l'existence que l'on ne peut pas supprimer par un effet de volonté, pour éterniser l'hiver dans notre cœur.

» Eh quoi ! parce que j'ai jeté sur mes épaules une soutane de prêtre et parce que je me suis vêtu de la sombre livrée du deuil éternel, la mort devra se faire en moi, mes yeux auront cessé de voir, mon cœur ne battra plus dans ma poitrine, mon sang devra s'arrêter dans mes veines...

» La femme, c'est la tentation, disent-ils. Blasphème impie !... Ce qu'ils appellent tentation, c'est la protestation victorieuse de la nature contre une loi impossible, insensée, criminelle, que Dieu ne saurait exiger de nous, puisqu'elle va contre ses desseins, puisqu'elle est la négation de la création elle-même.

» N'a-t-il donc pas voulu nous associer à son œuvre sublime, ne nous accepte-t-il pas comme ses collaborateurs, lorsqu'il nous charge de transmettre aux générations qui doivent naître de nous, le flambeau de vie qu'il a mis aux mains de nos premiers parents?

» Pourquoi faut-il que la loi de l'Église soit si souvent en contradiction avec la loi de Dieu ! Par nous, la création est devenue impure, l'amour n'est rien que vice et péché, et il n'y a qu'une vertu, le

célibat, c'est-à-dire l'anéantissement et la mort!

» Qu'est-ce qu'une vertu qui fait le tourment de celui qui l'exerce, au grand préjudice de la société qui la condamne?...

» Mon Dieu! donne-moi la lumière, et fais que je sache enfin où est la vérité!... »

28 août. — « Marie, si naïve et si pure, me fait découvrir de nouveaux périls dans la confession.

» Elle est là, agenouillée à mes pieds. Je crois entendre les battements de son cœur, je crois sentir sa tiède haleine qui vient caresser mon front brûlant, lorsque, affleurant le léger grillage qui nous sépare, ses lèvres qu'empourpre un sentiment de pudeur instinctive, viennent livrer à mon oreille l'aveu de ses pensées les plus intimes, de ses vagues aspirations de jeune fille, de ses rêves involontaires que la jeunesse entraîne vers l'inconnu mystérieux qu'elle redoute et désire à la fois.

» Ma main doit rester impassible et froide en sondant les plaies imaginaires de ce pauvre cœur qui se reproche, à l'égal d'un crime, ses plus légitimes désirs; mon front doit se montrer grave et sévère en contemplant la rougeur qui ajoute au charme de son visage; ma voix doit être rude et grondeuse, lorsqu'elle voudrait lui adresser seulement des paroles plus douces que le murmure d'un baiser!...

» Qui me dira jusqu'où mon devoir m'ordonne d'aller, à quelle limite ma raison m'ordonne de m'arrêter, afin que je sache tout sans lui rien apprendre de ce qu'elle ignore?...

» Ah! ce ne serait pas trop que Dieu envoyât ses anges pour accomplir une pareille mission. Mais il garde ses anges dans le ciel, sachant bien que plus d'un oublierait son paradis pour demeurer auprès de Marie.

» Ce n'est pas toi, pauvre fille, qui devrais être à mes genoux, c'est moi qui devrais être aux tiens; non pour te faire partager un amour que je maudis moi-même, mais pour te demander pardon d'avoir osé ternir ta pureté par un sentiment qui, si tu pouvais lire dans mon cœur, exciterait peut-être ta colère et ton dégoût à la fois.

» Être aimée d'un prêtre!... Entrer en lutte avec Dieu dont on se fait la rivale en lui disputant ceux qui se sont consacrés à lui!...

» Si je ne portais pas cette robe maudite qui l'empêche de voir en moi un homme, il me semble que c'est moi, et non ce paysan grossier, qu'elle eût aimé. La vive amitié que j'avais su inspirer à l'enfant fût devenue de l'amour chez la jeune fille.

» Pourquoi suis-je un prêtre, oú plutôt, pourquoi un prêtre ne peut-il plus se marier aujourd'hui, comme ils le faisaient jadis ; et notre orgueil nous permet-il de croire que le célibat nous a faits meilleurs qu'ils ne l'étaient lorsqu'ils vivaient de la vie commune?

» Merci encore à toi, ô mon Dieu, qui as permis que Marie ne devinât ni ne partageât cette passion coupable. Car si je me sens faible devant l'accomplissement de mes devoirs lorsque je suis seul à

souffrir, que serais-je devenu, si elle eût égaré sur moi son amour? et où aurais-je puisé la force et le courage de mener jusqu'au bout mon douloureux martyre?... »

XIII

Par une belle soirée de septembre, Marie revenait de visiter sa vieille amie, la solitaire habitante du trou du Gué-au-Sang.

Satisfaite d'avoir mené à bien la difficile entreprise qu'elle caressait depuis quelque temps, et toute fière de déjouer les manœuvres de la sœur Saint-Atrophime, Madeleine avait vanté une fois encore à celle qu'elle chérissait si ardemment les avantages sans nombre d'une union que le garde champêtre et sa femme acclamaient de toutes leurs forces. Le curé avait vaincu les vives répugnances exprimées tout d'abord par le père de Dominique, et nul nuage ne semblait devoir voiler le beau ciel bleu dans l'azur duquel la mendiante berçait doucement sa protégée.

Peut-être les deux religieuses et Rose Ripoche, la servante du presbytère, voyaient-elles avec un sourd mécontentement la défection qu'allait subir la sainte cause du célibat. Le couvent était en grand péril de

perdre celle qu'elles sermonnaient depuis tant d'années. Madeleine l'emportait, et ne paraissait guère s'inquiéter des rancunes qu'elle assumait sur sa tête.

Marie ne ressentait pas d'amour pour Dominique. Mais elle se laissait aller à la douceur de se sentir aimée, et, contente de la satisfaction que témoignaient tous ceux qui s'intéressaient à elle, sa raison, à défaut de son cœur, lui faisait accueillir avec complaisance celui qui lui sacrifiait un parti plus avantageux, la fille aînée d'un des plus riches métayers de la paroisse.

Il s'agissait d'ailleurs de se fiancer seulement, et de l'accepter comme amoureux, sans bien savoir encore si on se marierait, et quand on se marierait.

Il n'y avait donc pas là, pour la jeune fille, matière à de bien graves inquiétudes.

Rêveuse, elle s'assit sur le talus d'un fossé, et laissa ses regards errer au hasard dans cet horizon rétréci que lui mesuraient les quatre haies de houx qui entouraient le champ. Là, on ne voit ni on n'est vu, et, qu'elles soient joyeuses ou tristes, graves ou futiles, rien ne vient distraire le cours de vos pensées.

Tout à coup une voix lointaine vint troubler ce silence profond qui se fait aux champs à l'heure où, les animaux étant renfermés dans l'étable, les hommes à leur tour rentrent au logis pour prendre le dernier repas et faire la prière en commun.

Cette voix se rapprochait peu à peu et jetait

joyeusement ses chansons aux échos du soir. Toutefois ce n'était pas un de ces chants traditionnels des bardes inconnus du village, naïves inspirations auxquelles manquent parfois le rhythme, la mélodie, la rime et la mesure, mais qui s'harmonisent cependant avec les organes rudes et indisciplinés de leurs interprètes.

Ce qu'écoutait Marie, c'était une voix de la ville, qui chantait une chanson de la ville, chanson que ceux qui ont aujourd'hui cinquante ans se rappellent peut-être avoir répétée quand ils en avaient dix-huit, car peu de romances ont eu la vogue qu'obtint dans son temps *La jeune fille aux yeux noirs.*

Emerveillée, Marie prêtait l'oreille, et à mesure que le chanteur invisible approchait, elle distinguait les paroles, qu'elle cherchait à graver dans sa mémoire, afin de les répéter à son tour.

Or, voici le refrain que chantait cette voix sympathique qui semblait éveiller comme un vague écho dans son souvenir :

La fortune
Importune
Me paraît
Sans attrait !
Sur la terre
Il n'est guère
De beaux jours
Sans amours !...

Calme et indifférente, elle se demandait tout jus-

tement à elle-même si, lorsqu'on n'avait pas encore dix-sept ans, il suffisait de ne pas détester celui qui vous fait la cour pour l'épouser, si c'est l'âge des mariages de raison et de convenance, et si quelque peu d'amour n'est pas indispensable en ménage.

Qui donc lui apportait ainsi à travers l'espace la réponse à la question qu'elle se posait?... C'est ce qu'elle allait savoir bientôt, sans nul doute, car le chanteur approchait toujours, et de toute nécessité il fallait qu'il franchît, pour aller plus loin, l'échalier au pied duquel elle était assise.

Quelques instants après, en effet, elle vit s'avancer vers elle un jeune homme qui paraissait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans, et qui portait le costume relativement élégant des ouvriers des cités. Une fine moustache ombrageait sa lèvre. Sa démarche était aisée, son regard bienveillant et ferme à la fois.

Lorsqu'il fut arrivé à quelques pas d'elle, il s'arrêta, et, après un instant d'hésitation, il se prit à la regarder avec des yeux où se peignait la joie la plus vive. Une sorte d'admiration muette sembla le clouer à sa place. Mais bientôt, surmontant son émotion, il s'avança vivement vers elle, et lui dit, en lui tendant ses deux mains :

— Marie, ne me reconnais-tu donc pas?

— Qui donc êtes-vous? répondit la jeune fille avec étonnement, vous qui avez connaissance de mon nom, et qui me tutoyez?

— Ah! je n'ai pas hésité un instant à te recon-

naître, moi! Et pourtant tu es bien changée, sans reproche, depuis le temps où tu venais, comme un beau petit ange du bon Dieu, nous donner le pain qui nous rappelait à la vie.

— Louis !... s'écria-t-elle au comble de la surprise. Louis Planchenault... Est-ce possible, mon Dieu !...

— Passablement changé aussi, à ce qu'il paraît, puisqu'on le reçoit comme un inconnu. Mais tu étais trop petite fille, alors, et je ne t'en veux pas. Moi, c'est différent; et puis, j'ai tant pensé à toi qu'il me semble que je te voyais toujours. Aussi ce n'est pas parce que tu as employé ces huit ou neuf années-là à t'embellir comme tu l'as fait, que je refuserais de te reconnaître.

— Ainsi, vous avez gardé bonne souvenance de moi, depuis si longtemps ?...

— Je le crois bien, puisque c'est pour toi que je reviens au pays!...

— Pour moi?...

— Elle en doute !...

— Pourquoi, alors, mettre en oubliance tous ses amis, et ne pas leur faire tant seulement assavoir que l'on n'est point trépassé?...

— Hélas! ma pauvre fille, on n'écrit ni ne lit guère de lettres, dans nos caves de Vendée; il y fait trop sombre!... Et puis, je ne savais comment les affaires se comporteraient, là-bas, et si elles eussent mal tourné, tu n'aurais plus jamais entendu parler de Louis Planchenault.

— Mais où donc alliez-vous, à si basse heure? Je ne vous sais ni logis ni parentage dans la paroisse.

— J'allais au bourg demander un asile pour une nuit, et m'informer de toi et des tiens. Or qu'est-ce que je trouve sur ma route? Tout justement toi, toi que je cherche, ma belle petite Marie!... Je te préviens que je suis superstitieux, et je crois que cela me portera bonheur.

— Peut-être!... Mais... ne me disiez-vous pas que vous alliez au bourg?

— Assurément. Si épaisses que soient les haies, et quelque abri qu'elles puissent m'offrir, je n'ai plus l'habitude de coucher à la belle étoile. Saint-Hilaire-des-Bois doit posséder un Cheval-Blanc, un Chêne-Vert, un Lion-d'Or, quelque chose enfin où on loge à pied et à cheval, et où l'on m'offrira, aux conditions de tout le monde, un lit pour la nuit.

— Eh bien! puisque vous m'avez vue, ne vous guémentez point davantage, et faites-moi la promesse de ne parler de moi à aucunes gens du bourg.

— Pourquoi donc cela, Marie?... Y a-t-il quelque chose que l'on puisse me dire et que je ne doive pas entendre?

— Nenni vraiment, Louis, et vous auriez tort de me juger mal pour ce que je vous dis là. Mais n'allez point à l'encontre de ce que je vous demande, et demain, à la petite éclaircie, revenez me trouver. Nous causerons comme deux vieux amis, qui res-

teront toujours amis, n'est-ce pas, quoi qu'il arrive.

— Que peut-il donc arriver, et quelle nuit espères-tu me faire passer, en me parlant d'une façon aussi mystérieuse?

— Vous avez raison, Louis, et il n'y a rien, de vrai, qui mérite qu'on y repense si longtemps avant de le dire. Mais vous savez, les jeunes filles s'émoient toujours un petit de parler de certaines choses avec les garçons...

— Mais de quelles choses, à la fin ? Parle donc, et dis franchement ce que tu as à dire.

— C'est qu'au bourg, dit Marie en faisant un violent effort pour surmonter son embarras, on vous dira peut-être que Dominique Réthoré est mon promis, et qu'on veut nous marier.

— Ah ! on veut te marier !... Mais pourquoi donc avais-tu peur qu'on me l'apprît?... Tu te tais, et tu n'oses pas me répondre !... Eh bien ! je vais le faire à ta place, moi !

C'est que tu comprends bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas là pour moi comme pour tous les autres, une nouvelle indifférente. Tu as deviné que j'allais en ressentir une douleur immense, horrible ; que je t'accuserais, que je te maudirais, peut-être. Alors tu as mieux aimé me l'apprendre toi-même, afin que ta main pût guérir la blessure que tu me faisais, et pour pouvoir te défendre si je t'accusais.

— En foi de vérité, je n'ai point fait toutes ces penseries-là, je vous assure.

— Il y a comme cela des choses que l'on fait tout

naturellement, sans y songer, et ce sont les meilleures, car ces choses-là viennent du cœur, et la réflexion les arrête au passage.

— Pourquoi voulez-vous que je croie que ce mariage vous fasse une grande fâcherie ?

— Parce que je t'aime, Marie, et que l'on ne s'éveille pas d'un rêve caressé pendant huit années sans que le cœur ne se déchire.

— Oh ! que dites-vous là, mon Dieu !

— Je ne t'apprends rien, car tu as vu clairement tout cela dès la première parole que je t'ai dite. C'est pour cela que tu ne voulais pas me laisser aller au bourg.

Marie ne savait pas mentir. Louis avait deviné juste, et elle se tut.

— Écoute-moi, Marie, reprit le jeune tisserand après un instant de silence. Peut-être en effet, vais-je rebrousser chemin vers Cholet, d'où j'arrive, et alors je ne reviendrai jamais vers ce village de Saint-Hilaire-des-Bois, où je suis né, et où j'espérais vivre auprès de toi. Voilà pourquoi il faut tout nous dire, avec la franchise de gens qui se voient pour la dernière fois, ou qui sont destinés à ne faire qu'un, et à n'avoir jamais de secrets l'un pour l'autre.

Je t'aime, Marie, et n'ai point cessé de t'aimer depuis le soir que tu sais. L'amitié de l'enfant a grandi avec le jeune homme, si bien qu'aujourd'hui c'est un bel et bon amour, que le temps a éprouvé déjà, et qu'il n'usera jamais.

Tu m'as appris que l'on voulait vous marier, toi

et Dominique Réthoré. Mais tu ne m'as pas dit si tu le voulais, toi aussi.

— De vrai, je suis en grande doutance de le savoir !...

— Quand on en est à ne pas savoir si l'on aime celui qui vous recherche, c'est qu'on ne l'aime pas. Donc je t'avais perdue, je te retrouve, et me voilà prêt à te disputer à l'univers tout entier.

La jeune fille ne put s'empêcher de sourire, à la vue de l'exaltation de cet amoureux qui lui tombait du ciel.

— Toi, Marie, continua-t-il, je pense bien que tu es de mon parti.

— Je répondrai comme tout à l'heure : je ne le sais vraiment point !

— Au diable les jeunes filles, qui ne savent jamais rien, et qu'il faut toujours deviner ! Si tu étais contre moi, tu le saurais bien, et tu serais pour Dominique.

— D'ailleurs, moi, mon vouloir ne pèse pas lourd, allez, et il y a bien d'autres empêchements entre nous.

— Je les vaincrai !... Ton père et ta mère sont des tisserands, comme moi, et il vaut mieux que tu restes auprès d'eux dans le bourg. Nous ne sommes pas préparés, nous autres bourgadins, à la vie rude des champs. Elle nous répugne, et nous tue parfois.

— Oui, mais en métairie, on mange à toute sa faim, et c'est quelque chose, cela !

— Ne redoute pas la misère avec moi, Marie, car

je te jure que si je croyais t'apporter une pareille dot en mariage, je t'aime assez pour te fuir, et te laisser devenir une riche métayère. Mais nos jours d'épreuve ont cessé depuis longtemps. Mon père était un habile ouvrier, et l'on trouve encore de l'ouvrage à Cholet, quand il n'y en a déjà plus pour les bourgs éloignés. J'ai travaillé, j'ai suivi les écoles, j'ai voyagé, car j'étais soutenu par cette pensée qu'un jour tu m'aimerais, que je devrais veiller sur toi et te rendre heureuse.

Une seule fois, le chagrin est venu m'assaillir. Mon pauvre père est mort!... Je me suis trouvé maître de moi, et possesseur de toutes ses économies.

— Vous êtes riche? demanda la jeune fille, qui voulait aller au-devant des objections que ne manqueraient pas de soulever la Champêtre et son mari.

— Assez pour acheter et payer comptant la maisonnette dont jadis il nous fallait payer le loyer.

— Et par après?...

— Après, il me reste mes vingt-quatre ans, de la force, de la santé, du courage, et toi, Marie, toi que je veux voir heureuse à mes côtés, dans notre petit ménage à tous les deux!... Ne crains rien, va, j'ai tout prévu. Mon patron, sans me vanter, sait ce que je vaux. Depuis deux mois, les événements ont un peu arrêté les métiers, mais, quoi qu'en disent vos prêtres et vos nobles, cela va reprendre plus fort que jamais. Les révolutions que fait le peuple sont toujours bonnes; il n'y a que celles qui viennent d'en haut, qui sont mauvaises. Mais il faut laisser

à tout cela le temps de s'apaiser. En attendant, comme la vie est toujours plus chère dans les villes, je me retire à la campagne, pour faire des économies...

Quand il n'y aura plus d'ouvrage pour les autres, il en restera encore pour moi, et j'arrive ici avec des commandes pour moi et toute ma famille. Or, ma famille, c'est la tienne, Marie, tu le sais?...

Louis saisit une des mains de la jeune fille qui, distraite, sans doute, l'oublia dans les deux siennes.

— Les métayers nous méprisent, vois-tu, continua-t-il. Dominique croit te faire bien de l'honneur en t'épousant; il ne t'aimera que presque autant qu'il aime ses bœufs, et son père sourira de pitié quand il te verra te détourner pour ne pas souiller tes sabots dans le fumier de ses étables.

Va, crois-moi, reste avec l'homme qui sera toujours fier de toi, et dont tu seras toujours la joie et l'orgueil. Moi, je t'aime sans partage, je ne veux que toi, et je ne regretterai jamais rien auprès de toi. Va où t'appelle l'amour, car là seulement est le bonheur !

Marie l'écoutait, rêveuse, et ses souvenirs d'enfant revenaient l'assaillir en foule auprès de ce beau jeune homme qui avait été le compagnon de ses premières années, et qui venait rattacher l'avenir au passé, qui n'était pas oublié encore.

— Ah! lui dit-elle enfin, en essayant de dégager sa main de la douce étreinte qui la retenait, pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt, Louis?... Tout

allait à gré, et se trouvait d'un facile arrangement!.. J'étais libre et maîtresse de moi!..

— Ne l'es-tu donc plus maintenant, et est-il jamais trop tard pour aller vers le bonheur que l'on entrevoit, et pour éviter le malheur que l'on devine?... Car tu seras malheureuse avec lui. C'est moi seul qui t'aime, et c'est moi que tu dois aimer. Quelqu'un lui aura mis cet amour en tête, de même qu'on veut te persuader que tu dois l'aimer, parce qu'on te dit qu'il est riche. Moi, je t'aime depuis que je te connais. Loin de toi, je vivais dans l'espoir de te retrouver un jour, et aujourd'hui que je te revois, plus belle que je ne t'avais rêvée, je t'aime comme je ne t'ai jamais aimée, et si tu m'ordonnes de m'éloigner, il me semble que je vais mourir...

— Il m'est avis que cela ne presse point! dit-elle avec un doux sourire. Tout s'arrangera peut-être, à la parfin, et vous auriez de la déplaisance de ne plus y être.

— Oh! merci, ma Marie bien-aimée, s'écria-t-il en couvrant de baisers sa main qu'elle ne songeait plus à lui disputer.

Merci pour cette parole d'espoir et dis-moi ce que tu veux que je fasse.

— Rien, à cette heure, puisqu'il n'y a encore, de meshuy, point d'apparence de danger. Par des fois, le temps seul range les choses d'un bon comportement.

— Mais dis-moi au moins que tu m'aimes, afin

que j'aie du courage, et que je prenne patience pour attendre.

— Louis, vous êtes aussi un demandeur trop difficile. Demain et aujourd'hui ne sont point de la même journée... Il faut regrâcier celle qui vous donne bonne espérance, sans rien vouloir de plus, pour annuit!...

Cependant l'obscurité était descendue sur la terre pendant qu'ils battaient ainsi en brèche le futur mariage de Dominique Réthoré. Ils se séparèrent, elle, pour rentrer dans le modeste logis du garde champêtre, et lui, pour continuer son chemin vers le bourg.

Il reprit sa chanson interrompue, et Marie prêta l'oreille, jusqu'au moment où la voix de celui qu'elle se reprenait à aimer s'éteignait dans le silence de la nuit.

XIV

Il faut bien peu de chose pour causer un grand émoi dans un village de la Vendée; aussi le dimanche qui suivit le retour de Louis Planchenault à Saint-Hilaire-des-Bois, chacun établissait-il son commentaire et expliquait-il à sa manière les causes et les conséquences de cet événement.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite à Marie, il n'avait ni parlé d'elle plus que de toute autre, ni laissé rien transpirer au dehors des projets qu'il couvait dans le secret de son cœur. Mais on savait qu'il s'était occupé déjà d'acquérir la maisonnette contiguë à celle du garde champêtre, et qu'il manifestait l'intention de la décorer avec un luxe que connaissent bien rarement les demeures des tisserands qu'occupe la manufacture de Cholet.

Il était clair qu'il avait fait fortune, puisqu'il parlait de payer comptant un immeuble de mille écus, et il fallait qu'il songeât à se marier, pour déployer une pareille recherche dans l'ameublement.

A l'issue de la grand'messe, sa présence produisit une sensation difficile à décrire !...

Le jeune tisserand rapportait au village l'élégance des ouvriers citadins; aussi les bourgadins se montraient-ils fiers de lui, tandis que les métayers le regardaient d'un œil jaloux. Quant aux jeunes marraines, toutes paraissaient favorablement disposées à son égard, et plus d'une paysanne se sentait secrètement portée à oublier en sa faveur l'antique préjugé de la charrue contre la navette.

Vers quelle Hélène ce séduisant Pâris allait-il tourner ses visées?... Chacun se posait tout naturellement cette question, et attendait, dans des dispositions d'esprit diverses, l'inévitable solution que l'avenir voilait encore à tous les regards.

Une seule, à bien dire, paraissait digne de lui : c'était Marie. Mais on savait que Dominique la re-

cherchait, et il ne pouvait venir à la pensée de personne qu'elle dédaignât les avantages d'un mariage aussi inespéré. Le gas Réthoré ne se retirerait pas sans faire du bruit, et Champêtre et sa femme la forceraient, au besoin, à tenir ses engagements.

Rose, avant de rentrer au presbytère, accosta l'épouse du garde, qu'elle rencontra sur le seuil de l'église, et ne put s'empêcher d'échanger quelques paroles avec elle sur l'événement du jour.

— Voilà des choses de grande émerveillance, la Champêtre, lui dit-elle. Le gas à défunt Planchenault qui revient au pays! Je le croyais à l'armée, ou trépassé, comme les autres. C'était gueux comme Job, et ça se mêle d'acheter des maisons annuit!...

— Que voulez-vous, Rose? répondit la Raimbaude. Le bon Dieu est juste, d'envoyer à la parfin un peu de réussite aux pauvres gens. C'était du bon monde, que ces Planchenault, et si avant de mourir le père a écressu son avoir, j'en ai de la joie pour son fils, qui était de notre plus près vicinage.

— Ah! les révolutions sont terribles! reprit Rose. Autrefois, les nobles avaient tout le bien; le reste était aux couvents, et les pauvres gardaient leurs bissacs!... Mais on ne sait point d'où sort le monde d'à cette heure, c'est un terribouris à confondre l'entendement!...

— Mademoiselle Rose! dit Ridard qui passait alors, mais qui ne s'était trouvé dans la direction d'aucun de ses deux yeux, ne parlez pas politique, vous m'obligerez infiniment. Cela est malsain dans

ce pays, où l'on doit travailler à calmer les passions populaires. C'est mon devoir, et l'on témoignera que je m'y emploie consciencieusement.

— Cette révolution-là vous a rendu tout rechigneux, aussi vous, monsieur Raidard! répondit l'impitoyable vieille fille. Vous êtes tout pâlot, et encore allongé et maigri à s'en étonner!

— Je ne cherche pas à dissimuler que j'ai eu quelques soucis occasionnés par la gravité des circonstances. Les fonctionnaires publics sont placés parfois dans des passes bien difficiles!...

— Pourquoi n'avez-vous point de fiement dans ce qu'on vous prêche? L'autre jour, à la vesprée, je vous dis, de la part de M. le curé, de faire celui qui n'a entendu parler de rien du tout, et de laisser le drapeau blanc sur le clocher de l'église. Mais vous avez voulu faire à votre fantaisie! Vous avez *abhorré* le drapeau tricolore.....

— J'ai *arboré*, si vous voulez bien le permettre, le drapeau tricolore, sur l'ordre exprès de la préfecture. Je l'ai regretté peut-être, mais il fallait obéir! J'ai mes chefs, mademoiselle Rose!...

— Vos chefs! c'est l'Église, et quand M. le curé vous fait assavoir qu'il prend tout sur lui...

— Mais M. le curé m'a dit tout justement que c'était vous qui aviez pris sur vous de me donner cet ordre, contrairement à sa volonté. Il faudrait vous entendre avec lui, préalablement.....

— Hum!... la poule mouillée!... dit Rose, tandis que le maire s'éloignait en tremblant pour son

écharpe. Il veut faire de la vaillantise, mais il est épeuré comme un lièvre. Vous verrez qu'il mettra les deux drapeaux, à seule fin qu'un chacun en ait à son plaisir. Mais il n'est pas à bout de son tintouin, le pauvre corps!... J'ai entendu ouï dire que les bourgadins étaient pour Philippe-le-mal-assis!... Qui sait si ce beau mirliflor de Cholet n'est pas un hémisphère de la Révolution!...

— Mais, Rose, pourquoi vous mettez-vous dans l'idée que les pauvres tisserands, qui ont tant besoin de travailler, chérissent les révolutions, qui arrêtent tous les métiers?... M'est avis que ceux qui les font, c'est plutôt ceux-là qui ne veulent point que le monde marche, si ce n'est comme les écrevisses!...

— Vous revoilà en vicinage quantes et lui, continua Rose, et Marie serait bien son affaire, sauves ses accordailles avec le gas Réthoré. Il faut bien un bel oiseau, pour une si belle cage... Pas plus tard que ce matin, j'en parlais à M. le curé, et, si ce n'est qu'il se préparait à dire la sainte messe, j'ai croyance qu'il se serait grandement écoléré contre moi!... On ne saurait aboutir, de meshuy, à dire quatre paroles avec cet homme-là!... Une carpe serait là, à côté de lui, qu'il l'accuserait de faire de fausses racontances sur son prochain!... Vous savez pourtant, la Raimbaude, si on me fait reproche d'aimer à prêcher de ce qui ne me regarde point!

— Oh! oui, se contenta de répondre la femme du garde.

— Tiens, à propos ! Elle est donc malade annuit, Marie ? Elle n'était point à la grand'messe, et comme il n'y en a pas d'autre depuis que M. le curé a fait envoyer M. l'abbé comme vicaire à Pervenchères...

— Nenni !... interrompit la Champêtre ; Marie n'est point malade. Elle avait des affaires avec de ses pratiques dans la paroisse voisine; à seule fin de ne point perdre de temps, elle s'y est envoyée annuit, et il y a grande apparence qu'elle y aura pris la messe.

— Ah ! ah !... Mais au moins viendra-t-elle à vêpres ?

— Je n'en suis point en doute. Au retour, elle doit s'arrêter au Gué-au-Sang pour remettre de pauvres hardes à la maiyaude de delà.

— Hum !... la faillie marraine !... En votre place, je ne laisserais point ma fille faire des donations que Grimaud, pour sûr, note sur son grand-livre !... Et si c'est pour telles besognes qu'elle met les offices en oubliance...

— L'enfant dit, à la mode de M. le curé, que la charité passe avant la prière ! Vous n'êtes point juste avec elle, Rose. Elle donne à ceux qui n'ont point le moyen d'acheter ; c'est par après sa journée faite qu'elle travaille le soir pour Madeleine. Il n'y a rien de plus bien que cela, et ce n'est point des besognes pour Grimaud !

— Si elle vient à vêpres, ce n'est pas la Trotte qui l'y enverra, car depuis deux mois, elle est redevenue comme autrefois, elle ne hante plus l'église.

— M. le curé la visite souvent, il la rangera, soyez-en ascertainée.

— J'y ai faible fiance!... Elle y reviendrait plus vitement si M. le curé écoutait la bonne sœur Saint-Atrophime.

— Et quel serait son moyen?...

— De ne plus lui donner la moindre gremille de rien du tout, qu'à tout le moins le dimanche on la voie agenouillée au mitan du milieu de l'église, et qu'elle aillé à confesse, au vu et su de tout un chacun ; ou bien, et la sœur dit que ce serait le plus bien de tout, de la chasser de la paroisse, comme une franche coureuse qu'elle est, si elle oppose les marraines d'aller au couvent quand c'est leur vocation.

— M'est avis que, si on ne les tourmentait pas en cent et une façons, la vocation des marraines serait de faire ce qu'ont fait leurs mères. Elles épouseraient les parrains qui les aiment, resteraient à soigner leurs parents quand ils sont vieux, et élèveraient des marmots, qui les soigneraient à leur tour...

Tandis que la servante du curé rompait ainsi des langues en faveur de la sainte cause du célibat, et creusait, avec la Raimbaude, la question épineuse de la mission sociale de la femme, Louis Hubert, rentré au presbytère, attendait patiemment qu'il plût à Rose de songer qu'il était midi, et que sa mission à elle était de servir le dîner au prêtre qui venait de dire sa messe.

Mais, ayant copieusement déjeuné dès le matin,

Rose éprouvait toujours quelque difficulté à se persuader que son maître eût faim lorsqu'elle était rassasiée.

Pour tromper les protestations de son estomac qui en était encore aux théories du temps de Galilée sur l'horreur que la nature éprouve pour le vide, Louis Hubert recevait les visites de quelques dévotes, et écoutait les doléances brutales de Dominique Réthoré, dont la jalousie éveillait un douloureux écho dans son cœur, qui semblait destiné à savourer lentement toutes les souffrances.

— C'est chose assez connaissable que ce n'est pas à elle que je songeais pour le mariage ! s'écriait-il dans sa colère aveugle. Je la trouvais jolise et plaisante à regarder, mais je n'en faisais point d'état pour autrement. C'est la Trotte, cette damnée sorcière, qui est venue me jeter un sort pour elle, et à présent, je ne suis plus à la main de m'en dépêtrer !... Ah ! la sœur Saint-Atrophime a bien des fois raison !... Si vous y étiez consentant, on la bouterait hors de la paroisse, et tous les garçons seraient plus tranquilles, si toutes ces marraines endiablées entraient au couvent, d'où il ne faudrait plus les laisser sortir. Elles nous font la vie trop peineuse, à la parfin !...

— Vous êtes insensé, Dominique, et vous soupçonnez sans raison des choses impossibles. Ils se sont quittés enfants, et depuis huit années, ils ne s'étaient jamais revus! Pourquoi prêter l'oreille à toutes les folies que chacun dit et répète autour de

vous? Ce jeune homme ne peut-il revenir dans le pays où il est né sans que cela mette en péril un mariage auquel Marie ne faisait aucune résistance?

— Il n'est point fait, ce mariage-là, et les marraines ont par des fois des manquements de parole. Si c'est pour arriver, qu'il prenne garde à lui, car, foi de Vendéen! je l'assommerai comme un chien de pataud qu'il est!

— Vous doutez de la vertu même, quand rien ne vous donne le droit de la soupçonner de renoncer à vous!...

— D'abord, on sait que Marie est votre mignonne, et que vous prenez toujours sa défense. C'est vous et la Trotte qui avez manigancé ce mariage-là, c'est vous qui avez décidé mon père, qui ne voulait point d'une bourgadine. Conseillez-lui de n'avoir point de ravisement, car je ferai un malheur si elle me fausse sa foi!... Qu'elle soit tant seulement ma femme, et alors je vous réponds qu'elle marchera de bonne sorte.

— Vous ne prenez guère le chemin de la ramener à vous si elle songe à s'en éloigner, mon pauvre Dominique. L'amour d'une femme ne se demande pas la menace aux lèvres et le bâton à la main. Il faut l'implorer à deux genoux, comme une grâce dont les plus grands sacrifices nous rendent à peine dignes, tant c'est une faveur précieuse...

— Vous parlez de cela comme les faignants des villes, mais nous autres francs métayers, le temps nous défaute pour tous ces fafiotages-là. On dit à une

jeunesse qu'on l'aime : c'est à elle à nous croire sur parole, si c'est son vouloir. D'ailleurs, où voulez-vous que j'aille la prendre, votre Marie, pour batifoler avec elle, quand personne n'est à la main de dire où elle est, et qu'elle n'est pas même venue à la messe paroissiale. Voyons, est-ce une conduite, ça, pour une honnête fille qu'on recherche en mariage?...

Le pauvre curé de Saint-Hilaire-des-Bois était bien empêché de justifier l'absence de Marie, et, malgré lui, un secret pressentiment l'avertissait qu'une cause sérieuse avait pu seule amener cette grave infraction à tous ses devoirs religieux.

Les soupçons de Dominique étaient-ils donc fondés, et, indifférente et froide à l'égard du jeune paysan, Marie ressentait-elle de l'amour pour celui auquel elle avait sauvé la vie autrefois?...

Chez les cœurs haut placés, la reconnaissance est pour celui qui oblige, et il se rappelait qu'elle ne lui avait pas parlé jadis sans attendrissement de ce compagnon des premières années. Malheureux déjà de la voir passer aux bras d'un homme qu'elle ne pouvait pas aimer, de nouvelles et plus poignantes tortures lui étaient-elles réservées? Allait-il voir maintenant la jeune fille, soutenue par l'exaltation d'une passion sérieuse, lutter contre les obstacles qui la séparaient de celui qu'elle aimait, et quel rôle l'habit qu'il portait lui commanderait-il de prendre au milieu de ce petit drame villageois?...

XV

Marie, en allant entendre, ce dimanche-là, la messe dans une paroisse voisine, n'avait rien voulu que fuir le danger et gagner du temps. Elle redoutait de se trouver entre Dominique et Louis, n'osant ni rompre ouvertement avec le premier, ni accepter encore le second, dans la crainte d'amener entre eux quelque scène de violence que le caractère bien connu du jeune métayer ne rendait que trop probable.

Il lui semblait que le plus sage était de laisser chacun causer à son aise, se livrer en toute liberté à ses suppositions malveillantes, et même, au besoin, risquer un peu de calomnie à son adresse. Avec cette confiance naïve et robuste de tous les amoureux, elle se disait que Louis, qu'elle aimait, n'en croirait rien, tandis que Dominique, qu'elle n'aimait pas, accepterait pour vrai tout ce qu'on dirait d'elle, et, de lui-même, renoncerait à elle pour retourner à Philomène Rabreau, auprès de laquelle il l'oublierait bien vite.

Comme cela, tout s'arrangeait pour le mieux, et à la satisfaction générale.

Marie voulait surtout, au lieu de se trouver entre

les deux rivaux, aller tout raconter à sa vieille amie du Gué-au-Sang. Madeleine, qui n'avait vis-à-vis d'elle aucune autorité maternelle, lui inspirait à certains égards plus de confiance que sa mère elle-même. Instinctivement, elle comprenait que le garde champêtre et sa femme seraient pour le mariage le plus riche, au lieu que Madeleine serait pour le mariage d'amour.

Elle allait donc vers celle qui devait la conseiller dans le sens où elle voulait aller.

— Ah! ma bonne Madeleine! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, tout est bien changé, et je ne sais plus ce que je vais faire de moi! Je suis bien malheureuse, allez!...

C'est toujours, en tout état de cause, une excellente précaution oratoire, de se dire bien malheureux. On place ainsi son interlocuteur dans la nécessité de vous plaindre et de vous consoler. C'est prendre, en justice, le rôle de demandeur, pour laisser à sa partie adverse le rôle moins favorable de défendeur.

Ne se doutant guère que cette grande infortune de sa protégée se bornait à se voir aimée par deux jeunes garçons quand elle ne pouvait en épouser qu'un seul, la mendiante se laissa prendre au piége.

— Qu'arrive-t-il donc? lui demanda-t-elle avec une certaine inquiétude. Est-ce que Dominique oublierait déjà la parole qu'il t'a donnée?

— Nenni, par grand malheur; car je n'en serais point du tout mal contente.

— Pourquoi cela, s'il te plaît?

— Pour ce que si Dominique mettait bien vitement sa parole en oubliance, je n'aurais plus besoin, moi, d'oublier la mienne.

— Tu ne veux plus te marier?

— Avec lui, non, Madeleine.

— Mais réfléchis donc, enfant que tu es...

— Oui!... oui!... tous les avantages de ce mariage-là sont choses bien connaissables, et il y aurait grande émerveillance si je ne les savais point par cœur, après toutes les fois que vous me les avez recordées. Je fais doute que je retrouve jamais ce que je refuse annuit, je le sais...

— Eh bien! alors, que veux-tu de plus?

— Je veux aimer mon mari!

— Qui t'empêche d'aimer Dominique?

— Qui, Madeleine?... L'autre qui est revenu, et que j'aime sans plus pouvoir en aimer un autre.

Quelques paroles suffirent pour mettre la mendiante au courant de la situation. Elle avait vécu par le cœur, et, depuis qu'elle connaissait Marie, elle se rattachait de tout ce qui lui restait de forces à cette dernière affection que le hasard était venu jeter sur sa route. Elle comprenait donc à demi-mot ce que le vulgaire appelle les faiblesses de l'amour, et ce qui fait, au contraire, les grandes énergies de l'existence.

— Tout cela est fâcheux! dit-elle en secouant la tête d'un air grave. Ce beau tisserand-là nous eût rendu un grand service à tous, s'il fût arrivé trois

mois plus tôt; mais aujourd'hui son arrivée dérange tout.

— Je le lui ai dit tout de suite, tant c'est véritable! Mais cela n'empêche pas qu'il arrive à présent, et qu'il n'est point arrivé plus tôt... Rien n'y peut rien. Et comment faire, de meshuy?...

— C'est tout justement à cela que je songe.

— Quand je lui dirais de s'en retourner à Cholet pour ne plus revenir céans, il ne m'obéirait point, allez!

— Avec cela que les jeunes filles ont une manière de chasser leurs amoureux qui ferait prendre racine au Juif-Errant lui-même!

— Il faut donc moyenner d'autre sorte, puisque sa départie n'est guère une chose espérable. Vous êtes de sage entendement, Madeleine, et je n'irai point à l'encontre de ce que vous me conseillerez.

— Tu me consultes, parce que tu sais bien que je te dirai d'écouter ton cœur et d'aller où t'appelle l'amour. Va, quoi qu'en disent les dévots, l'amour est la grande route qui mène à Dieu!

— Eh bien! ma bonne Madeleine, trouvez-moi tant seulement un beau petit chemin vert qui aboute à cette grande route-là!

— Si tu crois que c'est facile de défaire maintenant ce que j'ai si habilement travaillé à faire!... Il y a Dominique, d'abord. Il va te haïr de tout son cœur, ou bien t'aimer plus fort que jamais.

— Dites-lui que je l'aimerai peut-être, s'il veut me haïr à toute sa force!

— Je ne peux pas te promettre que tu aies cette heureuse chance. La jalousie souvent ne fait qu'augmenter l'amour que l'on a. Seulement cet amour-là, au lieu d'être dévoué, ne vit plus que d'égoïsme et veut se satisfaire à tout prix.

— Je ne suis point curieuse d'un amour pareil, et j'aime mieux sa haïtion.

— Crois-tu donc que l'on ait le choix? Il faut bien prendre les hommes comme ils sont, et c'est ainsi qu'ils savent aimer.

— Oh! pas tous! allez; et Louis, je n'en fais point doute, serait capable de tout, pour m'éviter la plus moindre peine.

Madeleine eût pu lui répondre que celui-là pouvait se dévouer sans crainte, parce que, se sachant aimé, il savait aussi que Marie le retiendrait au premier pas qu'il ferait pour s'éloigner d'elle. Mais c'eût été déflorer ses douces et chères illusions ; elle aima mieux la laisser triompher à son aise sur ce terrain douteux, pour transporter la discussion sur un autre où le froid raisonnement était seul de circonstance.

— Et puis, à côté de Dominique, continua-t-elle, il y a ton père et ta mère, qui disposent de toi, et auxquels tu dois obéir, quand ce qu'ils exigent paraît être pour ton bien, et avait été accepté par toi tout d'abord.

— Peuvent-ils donc me faire épouser malgré moi un homme que je ne suis plus du tout à la main d'aimer jamais?

— Non, mais ils peuvent t'empêcher d'épouser celui qu'ils n'aiment pas.

— Oh! si c'était de même, je sais bien ce que je ferai, alors?

— Et que feras-tu, pauvre enfant?

— Ce que font les autres. Je ne serai ni à Dominique, ni à Louis, j'irai au couvent!

La mendiante s'élança vers elle, et lui saisissant avec force le bras avec ses deux mains, elle s'écria :

— Méchante!... méchante enfant, qui tient toujours cette menace-là suspendue sur ma tête! Voyons, Marie, rétracte cette mauvaise parole; promets-moi, jure-moi que tu ne feras jamais une chose pareille!

— Je ne promets rien, je ne jure rien, je vous l'ai déjà dit, et si personne ne veut être d'un bon arrangement avec moi, je ne ferais plus rien qu'à ma fantaisie... Croyez-vous qu'on ait failli à m'apprendre que ni mon père ni ma mère n'étaient en droit de s'y opposer, si Dieu m'appelle à lui, et si c'est ma vocation?.. Allez, je sais quelqu'un qui ne m'abandonnera point, et qui me conduira au couvent, malgré tout le monde, le jour où ce sera mon vouloir!

— Oh! la sœur Saint-Atrophime!... s'écria la vagabonde en frappant son front de ses deux poings. Mon Dieu! voilà celles qui parlent en ton nom, celles qui ravissent les filles aux pauvres mères, qui enseignent aux enfants la désobéissance et la ré-

volte, et qui font que nous n'avons pas trop de tous les jours qui nous restent à vivre pour pleurer notre bonheur perdu!

A cette douleur suprême qui lui rappelait toutes les tortures de son passé, ses larmes, dont la source semblait tarie, coulèrent en abondance sur ses joues ridées.

Il y a dans la douleur des vieillards quelque chose d'imposant qui frappe même l'insouciante jeunesse. Marie se rapprocha d'elle, et s'efforça d'essuyer avec ses lèvres les larmes qu'elle faisait couler.

— Oh! ces robes noires maudites! continua la vagabonde en se dégageant de son étreinte. Fortune, enfants, elles mendient tout, elles prennent tout, et on les admire et on les sanctifie, parce qu'elles disent que c'est en ton nom et pour toi qu'elles font tout cela!... Comme si tu avais besoin de ces héritages et de ces testaments qu'elles arrachent à la faiblesse ou à la terreur des moribonds! Elles mettent la stérilité et la mort là où tu avais semé la fécondité et la vie, elles anéantissent dans le germe ta création qui se perpétue à travers les siècles, et elles s'applaudissent de leur œuvre impie!...

Ah! c'est notre faute, c'est notre faute, et nous récoltons ce que nous avons semé! Nous les souffrons élever à nos portes leurs modestes asiles, qui peu à peu, lentement, toujours grandissent, toujours, toujours, et qui bientôt couvriront toute la terre!... Nous leur livrons nos enfants à élever, et ils leur donnent des idées d'il y a cinq ou six cents

ans, qui font qu'au lieu d'avancer, le monde recule. Heureux quand ils nous les rendent, après avoir fait tous leurs efforts pour leur faire prendre en horreur et en mépris la société où ils doivent vivre, afin qu'ils reviennent à eux au premier moment de dépit qu'ils auront dans la vie.

— Madeleine, ma bonne Madeleine ! interrompit Marie, pourquoi vous affoler de fâcherie contre moi, comme si j'étais un sans-cœur, bonne tant seulement à vous faire du chagrin sans raison !

— Eh ! comment veux-tu que mes pleurs cessent de couler, quand tu refuses de me promettre de renoncer à cette mauvaise pensée ? Va, j'avais bien deviné qu'il en serait de toi comme des autres, et que leur bonne sœur Saint-Atrophime voudrait faire de toi une religieuse. Tu étais trop charmante pour ne pas la tenter ! C'est pour cela que j'avais hâte de te voir songer au mariage ; mais parce qu'au lieu d'un épouseur il s'en trouve deux, le péril que je voulais éviter revient plus menaçant.

Voilà donc ce que c'est qu'une pieuse vocation ! un dépit d'amour !... Combien en compterait-on dans leurs couvents, de ces vocations-là. Elles appellent cela se donner au céleste Époux ! Car, pour tromper le vœu de la nature, il faut bien qu'elles mettent un peu de mariage dans l'affaire. Pauvre céleste Époux, auquel on ne se consacre guère que quand on ne peut pas s'abandonner à ses créatures, et qui n'a que des veuves de cœur !...

Habituée dès l'enfance à voir, dans presque toutes

les maisons, le trop-plein des familles se déverser dans les couvents, Marie ne comprenait rien à cette immense douleur d'une femme qui n'était pas sa mère, en présence de la menace qu'elle venait de proférer. Mais elle voyait couler ses pleurs, et cela suffisait pour qu'elle voulût la consoler.

— Voyons, lui dit-elle, vous vous éplorez trop durement pour une faible cause. Ce n'est point émoyant, d'être religieuse. Métayères ou bourgadines, il n'y a point de choix, la vie est peineuse pour toutes, et la sœur Saint-Atrophime me fait assez voir combien la sienne est plus agréante. La classe faite aux petits enfants, on peut, après ce temps-là, s'apparesser toute la sainte journée.

Et puis, à la parfin, c'est chose grandement espérable que tout ne maufinera pas de la pire manière!... Qui s'oppose que Dominique, par dépit, ait quelque ravisement pour Philomène?... Elle serait bien accordante de ne pas garder longtemps souvenance de sa traîtrise, et je ne suis point celle qui lui en chercherait noise... Louis, peut-être bien, plaira à tout mon parentage, comme il me plaît, à moi ; et plus tard, tout s'arrangera en perfection.

— Dieu le veuille!... Mais pourquoi refuses-tu de me donner ta parole de ne jamais te faire religieuse, quoi qu'il arrive?

— Parce que tout jurement est défendu comme péché mortel!... Si vous hantiez plus souvent la messe, vous entendriez M. le curé dire qu'une promesse suffit, quand on est honnête, qu'un serment

pèse d'un faible poids pour ceux qui ne veulent pas marcher droitement, et que Dieu nous a interdit de jurer par son nom, ou par toute créature.

— Il a pourtant juré, ton curé, et c'est peut-être pour cela qu'il ne veut pas le laisser faire aux autres!

— Il ne faut point faire doute de lui, Madeleine. Il a toujours été bien amitieux devers moi, et ce n'est point un défailli de cœur à mettre en oubliance promission ni jurement. Je fais grand fond sur lui, et suis bien ascertainée qu'il ne m'abandonnera point à la malheure!...

— Je le sais, et j'y compte bien, reprit Madeleine. Puisque, dans ce pays, les curés sont tout et font tout, il faut bien que cela serve quelquefois. Laisse-moi donc agir, méchante enfant, et défie-toi toujours des religieuses et des couvents.

XVI

Cependant Marie voyait avec effroi son beau ciel s'assombrir de jour en jour, et d'épais nuages précurseurs de la tempête s'amonceler autour d'elle.

Les plaines n'attirent pas la foudre, qui ne frappe que les sommets. La fille du garde champêtre portait la peine de sa supériorité; elle souffrait d'être trop belle et trop aimée, comme d'autres souffrent

des dédains que soulève leur laideur, et de la répulsion qu'elles excitent.

Toutes les craintes de Madeleine s'étaient réalisées. La jalousie avait donné à l'amour ardent et emporté de Dominique une intensité nouvelle. La rivalité des métayers et des bourgadins prenait presque, dans cette modeste commune, les proportions d'une lutte sociale. Toutes les femmes étaient pour le laboureur, toutes les caves pour le tisserand ; chacun se passionnait pour son candidat, faisait des vœux pour son triomphe, et se tenait prêt à lui prêter un concours plus actif, si les circonstances le rendaient nécessaire.

Il n'était pas jusqu'au père Réthoré qui, blessé dans son orgueil, voulait maintenant que la jolie bourgadine devînt la femme de son fils, et sommait la Champêtre et son époux de tenir leur promesse.

Les Raimbaud ne songeaient guère à y manquer. Le métier de tisserand n'enorgueillit pas ceux qui l'exercent. C'est le seul que l'on sache, parce que les parents sont trop pauvres pour avancer à leurs enfants les frais d'un apprentissage, et qu'ils n'ont pu leur enseigner que ce qu'eux-mêmes savent faire. Mais délaisser la navette improductive pour l'atelier agricole est une bonne fortune que l'on saisit toujours avec empressement.

Si la Raimbaude était bourgadine, Champêtre, par ses fonctions de garde, se rattachait à l'agriculture. Ils se montraient donc tous les deux et à tous égards

également flattés de voir leur fille devenir la maîtresse de la plus grosse ferme du pays.

Pour eux, Louis était toujours, et devait rester jusqu'au bout, le fils du plus pauvre tisserand du bourg. Ils avaient connu les Planchenault portant sur l'épaule le bissac des mendiants, et ils étaient frappés d'une véritable terreur à la pensée que leur fille, mariée si jeune, pourrait donner le jour à une *grouée* d'enfants qui iraient demander leur pain à la porte des métairies.

Quant à Louis, son attitude restait nécessairement passive. Il ne dépendait pas de lui que les Réthoré se retournassent vers Philomène Rabreau, pas plus qu'il ne pouvait dissiper en un jour les préventions des Raimbaud. Il n'avait que le temps pour auxiliaire.

Il est vrai qu'il possédait l'amour de Marie, et cela lui donnait la patience.

Seulement, à ceux qui lui disaient de se défier, parce que le gas Dominique était violent, fort et brutal, il répondait qu'il était, lui, calme et de sang-froid, et que le jour où celui-ci s'aviserait de lever, contre qui que ce fût, la main plus haut qu'il ne fallait, il se chargerait de lui faire voir que l'adresse valait mieux que la force, et qu'une canne bien maniée défendait mieux un homme que le plus fort gourdin.

Pareille à l'araignée qui, patiente, ayant tendu ses fils dans tous les passages, observe du fond de son trou sombre et guette sa proie, la bonne sœur Saint-

Atrophime, paisible et inactive dans son humble maison d'école, regardait agir ces personnages dont pas un des mouvements ne lui échappait, étudiait le jeu caché des passions, et, sachant que les voies de la Providence sont souvent bien mystérieuses et bien détournées, elle se disait tout bas qu'il ressortirait peut-être de tout cela un grand triomphe pour la cause de Dieu.

Quel beau jour de plus dans sa vie, et quel mérite aux yeux de l'Éternel, si elle pouvait arracher Marie à ces attachements terrestres et grossiers qui se la disputaient pour la profaner ! Quelle gloire et quel bonheur de la jeter, vaincue et triomphante à la fois, aux pieds du Dieu de miséricorde !

Aussi continuait-on de se voir souvent, et les relations demeuraient-elles plus affectueuses que jamais. Dans l'impossibilité de faire autrement, et faute de pouvoir compter sur le concours du prêtre, on passait condamnation sur l'intimité de Marie avec la mécréante du trou du Gué-au-Sang. Mais elle restait, malgré tout, l'orgueil des religieuses, le chef-d'œuvre de l'éducation qu'elles seules savent donner.

La douce sœur Saint-Olive se montrait plus onctueuse que jamais, et la sœur Saint-Atrophime, dans un langage mystique et voilé, se permettait à peine quelques allusions indirectes, ne devançant pas l'heure des orages pour faire briller le port dans le lointain, mais laissant habilement pressentir qu'elle le connaissait, et qu'elle saurait y faire abor-

der sans périls, au premier appel du navigateur battu par la tempête.

Il y avait un autre personnage qui, toujours seul et de plus en plus silencieux, contemplait ces événements, et ressentait dans son cœur le contre-coup des anxiétés et des douleurs de tous les autres.

Seulement, n'ayant pas l'espérance, sa tristesse était calme et morne, et ne connaissait pas les emportements du désespoir.

La fièvre brûlait ses veines, des rides prématurées sillonnaient son front, l'insomnie creusait ses yeux qui s'enfonçaient dans leur orbite, comme s'il eût voulu regarder en lui-même, et qu'il fût épouvanté de ce qu'il y voyait.

La fidèle Rose y perdait tout son latin. Elle en arrivait à douter d'elle-même, elle se demandait avec angoisse si ses facultés baissaient, ainsi que sa science culinaire, puisqu'elle ne savait plus l'art de ranimer l'appétit éteint de son maître, et qu'il semblait fuir les distractions que lui offrait sa conversation, qui jadis faisait les délices de défunt M. le curé, vers lequel se reportaient toujours mélancoliquement ses souvenirs.

Excepté lorsque les devoirs de son ministère l'appelaient au dehors, Louis Hubert restait confiné dans son presbytère, combattant avec sa raison un amour qu'il maudissait, appelant à son aide toutes les forces de la religion, mais sentant, aux tortures de la jalousie implacable qui le déchirait, que la religion était impuissante contre le cri de la nature,

et que la raison était réduite au silence, là où parlait l'amour.

Madeleine avait désiré connaître celui qu'aimait sa fille adoptive.

Le jeune tisserand s'y était prêté de grand cœur, sachant qu'elle seule était dans ses intérêts.

La mendiante ne lui dissimula pas la gravité des obstacles qui le séparaient de Marie. Elle lui conseilla de faire à son tour ce qu'avait fait Dominique, en s'assurant, s'il le pouvait, le concours du curé, ce *Deus ex machinâ* des villages vendéens.

— Vous me demandez une chose à laquelle je ne puis consentir, lui répondit-il avec fermeté. Il a parlé pour Dominique, il ne peut pas aujourd'hui parler contre son protégé d'hier. Ce serait mal à lui de le faire, mal à moi de le demander.

— Je sais bien cela ! reprit la vieille en hochant la tête. D'ailleurs, c'est un brave homme, mais il est prêtre. Les paysans font leur force, tandis que c'est par les bourgadins que la Vendée leur échappera. Vous êtes plus instruits. La navette vous laisse tout le loisir pour la réflexion, au lieu que les durs travaux de la terre tuent la pensée. Vous n'avez affaire qu'aux hommes, les laboureurs luttent contre la nature, ils croient entendre la parole irritée de Dieu qui les menace à travers les éclats de la foudre..... Il aimera donc mieux voir Marie devenir métayère. Dominique lui abandonnera, comme les autres, sa femme et ses enfants ; avec vous, ce ne serait peut-être pas de même.

— C'est tout justement parce que je veux plus tard diriger comme je l'entendrai mon ménage, que je ne veux pas lui devoir ma femme.

Je vois par ici bien des coutumes qui ne me plaisent guère. Je tâche d'être un honnête homme, et je crois très-profondément en Dieu. Mais je crois très-fermement aussi que tout irait bien mieux si le prêtre restait dans son église, si on ne lui livrait pas la mairie, et s'il n'était pas toujours dans nos maisons, entre nous, notre femme et nos enfants.

— A la bonne heure! s'écria Madeleine dont l'œil étincela de joie. Vois-tu, si tu as de l'argent, envoie tes enfants à la ville, à moins qu'on ne vous donne dans les campagnes, pour les instruire, autre chose que ces robes noires qui les effraient. Pourquoi les confier tout justement à ceux qui ont rejeté de leurs épaules le saint fardeau de la paternité? Et si la femme est une créature tellement perverse que le prêtre ne puisse plus faire son salut, s'il en avait une pour compagne de sa vie, pourquoi le charger de la direction de la tienne?

— Vous dites bien vrai, Madeleine. Je confierais sans crainte ma femme à mon voisin, qui serait marié, mais je ne la confierais pas à mon meilleur ami, s'il était célibataire.

Les curés n'ont-ils pas assez à faire, de donner l'enseignement religieux aux enfants, et les instituteurs ne devraient-ils pas leur laisser toute cette tâche, pour s'occuper un peu de leur institution? C'est bien, l'histoire sainte; mais un peu d'histoire

de France vaudrait mieux. Il est bien vrai que s'ils eussent connu la patrie, les Vendéens ne se fussent pas laissé entraîner à faire l'insurrection de 93 !.....

Ils connaissent la Galilée, Jérusalem et Nazareth, mais ils ignorent profondément quelle est la capitale du royaume et le chef-lieu du département. Pour eux, le diocèse et la paroisse suffisent, et il n'y a rien au delà.

— Mais, pour les instruire, demanda la mendiante, crois-tu que les instituteurs en sachent bien plus long que les élèves?

— Non, sans doute, puisque la science leur est interdite, en dehors d'une certaine mesure, et que tous les écrits, tous les livres de ceux qui pensent largement et librement leur sont soigneusement défendus, et que ce serait pour eux un péché de les lire.

Ils ferment les yeux, et de bonne foi, ils nient la lumière, ne la voyant pas. Ils sont comme des gens qui se seraient endormis il y a six cents ans, et qui se réveilleraient tout d'un coup.

C'est bien fait à eux de dormir, si cela leur plaît. Seulement, ne connaissant que les petits sentiers tortueux de leur temps, il ne faudrait pas qu'ils prétendissent étouffer les voix de ceux qui ont usé l'effort de leur génie et consumé leurs veilles à tracer devant les pas de l'humanité de grandes et belles routes nouvelles, et inventé mille procédés pour y circuler avec une rapidité qui les déroute.

— C'est vrai pour un grand nombre, ce que tu

dis là, Louis ; mais tu peux te fier au curé de Saint-Hilaire-des-Bois. Il comprend bien des choses, qu'il a devinées ou lues dans son propre cœur si on lui a défendu d'aller les apprendre chez les autres.

— Je vous crois, Madeleine, car je sais qu'il n'est pas aimé de tous ses confrères. Les dévotes aussi lui reprochent sa tiédeur, parce qu'il ne les fait pas revenir quatre à cinq fois à confesse avant de leur accorder l'absolution pour ces choses insignifiantes avec lesquelles elles ont l'orgueil de croire offenser Dieu, et l'impiété de s'imaginer qu'elles l'irritent et le mettent en grande colère. Enfin, il prêche sur la sainteté du travail, plus que sur le rosaire vivant, et on dit que par ces temps d'orage qui sont venus cet été, il avait donné la permission de rentrer les gerbes entre la messe et les vêpres. On ne l'a pas fait, et on lui en a beaucoup voulu pour ce conseil-là.

— Qu'ils laissent périr les biens que Dieu fait croître, cela ne m'intéresse guère, et ils en rendront compte à celui qui disait aux Juifs de son temps de tirer de péril leur vache tombée dans un fossé, sans s'inquiéter si c'était jour de sabbat ou non. Mais ce qui m'importe, c'est qu'il tienne la promesse qu'il m'a faite de pousser Marie au mariage, et non vers le couvent. Il faut donc qu'il soit instruit de tes intentions. Il aime Marie et veut la voir heureuse. Agir en dehors de son influence, c'est l'autoriser à continuer son concours à ton rival. Il faut bien qu'il soit averti que Marie ne veut pas être la femme de

Dominique, mais que c'est toi seul qu'elle aime.

— Je ne puis vous donner tort, Madeleine, mais cependant il m'en coûte de faire ce que vous exigez de moi. Quelque chose me dit que celui à qui vous me dites de me confier me sera contraire.

— Voilà bien l'idée d'un amoureux désespéré!

— Deux fois déjà nous nous sommes rencontrés dans les rues du bourg. Je l'ai salué, ainsi que je le dois à son double caractère de prêtre et de protecteur de celle que j'aime. Eh bien! il a pâli à ma vue, et brusquement il a rebroussé chemin, comme s'il eût redouté que je lui adressasse la parole. Il savait bien, pourtant, de quoi j'avais à lui parler.

— La jalousie te fait prendre les gens en défiance, et voir les choses de travers.

— Pourquoi donc Marie trouve-t-elle que depuis quelque temps il n'est plus avec elle ce qu'il était autrefois?

— A-t-elle remarqué cela, en effet?

— Elle vous dira qu'il est triste, irritable, qu'il paraît la fuir aussi, et qu'il a contre elle quelque sujet de mécontentement qu'elle ignore.

— C'est étrange!... Mais s'il est contre toi, mon pauvre garçon, tes espérances sont bien bas! Aussi, il faut à tout prix, et au plus vite, aller au-devant de ce danger, et le prévenir au début, s'il est possible. Je le verrai, moi, quand je devrais aller le relancer jusqu'au fond de son presbytère, et, pour parvenir jusqu'à lui, faire des compliments à Rose sur la beauté de ses yeux. Et si je ne réussis pas, il

faudra bien que Marie prenne son courage à deux mains pour lui dire que c'est toi, et non pas Dominique, qu'elle veut épouser.

Ce qui, dans tout cela, paraissait le plus étrange au jeune tisserand, c'était qu'un curé ne bornât pas ses fonctions à bénir les mariages qu'avait faits le maire, et que les habitants eux-mêmes le fissent intervenir jusque dans le détail et le menu de tous les événements de leur existence.

XVII

C'est le propre de toutes les souffrances aiguës de ne pouvoir se prolonger bien longtemps et d'appeler une solution prochaine.

La situation, en effet, était désormais trop tendue, et, de Dominique ou de Louis, il fallait que l'un des deux se retirât pour laisser le champ libre à l'autre. Le repos de tous en dépendait. Seulement, lorsque Madeleine prenait en main la cause de sa fille adoptive contre Raimbaud et sa femme, beaucoup moins touchés de la question de cœur que de la question d'intérêt matériel, et lorsqu'elle se flattait de mettre le curé de Saint-Hilaire-des-Bois du parti des deux amants, elle était bien loin de soupçonner qu'en allant lui parler, pour l'attendrir, des

amours de Louis et de Marie, elle ne ferait que retourner dans son cœur le poignard qui déjà l'avait transpercé d'un coup mortel.

Impitoyable pour lui-même, Louis Hubert se reprochait comme un crime ce sentiment que Marie ne devait jamais connaître. C'était un écrasant fardeau qu'il devait porter seul, car il eût rougi de confesser son secret à aucune oreille mortelle, regrettant de ne pouvoir se le cacher à lui-même.

Il ne recherchait plus la mendiante pour parler avec elle de celle qu'ils aimaient tous les deux, mais d'une affection si différente. Madeleine brûlait du désir de la voir heureuse entre les bras d'un époux. Lui ne savait pas ce qu'il voulait. Seulement, il souffrait des tortures qui lui paraissaient dépasser les limites des forces humaines. Sans s'arrêter à considérer en face l'idée de la mort, puisque Dieu condamne le suicide, il maudissait, comme Job, le jour où l'on avait annoncé à sa mère qu'un enfant venait de naître pour souffrir à ses côtés, et pour succéder après elle à son héritage de douleurs.

Bien qu'il prît de plus en plus goût à la solitude, Louis Hubert n'eût point osé refuser sa porte à Madeleine. Elle s'ouvrait à deux battants devant les plus pauvres, et la protectrice de Marie était de celles-là. Mais il fallait, pour pénétrer jusqu'à lui, qu'elle triomphât des rancunes de Rose, et c'était une trop belle occasion d'humilier son ennemie pour que celle-ci la laissât échapper.

Le curé fut donc obstinément inabordable toutes

les fois que Madeleine vint le demander : Rose le disait occupé à préparer un sermon, ou bien absorbé par quelque affaire grave qui ne permettait pas qu'on le dérangeât sur la demande du premier venu. Si c'était une aumône qu'elle voulait, elle transmettrait sa supplique à M. le curé qui la chargerait d'y faire droit.

Reconnaissant donc son impuissance, et convaincue qu'il l'évitait, comme il semblait fuir tous les autres, elle conseilla à Marie d'aller elle-même plaider devant lui la cause de son amour, puisque sa décision devait, quoi qu'on fît, peser d'un si grand poids dans la balance de sa destinée.

La fille du garde champêtre s'y décida sans peine, se reprochant même d'être restée aussi longtemps sans causer de son avenir et des intérêts de son cœur avec le prêtre qui avait toujours été à la fois pour elle un directeur indulgent et un ami dont il ne lui était pas permis de mettre en doute le dévouement.

Par une sorte d'accord tacite, ils avaient semblé renoncer en même temps l'un et l'autre à la douce familiarité d'autrefois ; elle, par un sentiment de réserve trop légitime vis-à-vis d'un homme, surtout quand, par état, cet homme ne devait point connaître certaines faiblesses ; lui, parce qu'il sentait qu'un pareil sujet de conversation eût brisé son âme.

Deux hommes se disputaient sous ses yeux la possession de la femme qu'il aimait, et il fallait qu'il

assistât, impassible et muet, à cette lutte de deux rivaux. Marie lui semblait flotter entre le métayer et le bourgadin, et elle ne songeait pas à lui, elle n'avait ni un regard de sympathie ni une parole de consolation ou de regret pour celui qui, esclave de la foi jurée, était condamné à souffrir et à mourir, sans que rien transpirât au dehors de cet amour que la nature allumait dans son cœur, et dont la loi impitoyable de l'Église faisait un crime irrémissible sur la terre et damnable dans l'éternité.

Il y avait, au fond du jardin du presbytère, un couvert d'ifs taillés en berceau, sous lequel le jour pénétrait à peine. C'est là que Louis Hubert se retirait pour se livrer à ses pieuses méditations. Rose savait qu'il s'était fait de cette retraite une sorte d'asile inviolable. Aussi, lorsqu'il y était, elle aimait à recevoir à sa place les visites qu'on lui faisait.

Ce jour-là, Ridard et la bonne sœur Saint-Atrophime se trouvaient réunis avec elle dans la cuisine, et causaient, sans paraître regretter la présence du curé. Tous les trois s'entendaient à merveille, et Louis Hubert n'eût pu qu'être de trop au milieu d'eux.

Chargé à la fois de la direction sanitaire et politique de la paroisse, Ridard, auquel ses doubles fonctions de médecin et de maire inspiraient un si grand respect pour toute sa personne, Ridard sentait cependant sa longue et raide échine ployer sous ce double faix.

La médecine allait encore, grâce à la double et

active collaboration de son garde champêtre et de la plus autorisée des deux religieuses. Après la visite sommaire de Raimbaud, qui possédait le diagnostic et le pronostic, et discernait à merveille une fièvre *syphoïde* d'une fièvre *moqueuse*, la sœur Saint-Atrophime se transportait auprès du patient, soignait, saignait, purgeait, et faisait en toute sécurité de conscience de la médecine illégale, en vertu de ce précieux privilége qu'ont les religieuses d'avoir la science littéraire et la science médicale par simple lettre d'obédience, et sans brevet de capacité.

Dans les cas graves, Ridard marchait, comme marcherait un long compas, enjambait les échaliers et se dressait de toute sa hauteur devant le lit du malade.

Il commençait par approuver tout ce qu'avait prescrit la bonne sœur, par respect pour l'infaillibilité de l'Église. Puis il ordonnait autre chose, et disparaissait comme il était apparu.

Les affaires municipales lui causaient plus de soucis. Contrairement à toutes les habitudes cléricales, Louis Hubert se montrait partisan déclaré de la séparation des pouvoirs, il refusait de diriger du dehors les séances du conseil, et de prescrire la veille au maire, ainsi qu'à l'adjoint, ce qu'ils auraient à faire le lendemain.

Alors, l'inspiration venant à lui manquer tout à coup, il avait pris le parti de ne plus rien faire du tout.

Le sous-préfet estima que l'ancien séminariste péchait par omission, et le tança vertement.

L'ordre était venu de faire le tirage de la conscription d'une façon plus sérieuse que cela ne se pratiquait sous la Restauration, qui se montrait pleine d'égards et de ménagements pour la Vendée.

Les conscrits tirèrent, mais là se borna leur soumission. Lorsqu'il fallut partir, pas un seul ne se présenta. Suivant l'expression consacrée, *ils s'égaillèrent* dans les bois, devinrent réfractaires et se firent chouans.

Ridard demanda conseil au curé de Saint-Hilaire-des-Bois.

— Visiblement, dit-il, ces hommes sont insoumis. Que dois-je faire en l'occurrence? fermer les yeux, ou agir vigoureusement?

Louis Hubert se contenta de lui dire que cela ne le regardait pas.

Il rassembla alors les deux religieuses. La sœur Saint-Olive garda un silence prudent, mais la sœur Saint-Atrophime l'encouragea fort dans son système d'administration expectante, conseil qu'il adopta à l'unanimité.

— Ne tourmentez pas les gas, lui dit-elle. Ils ne feront de mal à personne, tant qu'on ne cherchera pas à leur en faire. Ils trouveront tant qu'ils le voudront à manger et à coucher dans toutes les métairies, et personne ne les dénoncera jamais. Les nobles, vous le savez, leur font parvenir sous main l'argent dont ils ont besoin. Puis, un jour ou l'autre, la bonne

duchesse de Berry fera une descente en Vendée pour reconquérir l'héritage légitime de son fils, et alors les gas seront le premier noyau de la croisade nouvelle.

Cette fois, la question était moins grave. Il ne s'agissait ni de régler les droits de l'enfant du miracle, ni de flétrir l'usurpation de Philippe-le-mal-assis, mais de retenir Marie sur le bord de l'abîme, et de la sauver, s'il en était temps encore.

Pour agiter cette épineuse affaire, Rose, Ridard et la sœur Saint-Atrophime suffisaient, et ils n'avaient garde de troubler la solitude de Louis Hubert, dont Ridard lui-même n'hésitait pas à incriminer hautement la conduite en l'occurrence.

Lorsque Marie tomba, la pauvre fille, au milieu de ce trio antimatrimonial si fatalement préoccupé du soin de son salut, tous les visages adoptèrent une expression de commisération profonde.

— Mon Dieu ! demanda-t-elle avec inquiétude, que vous arrive-t-il, et qu'avez-vous céans ?... M. le curé ne serait-il point en péril de maladie ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il soit malade ? répliqua Rose avec une certaine aigreur. Allez, on sait le soigner de bonne sorte, cet homme ! Il boit et mange bien, Dieu merci ! et bicle de l'œil d'un *Angelus* à l'autre. Il n'est pas furieux de corps comme défunt M. le curé, ça, c'est vrai. Mais il y a apparence que ça n'est point dans ses moyens, d'écraissir...

— Un peu d'étisie chlorotique constitutionnelle,

fit Ridard. Notez, ma sœur, que j'emprunte ce mot à la langue médicale, sans rien préjuger sur aucune forme de gouvernement.

Toujours fort sobre de paroles, la sœur Saint-Atrophime se contenta de pousser un profond soupir en se mettant les yeux en croix.

— Non, jeune fille, reprit le maire, la santé de notre excellent pasteur ne nous inspire pas d'inquiétude. Vous, vous seule en êtes l'objet.... prépondérant.

Rassurée du côté de son ami, mais pressentant une de ces légères escarmouches d'allusions perfidement blessantes auxquelles ces dévots personnages commençaient à l'habituer, Marie appela tout son esprit au secours de son cœur, et se disposa à soutenir assez bravement l'attaque pour leur ôter l'envie d'y revenir de si tôt.

— Et où trouvez-vous dans mes comportements des choses repentables, monsieur Ridard ? lui demanda-t-elle.

— Mais, votre mariage, dont chacun parle...

— Est-on à la main d'empêcher les paroles du monde sur ceux qui se marient? Mêmement vous, qui mariez les autres, quand ç'a été votre tour...

— Oh ! moi, c'était bien différent ! interrompit le maire, visiblement troublé.

— Oui, bien différent! repartit l'impitoyable jeune fille. Car, sans nulle vanterie, monsieur Ridard, je ne suis point de ces marraines buissonnières que l'on prend, parce que le parentage épeure

grandement le futur, et le force à vous épouser.

Ridard se mordit les lèvres, et se tut. Rose accourut à la rescousse.

— Mais, fit-elle en se signant presque, deux galants à la fois !...

— Que voulez-vous, ma pauvre Rose ?... D'aucunes en ont plus que ce n'est leur vouloir ; d'autres n'ont jamais pu en avoir tant seulement un seul. L'amour n'est point dans votre manière de voir !... Mais je ne trouve pas raisonnable non plus que celles qui n'ont point rencontré d'épouseurs dans leur jeunesse, veuillent forcer les autres à coiffer sainte Catherine.

La sœur Saint-Atrophime voyant toutes ses troupes alliées se replier l'une sur l'autre sous le feu de l'ennemi, se décida à leur apporter un secours dont elles avaient le plus grand besoin.

— Malheur à celle par qui le scandale arrive ! dit-elle d'un ton sentencieux et tout rempli de réticences perfides.

— C'est chose bien créable qu'il n'y a rien pour moi dans ce que vous dites, ma sœur, reprit Marie, et une honnête fille n'est point fautière lorsque, bien à son envi, deux jeunes garçons la recherchent à la fois. Cela n'arrive point à celles que l'on déchire à belles ongles, et qui sont en diffame dans le pays. Et pour ce qui est du scandale qu'il y a à se marier, votre mère l'a fait, puisque vous êtes née, et ma faute sera celle qu'elle a commise.

Une religieuse qui a dépassé la cinquantaine n'a

plus de famille depuis longtemps, et personne n'avait jamais connu celle de la sœur Saint-Atrophime. Peut-être cependant Marie avait-elle, sans le savoir, porté à la sœur un coup asséné d'une main pesante, car ce fut au tour du corps d'armée de se replier sur ses deux auxiliaires, et, pour un moment, un silence de glace régna sur toute la ligne.

Ridard et la religieuse pouvaient, en se retirant, opérer une retraite honorable ; mais cette ressource suprême était interdite à la servante de la cure. Il ne lui restait qu'à recourir à quelque diversion habile, en appelant l'ennemi sur un autre terrain.

— Marie, lui demanda-t-elle, peut-être bien que vous vouliez parler avec M. le curé ?

— C'est la vérité, répondit la jeune fille.

— Je comprends ça ! Je ne suis point en doute que vous ayez une grosse foison de choses repentables à lui confesser ! ajouta-t-elle en essayant de se mettre, comme la sœur Saint-Atrophime, les yeux en croix; mais ils ne se prêtèrent pas à cette fantaisie, et s'égarèrent plus que jamais, l'un à droite, l'autre à gauche, comme un attelage effarouché. Marie dédaigna de ramasser cette dernière flèche de Parthe en fuite, pour la lui retourner en pleine poitrine.

Rose lui montra à travers les fenêtres de la cuisine, le berceau d'ifs au fond du jardin. On pouvait discerner dans l'ombre épaisse la forme noire du prêtre qui passait lentement devant l'ouverture qui y donnait issue. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et son front penchait vers la terre.

— Tenez, dit-elle, vous qui avez des yeux de sphinx, vous le voyez d'ici, dans la baisseur du jour. M'est avis que son bréviaire est fini de lire, car voilà grandement deux heures d'horloge qu'il se promène de droite à gauche, et *versi versailles*, comme on dit.

Marie s'avança bravement vers l'abri sombre où se promenait, poursuivi par ses pensées amères, celui dont elle voulait sonder les desseins, et qu'elle espérait mettre du parti de l'homme qu'elle aimait.

La religieuse et l'ancien séminariste se retirèrent, non sans avoir recommandé à Rose de ne se décourager jamais, et de répéter sans cesse, toutes les fois que l'occasion s'en présenterait, à Marie, les charmes de la vie conventuelle, au prêtre, la nécessité de travailler dans ce sens l'esprit impressionnable de la jeune fille.

XVIII

L'obscurité du couvert épais sous lequel Marie venait de pénétrer l'empêcha de remarquer la pâleur qui, à sa vue, couvrit le visage du prêtre. Il s'arrêta, comme frappé par une commotion subite, et ce ne fut que par un effort puissant de sa volonté qu'il parvint à faire quelques pas vers cette jeune fille

avec laquelle il avait vécu pendant trois années dans une intimité dont le charme l'avait longtemps abusé sur les périls qu'elle entraînait après elle, à mesure que l'enfant devenait jeune fille.

Deux sentiments contraires l'avaient envahi tout entier. L'amour, d'abord, cet amour immense, infini, exclusif, d'un homme isolé, sans famille, qui a résumé sur une seule tête tous les rêves et toutes les espérances de sa vie, et qui a jeté aux pieds d'une seule femme tous ces trésors d'affection que chacun de nous disperse, sans s'appauvrir jamais, sur tout ce qui nous entoure : amour ardent, irrésistible, de l'homme en possession de toutes les facultés de son être, qui s'éveille, au milieu de son existence, n'ayant rien dépensé des passions de la première jeunesse, dont il retrouve en lui toute la fougue, doublée en quelque sorte, par l'âge et par les années.

Il la haïssait en même temps, d'une haine aussi emportée que son amour. Non pas parce qu'elle passait indifférente auprès de lui : il remerciait Dieu de cette indifférence, qui faisait seule leur salut à tous deux. Mais il la haïssait, parce qu'aux douleurs d'un amour sans espoir, elle ajoutait les tortures de la jalousie ; parce que, sous ses yeux, deux hommes se disputaient sa main, et qu'elle ne se cachait plus d'aimer l'un de ces deux hommes, tandis que lui ne comptait pour rien dans sa vie.

Et voilà qu'elle venait vers lui pour l'entretenir de cet amour odieux, et pour lui demander de la protéger, peut-être, puisqu'en Vendée rien n'é-

chappe à l'omnipotence du prêtre, et qu'il doit faire les accordailles du mariage qu'il sera appelé à bénir plus tard.

Que pesait cette petite part d'amitié qu'elle lui avait faite jusque-là, auprès de son amour pour le jeune tisserand ?... Et cette amitié elle-même n'allait-elle pas sombrer et disparaître, s'il refusait de faire ce qu'elle venait exiger de lui ?...

Il trouvait que l'épreuve que Dieu lui envoyait était trop forte, à la fin, et il se demandait avec terreur s'il saurait accomplir jusqu'au bout cette poignante immolation de lui-même.

— Marie, lui dit-il quand il fut revenu de son trouble, vous m'avez bien négligé depuis quelque temps, mon enfant.

— C'est trop vrai, monsieur le curé, et le temps m'ennuyait assez de demeurer penseuse et esseulée, en grande doutance de savoir de qui me conseiller sur tout ce qui m'advenait.

— Vos pensées étaient donc bien coupables, puisque vous hésitiez à m'en livrer la connaissance ?

— Nenni, vraiment, et vous savez bien que je ne vous marchande point de dire du mal de moi, tant qu'il y a à en dire. Mais ce n'étaient point des choses dommageables ni de confession....

Voyons ! continua-t-elle en lui prenant la main, venez vous asseoir sur ce banc, comme autrefois, quand j'étais encore petite fillette, et que mon babillage d'enfant vous faisait rire. Il paraît que j'ai envieilli tout d'un coup, car je ne ris plus, de

meshuy ! Vous aussi, vous êtes devenu tout mélancolieux !... C'est pourtant bien bon de rire !... Qui nous oppose de revenir tous les deux comme dans ce temps-là ?...

Louis Hubert se laissa conduire vers le banc, où il s'assit auprès d'elle.

— Vous avez donc connu la souffrance, aussi, vous ? lui demanda-t-il.

— Peut-être bien ! Mais je n'en ai seulement plus la souvenance.

Ce n'est point triste, ces souffrances-là. Il semble que ce soit la vie elle-même, dont on n'avait point le sentiment avant de les connaître. On pleure, mais il y a des larmes qui sont aussi douces que des sourires, parce qu'il y a derrière elles une bien belle espérance !...

— Ainsi vous aimez mieux pleurer pour... lui, que de rire avec moi ?

— En vérité, je ne fais point le diversiement de telles choses ! C'est bon de pleurer, c'est bon de rire, il n'y a de choix qu'à savoir de quoi l'on rit ou l'on pleure, et avec qui.

— Si je vous ai compris, vous êtes fixée sur la route que vous voulez suivre, de sorte que je ne suis pas ici un ami auquel vous venez demander des conseils, mais un protecteur dont vous implorez le concours pour arriver au but que vous poursuivez... Votre silence est une réponse assez claire. Qui vous dit, cependant, que, dans tout ceci, l'ami n'aurait pas bien des avertissements à vous donner, en même

temps que le confesseur a bien des remontrances à vous adresser...

— Je ne fais point doute que vous ne puissiez me répéter ce que tous les autres m'ont prêché déjà, et ce que je me suis bien dit droitement à moi-même. Tout le monde me chagrine, vous ne voulez pas faire différemment des autres.... C'est la première fois que vous m'aurez fait pleurer, vous!...

Ce fut au tour du prêtre de garder le silence. Était-ce son devoir qui lui commandait de parler en faveur de l'amoureux évincé, ou bien n'obéissait-il pas à un secret sentiment de jalousie, en venant se dresser comme un obstacle de plus entre elle et celui qui avait tout son amour?..,

— Oh! parlez sans feinte, poursuivit-elle, et dites tout, à seule fin que je sache au moins où ma conduite a besoin d'excusance!... Vous m'avez dit qu'au regard de Dieu, il n'y avait rien de plus bien que le dévouement laborieux envers tous ceux qui nous aiment.... Mais le cœur s'écraissit, à mesure que l'on devient plus grande, et d'autres se prennent à nous aimer, qu'il faut bien aussi aimer un petit, en récompense....

Louis Hubert passa sa main sur son front, comme pour chasser une pensée importune, et ne répondit rien.

— Vous vous taisez! reprit la jeune fille. M'est avis pourtant que c'est à vous de me parler de cela, plutôt qu'à moi de vous le dire....

— Eh bien! oui, répondit-il en faisant un violent

effort sur lui-même. Oui, votre droit est de vous marier, c'est la destinée de la femme d'être mère de famille. Oui, Dieu a mis l'amour dans nos cœurs, c'est le foyer où s'allume le flambeau de la vie, nous l'avons reçue pour la transmettre à notre tour.

— Vous voyez donc bien, interrompit-elle en essayant de sourire, que nous sommes d'un parfait arrangement en toutes les manières...

— Non, pas sur toutes, car il reste à débattre le choix d'un époux! Vous avez, pour vous guider à cet égard, vos parents, auxquels vous devez obéir en ceci, plus encore que sur tout le reste.

— Pourtant la sœur m'a dit souventes fois que si j'étais consentante d'aller au couvent, j'avais le droit de suivre mon vouloir, sans les consulter, et mêmement malgré eux, s'il le fallait.

— L'excès de son zèle entraîne peut-être un peu loin la sœur, et je ne la défends pas sur tous les points. Mais enfin, ils avaient accueilli la demande d'un bon garçon, honnête, riche, et que plus d'une accepterait avec joie pour mari. Vous-même aviez promis de l'épouser....

— Avais-je bien promis cela?...

— Du moins vous paraissiez agréer sa recherche, et l'écouter d'une manière qui flattait ses espérances.

— Il y a bien du choix entre écouter tant seulement, et promettre. Mais depuis ce temps-là!...

— Vous n'osez pas achever?

— Eh bien! depuis ce temps-là j'ai revu Louis!

— Louis ! répéta le prêtre avec un accent empreint d'une certaine amertume.

— Tiens, c'est vrai, c'est votre nom aussi, à vous, Louis! Mais vous, on n'a souvenance de votre nom que le jour de votre fête. Sans cela, on ne le saurait pas.

— Et, vous l'aimez bien, Louis ?

— Oh ! oui, allez, je l'aime bien !

— Vous le connaissez à peine !

— Il faut peut-être se connaître beaucoup, et depuis longtemps, pour être amis, mais il m'est créable que ce n'est point nécessaire en amour. C'est vrai, je ne le connaissais quasiment plus ! Mais, que voulez-vous ! c'est comme cela ! Lui, qui était plus grand, il m'aimait, parce qu'il paraît qu'une fois je lui avais rendu un grand service. J'en avais presque perdu toute la souvenance ! Il m'a dit qu'il m'avait toujours aimée, qu'il revenait pour me le dire, et pour que je sois sa femme !... Possiblement, ferais-je mieux d'aimer Dominique Mais, que voulez-vous! c'est Louis que j'aime !

— Tout cela serait fort bien, si tous les deux vous deviez avoir toujours vingt ans, et s'il n'y avait que vous sur la terre. Mais la vie est longue, et rien de ce que nous faisons n'est indifférent aux autres. Savez-vous comment se nomment les mariages qui se font entre tisserands?

— Oui!... C'est le sacrement de misère!... Mais, j'aime Louis, et la misère me serait plus plaisante avec lui que la richesse avec un autre.

— Égoïste, qui ne voit que le bonheur d'un jour, sans songer à tous ceux qui souffriront de ses souffrances!... Quand votre père ne pourra plus remplir ses modestes fonctions de garde champêtre, quand les fabricants de Cholet s'adresseront à de plus jeunes ouvrières, parce que l'âge aura diminué les forces de votre mère, comment viendrez-vous à leur aide, dites, avec ce fol amour qui aujourd'hui vous enivre?... Et quand il y aura près de vous de pauvres enfants qui crieront et ne voudront pas s'endormir, comme autrefois chez le père de Louis Planchenault, parce qu'ils demanderont du pain et que vous n'aurez que vos pleurs à leur offrir, vous penserez alors qu'il ne dépendait que de vous de les faire naître dans une chaumière où ils n'eussent connu ni le froid ni la faim....

Des larmes amères coulaient sur les joues de la jeune fille. Elle ne répondit pas : mais elle ne courba pas la tête, et elle leva vers le ciel ses yeux humides, comme pour protester contre ce reproche d'égoïsme qui lui était adressé.

— Allez vers l'agriculture, continua le prêtre, là est le salut et la vie, la vie libre, saine, robuste, au grand air et sous les regards de Dieu, qui semble les détourner des pâles ouvriers de l'industrie. Là sont les vertus calmes et paisibles; ici, trop souvent règnent le vice et la débauche. Là est le bien-être assuré; ici, vous vous heurterez à toutes les difficultés de l'existence...

— Vous discutez cela par merveille, monsieur le

curé, et vous y apportez tout l'entendement de celui qui, pour s'éviter sagement à soi-même toutes ces émoyances-là, s'est fait une belle petite vie, bien à gré, à soi tout seul, dans une bonne cure, où il fait bien plus chaud et où l'on mange et dort bien mieux que dans la cave d'un bourgadin. De vrai, il faut n'aimer plus rien ni personne. Mais tant mieux!... Quand on a tant de contentement de cœur sur terre, on n'a plus assez d'appétit du ciel, et cela compromet grandement le salut. Tout sentiment trop amitieux est un péché, qu'il faut combattre! Un pauvre enfant meurt. Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a repris. Que son saint nom soit béni. Et pensons à autre chose....

— Marie, interrompit le prêtre avec calme, vous vous emportez, mon enfant, et vous allez trop loin.

— Écoutez-moi, écoutez-moi, poursuivit-elle avec vivacité, et laissez-moi prêcher à mon tour.

Voilà deux parrains qui me cherchent. A votre mode, il faut me donner à Dominique, quand c'est Louis qui a tout mon amour!...

Ah! ça m'est une grande émerveillance comment vous, un prêtre, vous venez au nom de la religion, du bon Dieu et de mes devoirs, exiger de moi une chose de même, par cette belle raison que Dominique est riche, et que Louis n'est qu'un tisserand!

Va! pauvre bourgadin, travaille et vis seul... Tu n'as pas le moyen d'avoir une femme et des enfants, toi! Quelle est donc la fille assez affolée de cœur

pour aller prendre la moitié de ton faix, quand elle pourrait devenir une riche métayère?.. Non, les rayons de l'amour, comme ceux du soleil, ne dévalent point dans les caves!... Tout est sombre autour de toi, et, de même qu'un moine ou un prêtre, tu dois vivre en célibat!...

— Vous me faites dire ce que je ne dis pas, Marie, et, en exagérant ma pensée, vous la rendez cruelle en la rendant excessive.

Deux routes s'ouvrent devant vous. D'accord avec vos parents, je vous dis : ne sacrifiez pas un long avenir aux enivrements d'un présent qui vous fascine et vous attire. D'un côté est le bonheur calme, assuré, sans orage; de l'autre, au contraire, tout est remis au hasard. Les animaux sont esclaves de leurs instincts : chez eux, tête et cœur rampent vers la terre et sont au même niveau. Dieu nous a donné de porter la tête haute, et bien au-dessus du cœur. C'est pour que la raison nous guide et non le sentiment aveugle...

— C'est la parlure des vieux, qui n'aiment plus rien qu'eux-mêmes, et s'écolèrent de jalousie et de regret, que les jeunes s'aiment entre eux!

— L'amour n'est que la folie du cœur! s'écria le prêtre.

— Peut-être bien! répliqua Marie. Mais je la trouve digne de grande révérence, cette folie qui nous pousse vers ceux qui souffrent, quand nos intérêts nous attirent vers ceux qui jouissent!

Et puis, à la parfin, ça n'est point raisonnable

d'avoir toujours créance que tout virera au pire. Louis est en force d'âge, habile ouvrier ; il est sciencé comme on le devient dans les villes, et il m'a fait comprendre bien des choses qui n'étaient point dans mon entendement. Moi, j'ai de l'ouvrage à toute ma force. Quand nous travaillerons bien d'accord, lui pour moi, moi pour lui, pourquoi la misère serait-elle sûrement de part en notre logis?...

— Vous feignez d'ignorer, pauvres enfants, que l'industrie ne fait pas toujours vivre ceux qui l'exercent.

— Eh bien ! s'il est besoin de deux martyrs de plus pour faire voir en toute éclatance qu'il y a peut-être beaucoup de choses à changer pour les mettre selon la justice du bon Dieu, nous deux Louis, nous serons ces deux martyrs-là !... Pourquoi donc, vous, prêtre, n'êtes-vous pas avec ceux qui acceptent leur croix, puisqu'il faut toujours des crucifiés pour sauver le monde?...

— Pauvre, pauvre fille !... C'est l'orgueil, maintenant, qui vous aveugle et vous pousse vers l'abîme !... Allez, contentez-vous du labeur quotidien, sans vous attribuer une mission sociale ici-bas. Ce jeune homme a sucé le poison des idées nouvelles, et vous répétez la leçon qu'il vous a faite.

— Pourquoi renierais-je ce qui est la vérité? Oui, je pense avec lui, puisque je vis en lui, puisque je l'aime, et ne puis ni ne veux aimer que lui.

— Ainsi, rien ne peut vous éclairer, ni vous rame-

ner dans la voie de l'obéissance envers ceux qui vous ont donné la vie ?

— Je leur obéirai en n'épousant point Louis, tant que leur vouloir ne s'y portera pas. Mais s'ils veulent par force que j'épouse Dominique, ma conscience me clame bien haut que je dois leur désobéir.

— Qu'espérez-vous enfin ?

— Rien !... J'attendrai !...

— Et vous l'aimerez toujours ?

— Toujours, monsieur le curé ! toujours, jusqu'à ce que je meure !

— Eh bien ! adieu, pauvre malheureuse enfant ! Retirez-vous, je n'ai plus rien à vous dire.

Après que Marie se fut éloignée, il retomba, brisé, sur son banc de douleur, et s'écria, en cachant son visage dans ses deux mains :

— Comme elle l'aime, mon Dieu !... comme elle l'aime !

XIX

JOURNAL DE LOUIS HUBERT

20 octobre 1830. — « Oh ! oui, comme elle l'aime, cet homme !... Et qu'avons-nous fait tous les deux pour mériter, lui, cette félicité suprême, et moi, cette immense infortune ?

» Elle était plus belle que jamais, l'amour rayonnait sur son visage et la transfigurait, elle devenait éloquente pour défendre le sentiment invincible qui les attire l'un vers l'autre. Comme la passion débordait de son âme, pour écraser et réduire au silence la froide raison dont je cherchais à me faire l'interprète !

» Mariée ou non, elle est toute à lui, et moi, je n'existe pas même à ses yeux. Je suis un être à part dans la création, un homme moins le cœur, — elle me l'a dit ; — je me suis fait une vie de quiétude et pétrie d'indifférence. Je n'aime rien, et personne ne peut m'aimer.

» Parce qu'une jeune fille m'appelle : Mon père ! moi qui ai trente ans, elle croit pouvoir mettre à nu devant moi sans danger tous les secrets de son cœur ; il faut que je lui donne la force de lutter, si son amour est coupable ou sans issue, comme aussi je dois le conduire à bon port, décider les parents qui hésitent, le légitimer et le bénir, et pousser enfin les amants dans les bras l'un de l'autre !

» Voilà ce que Marie espérait de moi, en venant me trouver.

» Pourquoi, en effet, ne viendrait-on pas causer de tout cela avec moi, tranquillement, froidement, comme avec un homme de bon conseil, étant toujours désintéressé dans ces sortes de choses ? Moi, je suis le père spirituel de toutes les jeunes filles. Penser à moi, ce serait presque un inceste !

» Aussi celles-là seules qui sont perverses et im-

pures peuvent égarer un instant sur nous leur pensée coupable, qu'excite au mal l'attrait d'un fruit plus défendu que tous les autres !

» On dirait que nous souillons qui nous approche, puisqu'il faut être perdue déjà, et profondément pervertie, pour pouvoir songer qu'un prêtre soit un homme.

» Quant aux belles et pures jeunes filles, elles viennent à nous, naïves et sans défiance, nous raconter ce qu'elles ne diraient pas même à leur mère, le soir, à l'heure où la nuit descend du ciel, et qu'on ne les voit plus rougir... »

25 octobre. — « Je ne sais quelle volupté amère, ou quel appétit furieux de souffrances me poussait à lui faire répéter qu'elle l'aimait. Je voulais écraser mon cœur dans ma poitrine, à force de le faire souffrir, j'espérais tuer toute sensibilité par l'excès même des tortures au-devant desquelles je courais. Je rêvais de dessécher cet amour fatal sous le souffle ardent de la jalousie.

» Je croyais la haïr, enfin, et voilà que je l'aime plus que jamais.

— » J'aime Louis ! me disait-elle. Louis !... c'était mon nom, aussi, à moi, autrefois !... Mais je n'ai plus de nom dans la mémoire des hommes. Je suis M. le curé, voilà tout ! Non pas un individu, mais une fonction !

» On peut aimer une jeune fille dont mille obstacles infranchissables vous séparent à jamais ; on peut adorer saintement et en silence la femme que

ses devoirs attachent à un autre. Mais du moins l'on sait que l'on est aimé comme on aime, et il y a encore quelque consolation à savoir que l'on ne souffre pas seul.

» Mais s'endormir chaque soir sur cette dernière et inévitable pensée : Elle ne m'aime pas !... Mais retrouver à son chevet au matin cette première et inévitable pensée qui a troublé votre sommeil : Elle ne m'aimera jamais !...

» Je me demande parfois quelle somme de douleurs peut contenir le cœur de l'homme, sans éclater et se rompre.

» J'ai été dur, injuste, impitoyable avec elle; je l'ai chassée de ma présence...

» Je l'ai fait pleurer !... Le beau triomphe !... Comme si chacune de ses larmes ne retombait pas comme une pluie de feu sur ma poitrine !

» C'est qu'aussi j'avais trop souffert la veille de ce jour-là. J'allais franchir un échalier pour traverser un champ qui se trouvait sur ma route, lorsque je les vis, les bras entrelacés sous la taille, se promener tous les deux, protégés par l'épaisseur de la haie qui les abritait. Que se disaient-ils ? Des paroles bien insignifiantes peut-être. Mais qu'importent les syllabes que la bouche murmure, quand c'est le cœur qui parle et le cœur qui comprend ?...

» Elle pencha sa tête sur l'épaule de celui qu'elle aime, et il appuya ses lèvres sur son front !...

» Alors, je jurai qu'elle ne serait pas à lui, si je pouvais, et que je rendrais à ce jeune homme une

partie des tortures qu'il m'avait fait endurer!...

» Je lui reproche les théories subversives qu'il a rapportées des villes. D'où me vient cet orgueil, de trancher ainsi les grands problèmes de l'avenir?

» L'agriculture rend l'homme robuste et fort, sain de corps et de cœur. Mais elle le laisse gauche, lourd, maladroit, rude et grossier.

» Le paysan est l'éternel enfant de la grande famille humaine, dont les aînés marchent vers la lumière et le progrès en l'oubliant bien loin derrière eux. On dirait que nous voulons faire peser éternellement sur lui la malédiction dont Dieu frappa Caïn, le premier laboureur, pour avoir immolé sous sa bêche homicide son frère, plus doux et plus aimé que lui.

» L'industrie donne à l'ouvrier l'adresse, l'intelligence, des habitudes plus policées, une instruction plus grande. Mais elle le laisse faible, atrophié, et trop souvent elle le déprave.

» Pourquoi ne pas marier l'industrie avec l'agriculture, et ne pas faire refluer vers les campagnes le trop-plein des manufactures, qui encombre les villes et menace leur tranquillité aux jours de révolution? Qui empêche d'utiliser les chômages forcés que le retour des saisons impose à la terre, en les employant à remplir les chômages éventuels de l'industrie? L'homme redeviendrait complet en rentrant dans la plénitude de toutes ses facultés, dont chacun aujourd'hui n'exerce qu'une partie. Divisé comme il l'est, et aidé par les machines, le travail est-il d'une pratique si difficile qu'il faille

une existence tout entière pour faire un bon laboureur, ou bien un bon ouvrier en têtes d'épingles ou en queues de bouton ?...

» L'homme, plus fort et plus intelligent, produirait dix fois plus. La fortune sociale décuplée pourrait se répartir plus équitablement dans l'avenir, et il y aurait place pour tous sur la terre, et le bonheur, la paix et l'harmonie régneraient enfin sous le ciel du bon Dieu !...

» Tout cela me semble bien facile. Il suffirait de vouloir résolûment, et d'essayer, avec la ferme volonté de réussir.

» Que de doutes nouveaux les quelques paroles de cette jeune fille ont fait germer dans mon cerveau !..

» En attendant, délicate et distinguée comme elle l'est, Marie ne peut pas aimer le lourd paysan qui la persécute et l'effraie, et celui qui la charme, c'est l'artisan qui pense et parle comme tout le monde, qui est propre, et relativement, élégant et distingué comme elle.

» La supériorité la séduit et l'attire. Quoi de plus légitime?... Et j'ose la condamner !

» Mais moi aussi, je pense et je parle, et ma pensée, si je le voulais, saurait exprimer les sentiments de mon cœur. Moi aussi, je suis jeune, et si je n'avais pas cette robe de Nessus qui adhère à ma chair et à mes os, et que nulle puissance divine ni humaine ne peut arracher de sur mes épaules, c'est moi, moi qu'elle eût aimé !

» Ah ! pourquoi, misérable, à vingt-quatre ans,

ne connaissant rien du monde, de la vie, ni des devoirs qui incombent à chacun de nous, pourquoi ai-je enchaîné mon avenir en prêtant à Dieu un serment dont je ne connaissais pas le poids, ne sachant pas qu'un jour viendrait où je le maudirais peut-être !... »

1er novembre. — « Il faudrait fuir, je le sens, et combattre par l'absence cette passion aussi coupable qu'insensée. Trois années se sont écoulées bientôt depuis que je languis dans ce village où l'on m'avait dit que je ne ferais que passer. Je me laisse oublier, cependant, et je tremble que l'on ne songe à me tirer de cette retraite.

» Car, pauvre esclave qui porte sa chaîne, je ne m'appartiens pas, et là où l'on me dira d'aller, il faudra que j'aille. Tous les autres peuvent racheter leur liberté au prix d'une démission : nous, c'est impossible, nous sommes rivés à notre chaîne, et la mort seule nous délivre.

» Oui, il faudrait fuir, je le sais ; ma raison le crie à mon cœur, qui refuse d'entendre. Je m'attache à cette jeune fille, par mes tortures mêmes, et il me semble que si je ne souffrais plus, je ne me sentirais plus vivre.

» Qui sait ce que l'avenir lui réserve? Elle le voit resplendissant des trompeuses couleurs dont le prisme de l'amour vient le colorer à ses yeux. Mais demain, le malheur peut fondre sur elle. Je veux être là pour la soutenir dans sa lutte, et pour la relever si elle tombe.

» Souffrir pour elle jusqu'à ce que je meure, veiller sur elle et lui rendre le bien pour tout le mal qu'elle m'a fait, voilà toute la destinée que je rêve !... »

20 novembre. — « Oh ! ces jours sombres d'hiver, et ces longues nuits, dont l'insomnie fait un supplice de damné !... »

3 décembre. — « Que se passe-t-il en moi, mon Dieu, et que vais-je devenir ? Les travaux d'autrefois n'ont plus le pouvoir d'absorber ma pensée ; le doute élargit l'abîme que chaque jour de souffrance creuse dans mon âme, je discute aujourd'hui les choses qu'autrefois j'acceptais sans conteste, et je sens enfin mes croyances qui m'échappent... Ma raison se révolte malgré moi, les lectures des jours anciens ne me satisfont plus, et pour conserver ma foi, je me vois contraint de faire un tri dans les convictions que l'on avait déposées dans mon sein.

» Il faut un autre aliment à l'activité fiévreuse qui me dévore.

» J'ai ouvert ces deux poëtes inspirés, ces deux chantres mélodieux que l'on nous vantait alors, mais qui, dit-on, vont maintenant nous être interdits, comme tout le reste, parce qu'ils ont marché un trop grand pas en avant. Ils chantaient le trône et l'autel ; on les dit convertis au culte de la liberté.

» Heureux ceux qui peuvent discuter leurs croyances, et donner à leur foi la double base de l'étude libre et de la raison !

» Que c'est beau ! de pouvoir imprimer ainsi à sa

pensée une forme impérissable, qui l'éternise en le gravant dans le souvenir de la postérité! Il me semble qu'à chanter ses joies et à pleurer ses douleurs, on double les premières et l'on soulage les autres!

» Ces hommes ont aimé, c'est pour cela qu'ils sont bénis de Dieu, et que tous leurs chants d'amour trouvent un écho dans tous les cœurs jeunes, qui aiment comme eux, mais auxquels il n'a pas accordé, comme à eux, le don du génie.

» Je venais de relire pour la centième fois un de ces chants dont la suave harmonie berce mes douleurs, et le poëte me ravissait sur ses ailes vers des régions inconnues. Une sorte de brise semblait agiter ma chevelure sur mon front. Une force inconnue me poussa vers ce cahier, confident de mes souffrances sans issue. Ma main écrivit involontairement le titre de ce chant qui m'enivrait : *Son nom!* et puis ces lignes se trouvèrent dictées à la suite :

I

Il est un nom plus doux que le chant d'une lyre,
Plus pur que le lis blanc dont on orne l'autel,
Qu'avec un saint respect tout bas l'homme soupire,
Et qui fait tressaillir les anges dans le ciel.

II

Car le Dieu qui, jadis, par un touchant mystère,
Descendit pour souffrir et mourir parmi nous,
Voulut que celle-là qu'il appelait sa mère,
Noble, et belle, et sans tache, eût le nom le plus doux.

III

Quand coula sur ton front l'onde qui purifie,
Si l'on te le choisit entre tous, c'est, crois-moi,
Que le nom trois fois saint de la Vierge Marie,
O belle et chaste enfant, est seul digne de toi!

IV

Lorsque tu me l'appris, sur tes lèvres vermeilles
Ce nom avait encor des charmes plus touchants.
Marie! aimer! Deux mots que cinq lettres pareilles
Composent en effet, puisqu'ils ont même sens!

V

Que n'ai-je le secret de la noble harmonie,
Que sur les harpes d'or, là-haut chantent en chœur
Les anges prosternés aux genoux de Marie!...
Moi, je n'ai que les chants qui naissent de mon cœur! »

XX

On sait qu'à certaines époques de l'année, une partie des desservants de certaines communes quittent leurs presbytères pour entrer en retraite. Appelés au chef-lieu du département, ils se remettent pour quelques jours sur les bancs de l'école, vivent de la maigre vie du séminaire, et se retirent du tu-

multe du monde pour se recueillir et recevoir les instructions qui peuvent leur être nécessaires.

Au printemps de 1831, Louis Hubert quitta Saint-Hilaire-des Bois pour aller faire sa retraite au grand séminaire d'Angers.

La situation était toujours la même pour tous les personnages de l'histoire que nous racontons. Les événements ne marchent pas vite au village. Il y a, dans tous les mouvements du paysan, quelque chose des allures du bœuf, son compagnon de travail. Là, tout se fait à longue échéance. On sème à l'automne, pour ne récolter qu'à la fin de l'été suivant, et la vigne met douze mois à mûrir une nouvelle récolte, qui souvent fait défaut, et qu'alors on devra attendre pendant plusieurs années.

Lent au physique, le campagnard l'est surtout au moral. La défiance est le trait distinctif de son caractère. Éternellement sur la défensive, il ne se décide à agir qu'après avoir creusé et analysé la question sous toutes ses faces, cherché quel intérêt vous anime, quelle pensée secrète se dissimule derrière la parole que vous lui dites, et quelles pourront bien être pour lui les conséquences de tout cela.

On est fiancés, mais on se marie quand on a le temps, au retour de l'armée, après les travaux des métives terminés, quand les vignes ont bien donné et que les caves sont pleines, surtout après que l'on vient de renouveler un bail et que l'avenir est assuré.

Mais on ne se hâte pas, on met, à tout faire, une fois

plus de temps que n'en dépenserait un citadin, et il y a quelque chose de vrai dans cette remarque que faisait Mme de Sévigné sur les paysannes bretonnes, qui ne savaient pas même compter les neuf mois de leur grossesse.

Aussi j'estime que la loi pourrait leur en accorder onze ou douze, pour amener à bien un posthume.

Patiente comme les autres, la bonne sœur Saint-Atrophime avait fixé dans sa pensée le moment de l'absence du curé pour conduire à sa conclusion l'œuvre importante du salut de Marie.

Tous ses auxiliaires avaient été habilement mis en jeu par elle, sans que sa main parût nulle part. Les Réthoré ne voulaient pas rendre la parole qu'ils prétendaient qu'on leur avait donnée, et exigeaient que Marie tînt ses engagements. Qu'elle aimât ou non, cela ne faisait absolument rien à l'affaire.

Ambitieux pour leur fille, Raimbaud et sa femme faisaient cause commune avec eux. Quant à la douleur de Marie, ne la comprenant pas, ils en tenaient faiblement compte.

Le curé s'était nettement prononcé pour Dominique contre Louis. C'en était assez pour que la religieuse se crût autorisée à penser qu'il approuverait tout ce qu'elle aurait mis en œuvre pour faire triompher la cause de Dieu au milieu de ce débordement de misérables passions humaines.

Pour Marie et Louis, tout naturellement leur amour grandissait avec les obstacles, et malgré tout,

quand ils étaient auprès l'un de l'autre, ils espéraient.

Ridard, Rose, et son frère, le sacristain Ripoche, répétaient tous les trois, de leur mieux, la leçon que leur soufflait la religieuse. Le maire lui insinuait avec onction et flegme les avantages et les douceurs de la vie cénobitique, la servante du presbytère la lui vantait avec une verve pleine d'excentricité dans le fond et d'imprévu dans la forme, et le sacristain avec la persévérante monotonie d'un battant de cloche.

Tiraillée en sens contraire, irritée, découragée par moments, harcelée par cette dévote phalange, et privée des conseils du prêtre qui, d'ailleurs, avait perdu sa confiance depuis qu'il s'était déclaré contre celui qu'elle aimait, Marie en était arrivée à ce point précis où, un peu de fanatisme aidant, une fille de Vendée fait un coup de tête et se sauve au couvent.

Madeleine seule était du parti des amoureux. C'était un bien faible appui, sans doute, et qui ne pouvait neutraliser le faisceau des résistances opposées. Sa présence était un obstacle, cependant, et la prudence, mère de sûreté et grand'mère du succès, conseillait de l'écarter à tout hasard.

La chose ne présentait pas de grandes difficultés. Bien qu'elle ne méritât plus guère le surnom de la Trotte, et qu'elle eût adopté une existence beaucoup plus sédentaire depuis que l'âge avait appesanti ses jambes, et surtout depuis que Marie était venue la

consoler de la perte de sa fille qu'elle avait renoncé à retrouver jamais, elle pouvait marcher encore, en y mettant le temps, et tout en détestant cordialement les robes noires, elle les ménageait, et aimait à gagner, à l'occasion, le modeste salaire qu'elle s'efforçait de mériter.

La sœur Saint-Atrophime lui confia donc un assez volumineux paquet, soigneusement cacheté, qu'elle devait remettre en mains propres au supérieur du couvent des Trappistes de l'ancienne abbaye de Belfontaine.

Il lui était enjoint d'attendre la réponse, dût-elle se faire attendre deux ou trois jours.

Or, la mission dont se chargeait Madeleine avait pour unique objet de prier le révérend père abbé de retenir sous différents prétextes, pendant deux ou trois jours, ou plus, si la chose était possible, celle qui la lui remettrait.

Il y eut un incident assez bizarre, et dont la sœur Saint-Atrophime eût peut-être pu donner l'explication, si elle l'eût voulu.

Un des plus riches fabricants de Cholet, bien connu sur la place, écrivit à Louis Planchenault que, connaissant son habileté et sa probité à la fois, il désirait le charger de commandes importantes, qu'il exécuterait lui-même ou ferait exécuter autour de lui par des tisserands qu'il choisirait, sous sa responsabilité, mais aussi en lui abandonnant un droit de commission sur leur travail.

Il était mandé sur l'heure à Cholet pour s'en-

tendre avec ce fabricant sur toutes les conditions de cette sorte d'entreprise.

C'était un coup du ciel. La position de Louis s'assurait de plus en plus. Les commandes abondaient, il pourrait même confier une partie de son travail à la mère de Marie, et par ce moyen, il la mettrait sans doute dans ses intérêts.

Louis se rendit à Cholet, avec autant de hâte que le permettaient les chemins d'alors.

Mais lorsqu'il se présenta chez le fabricant en question, celui-ci le crut fou, tout d'abord. Il jeta les yeux sur la lettre qu'il était censé lui avoir écrite, et ne fut pas longtemps à comprendre qu'ils étaient l'un et l'autre victimes d'une mystification.

— Écoutez-moi, lui dit le fabricant après quelques instants de réflexion ; il ne tient qu'à nous de rire de ceux qui veulent se moquer de nous, en faisant que ce qu'ils ont imaginé se réalise. Je sais quel homme était votre père, et je sais aussi que vous êtes un des ouvriers les plus intelligents de la fabrique. Je ne prétends point vous enlever à votre ancien maître, mais enfin, deux cordes à votre arc vaudront mieux qu'une seule.

Les bourgs travaillent à meilleur marché que les villes, puisque, pour les ouvriers, la vie s'y présente dans des conditions plus économiques. Vous serez là-bas mon contre-maître ; je vous adresserai mes commandes, et vous recevrez en mon nom les pièces de toile que vous m'expédierez. Revenez dîner

avec moi, on cause mieux et l'on est d'un meilleur accommodement le verre à la main.

Louis resta à Cholet une journée de plus, pour mener à bien la conclusion de cette affaire, si étrangement engagée.

Quoi qu'il en soit, hasard ou tactique souterraine, ou tous les deux réunis, le curé, Madeleine et Louis Planchenault étaient éloignés de Saint-Hilaire-des-Bois, et Marie se trouvait livrée aux influences des religieuses qui l'avaient élevée et dont elle était un peu habituée à regarder les paroles comme plus ou moins inspirées par Dieu.

Or, Dieu lui criait par la voix de la bonne sœur Saint-Atrophime, ainsi que par celle de ses pieux acolytes qui répétaient en chœur les avertissements qui sortaient de sa bouche, que tous ces obstacles qui entravaient son hymen étaient autant d'avertissements d'en haut, pour lui faire comprendre que le céleste époux l'appelait à lui.

Elle lui emmiellait d'ailleurs les bords de cette coupe amère en lui disant, assez haut pour qu'elle l'entendît, mais assez bas pour qu'elle ne se fît pas plus tard une arme de cet aveu, que cela n'engageait pas l'avenir. C'était la manière la plus simple et la plus légitime de se placer sous la protection de Dieu pour se soustraire à la tyrannie de ses parents, en même temps qu'elle échappait ainsi aux brutales exigences de Dominique.

Comprenant son impuissance à la disputer à Dieu, il se retournerait vers Philomène Rabreau, qui se

montrerait heureuse de lui octroyer un généreux pardon. Ses parents, effrayés de cette détermination extrême, fléchiraient comme Dominique, et, si on ne lui accordait pas d'épouser celui qu'elle aimait, du moins on ne la forcerait pas à épouser celui qu'elle n'aimait pas.

Ce langage était imprudent, car l'intelligente fille, dont l'amour doublait l'esprit, songeait à tout cela, et comptait bien se jouer de la bonne sœur, après s'être servie d'elle pour jouer tous les autres.

Aussi, comme toutes les filles qui se font enlever, se fit-elle d'une légèreté extrême, afin de rendre plus facile le rapt dont elle était victime.

La sœur combina tous ses plans. Marie résista autant qu'il était nécessaire, pleura même, et, au jour et à l'heure dits, se trouva au rendez-vous assigné, où une modeste carriole, conduite par le sacristain Ripoche, reçut Marie et la religieuse, qui triomphait, entraînant sa conquête à sa suite.

Les couvents jalonnent toutes les routes, en Vendée, et font aux auberges une concurrence redoutable. Nos deux fugitives trouvèrent pour une nuit un abri dans une des communautés de Chemillé; puis après avoir, le lendemain, déjeuné dans celle de Saint-Lambert-de-Lattay, elles traversèrent les Ponts-de-Cé, et arrivèrent au soir à Angers, ayant franchi, à la grâce de Dieu, et sous la conduite de Ripoche, quatorze lieues en dix-huit heures de marche.

Évidemment cela tenait du miracle.

La religieuse conduisit Marie dans la maison-mère à laquelle elle appartenait, et n'épargna pas à ses sœurs les recommandations d'usage pour qu'on lui fît, pendant les premiers jours, la vie douce et facile, afin qu'elle envisageât sans terreur l'idée d'y prononcer un jour des vœux éternels.

Le cœur de la pauvre fille se serra bien fortement, lorsqu'elle entendit les lourdes portes se fermer derrière elle, et les verroux crier lamentablement sous la main qui les poussait. Mais une voix secrète murmurait tout bas à son oreille que Louis et Madeleine veillaient sur elle, et qu'ils accourraient avant peu l'arracher à sa tombe anticipée.

XXI.

Louis Planchenault retournait à Saint-Hilaire-des-Bois, le cœur débordant de joie et d'enivrantes espérances. Les mystificateurs allaient être mystifiés, il venait de nouer à Cholet de nouvelles relations d'affaires, et la défaveur que faisait peser sur lui son titre de bourgadin allait s'amoindrir encore.

Mais voilà qu'avant même d'être arrivé jusqu'au bourg, la fatale nouvelle vint fondre sur lui. Un enfant qui passait lui apprit que, protégée par la

bonne sœur Saint-Atrophime, Marie s'en était allée au couvent.

La foudre tombant à ses pieds par une belle journée sans nuages ne l'eût pas frappé d'un coup plus imprévu.

Disputer celle qu'il aimait à Dominique, malgré l'opposition des Raimbaud, malgré le riche métayer et son père, malgré le curé, qui se déclarait contre lui, tout cela n'était rien. A force de courage, et le temps aidant, il pouvait venir à bout de tous ces obstacles ligués contre son bonheur.

Mais, dans un bourg du Bocage, lutter contre l'ascendant clérical, faire rendre au couvent sa proie, lorsqu'un si grand nombre de jeunes filles s'y enterrent plus ou moins volontairement, lorsque bien peu se marient sans y faire une retraite de quelques jours afin de méditer, dans la solitude et le recueillement, sur ce saint état du célibat qu'elles désertent pour courir les chances de la vie dans le monde, cela lui paraissait impossible.

Il vola auprès de sa seule amie, vers la pauvre mendiante du Trou du Gué-au-Sang.

Madeleine ne savait rien encore. Ainsi que l'avait recommandé la bonne sœur, on l'avait retenue au couvent de Belfontaine, et elle revenait à peine de cette excursion de quelques jours.

La vagabonde hurla de douleur et de rage à la fois. Plus experte des choses de la vie que le jeune tisserand, elle devina du premier coup que la même main les avait écartés tous les deux à la fois afin de

pouvoir opérer sans obstacles le rapt de sa fille adoptive.

— Oh ! ces robes noires maudites !... s'écria-t-elle en s'arrachant à poignées ce qui lui restait de cheveux gris, pas une pauvre fille ne saurait donc leur échapper !... Elles les prennent toutes petites, encore sans raison et sans défense, pour les ensorceler avec leurs dévotes captations, leurs folles terreurs de l'enfer et leur fanatisme insensé !... Marie !... ma pauvre petite Marie !... Mon Dieu ! volée encore, celle-là, volée comme l'autre !... Oh ! cette sœur saint Atrophime !... continua-t-elle en se tordant les poings avec fureur, qu'est-ce que je pourrais donc lui faire, à celle-là, pour lui rendre tout le mal qu'elle m'a fait ?...

— Voyons, pauvre Madeleine, interrompit Louis, auquel la vue de cet emportement frénétique rendait une partie de son sang-froid, ne songeons pas à une vengeance impossible, mais tâchons de tirer Marie de leurs mains, si la chose est possible encore.

— Oui, tu as raison, il faut être calme afin de savoir ce que nous allons faire. Tiens-toi en repos et laisse-moi agir. Tu ferais peut-être quelque coup de ta tête, et cette mauvaise robe noire défroquée de Ridard qui ne vaut pas mieux que les autres, te ferait coffrer.

— Mais vous, Madeleine, n'êtes-vous pas plus exposée que moi à ses rancunes ?

— Oh ! moi, ça me connaît, la prison, et je ne serais pas longtemps sans y mourir, va !... Tout serait

fini, au moins!... Mais je te la rendrai, vois-tu, il faut que je la leur reprenne, quand je devrais aller enfoncer la porte de son couvent avec ma vieille tête qui n'est plus bonne qu'à cela!

Madeleine rajusta de son mieux son bonnet sur sa tête, et se mit en route pour se rendre au bourg.

Louis la suivit une partie du chemin en s'efforçant de lui faire comprendre la nécessité de ne recourir qu'aux moyens de douceur.

— Oui, oui, lui dit-elle les yeux hagards, je suis très-calme, va!... je ne sais que trop tous les moyens qu'ils ont pour faire le mal, et combien je suis peu de chose auprès d'eux. Aussi, tu peux être tranquille et me laisser agir toute seule. Un amoureux, ça les effaroucherait encore, ces femmes qui n'aiment rien, et elles ne te la rendraient pas, à toi, mais moi, nous verrons si elles oseront me la refuser.

Elle courut d'abord à l'école des sœurs. Par bonheur peut-être, la sœur saint Atrophime n'était pas encore de retour d'Angers, et il n'y avait pas moyen de soutenir sa colère en présence de la douce et passive sœur Sainte-Olive. Les boulets brisent les rochers et font leur trou dans les plus épaisses murailles, mais ils expirent contre les talus en terre qui ne leur présentent pas de résistance.

Surmontant la répulsion que lui inspirait le cerbère de la cure, Madeleine se rendit, de là, droit chez Louis Hubert qu'elle accusait de complicité avec les autres, et auquel elle voulait reprocher sa mauvaise

foi, après qu'il lui avait promis si souvent de détourner Marie de la vie claustrale.

O muse d'Homère, toi qui inspiras jadis au poëte de la Grèce ces discours incisifs qu'échangent entre eux les héros de l'Iliade avant d'en venir aux mains, toi seule saurais redire en termes convenables la conversation vive et animée de ces deux commères, qu'enflammait l'une contre l'autre une égale fureur !

Craignant que le souffle épique ne me fasse défaut en ce difficile encontre, je recule impuissant et effrayé, et je préfère priver le lecteur de ce choc d'épithètes dont elles s'accablèrent à l'envi.

Madeleine se retira, mais sans fuir, ni même battre en retraite, et faisant tête à l'ennemi. Elle se retira parce que le prêtre était absent et que c'était à lui seul qu'elle en avait, et non à la ridicule Chasse-l'Amour.

Elle fut plus heureuse chez le garde champêtre. La Raimbaude la reçut, seule, et en pleurs.

— Ah ! lui dit la mendiante avec un sourire amer, vous pleurez, maintenant !... Allez, vous avez le temps de pleurer, avant que vos larmes aient fondu les murs du couvent de votre fille !

— Est-ce que je suis fautière de ce qui arrive, mon Dieu ! et faites-vous doute que je ne sois pas assez molestée de sa départie ?

— Et à qui donc est-ce la faute, sinon à ces imprudentes mères de famille qui livrent leurs pauvres enfants à élever à ceux qui ne veulent pas qu'il y ait

de famille entre les hommes, et qui leur prêchent le célibat, d'exemple et de parole?

— Que voulez-vous? si elle entend des voix qui l'appellent... et si c'est sa vocation?... répondit la Champêtre en redoublant ses larmes.

— Allez, vous êtes folle!... Le fanatisme fait parler les voix que vous voulez entendre. Sa vocation, comme celle de toutes les autres, est d'épouser celui qu'elle aime. Voilà la voix de Dieu qui l'appelle vers l'accomplissement de sa destinée. Mais vous l'avez désespérée en voulant la forcer à épouser celui qu'elle n'aimait pas. Voilà tout le secret de vos belles vocations de célibat!... Mais enfin le mal est fait; il s'agit de le défaire, à présent.

— Est-ce que c'est chose espérable, qu'un couvent va renvoyer une marraine qui s'y en va d'elle-même!

— Je ne crois pas à la libre vocation des filles qu'emmène votre sœur Saint-Atrophime. Allez, il n'y a pas que les jeunes garçons qui séduisent les filles et les enlèvent à leurs parents.

— Quand ça serait véritable, que voulez-vous que nous fassions à l'encontre de la sœur et de tout son couvent?

— Venez avec moi, réclamez-la, dites qu'on vous l'enlève malgré vous, malgré elle, malgré moi, malgré le bon Dieu, qui lui a mis dans le cœur de l'amour pour un brave garçon qui l'aime et qui la rendrait heureuse. Il faudra bien qu'on nous la rende, quand nous devrions arracher avec nos ongles jusqu'à la dernière pierre de leur couvent maudit!

A cette seule pensée d'entrer en lutte ouverte contre une communauté religieuse, la pauvre mère se signa de terreur et secoua la tête avec découragement.

La mendiante comprit qu'il n'y avait aucun secours à attendre de cette douleur résignée, de ce fanatisme complaisant ou de cet effroi puéril en présence de l'autorité cléricale, et elle se retira, ne comptant plus que sur elle-même.

Madeleine se rattachait cependant à une dernière espérance. Elle hésitait à croire que le prêtre faussât sa parole, et elle comptait sur lui, malgré tout, pour déjouer les trames habiles ourdies par la religieuse.

Le jeune tisserand avait appris que deux jours devaient s'écouler encore avant que le prêtre revînt d'Angers.

Ce furent donc, pour elle et pour lui, deux jours d'une douloureuse attente.

La retraite que Louis Hubert venait de faire n'avait apporté ni calme dans son cœur, ni sécurité dans sa conscience, ni repos dans son âme. Vainement il avait frappé sa poitrine au pied des autels; il avait écouté, avec la docilité d'un disciple qui veut fermement croire, les paroles d'enseignement qu'on lui faisait entendre; il avait renouvelé à Dieu, dans le silence de sa cellule, le serment si imprudemment fait dans la ferveur des premières années, mais qu'il ne pouvait plus retirer désormais.

Malgré ces impuissantes mutilations de son cœur,

de son âme et de sa raison, toujours le malheureux retrouvait en lui l'homme tout entier qui protestait sourdement contre des sacrifices stériles autant qu'impossibles, et qui venait réclamer sa part des félicités que Dieu a semées de ses mains sous les pas de la plus richement dotée parmi toutes ses créatures.

Souvent même les pieuses exhortations qu'on lui prodiguait ne faisaient qu'irriter sa douleur au lieu de l'apaiser.

« — Craignez Dieu ! leur disait le prédicateur, mais aimez, implorez, adorez Marie ! C'est le port assuré, l'asile inviolable, le refuge toujours ouvert. Marie est tout amour, comme Dieu lui-même, Marie vous aimera si vous l'aimez, elle intercédera pour vous, et le fils ne sait rien refuser à sa mère. Marie est le bouclier de la foi ! Couvrez-vous de ce bouclier, et nul trait mortel ne pourra vous atteindre. Usez donc vos genoux aux pieds de Marie, ayez son culte dans vos cœurs et son nom sur vos lèvres, et les attaques de l'esprit du mal vous trouveront robuste et courageux lorsqu'il faudra les repousser. »

Ainsi donc pour lui, pauvre déshérité des joies de ce monde comme des espérances de l'autre, le remède même se changeait en poison, car c'était son crime d'aimer Marie, et d'être poursuivi en tous lieux par son nom et par son image. Il le savait bien, que Marie était l'amour même, mais cette invocation qu'on lui ordonnait de faire lui apportait la damnation et la mort quand il lui demandait le salut et la vie.

Rose n'était pas trop rassurée sur la manière dont son maître accueillerait l'annonce de la fuite de celle que se disputaient Dominique le métayer et Louis le tisserand. Elle espéra étourdir le prêtre en le prenant avec lui sur le ton du lyrisme, au moyen d'une formule oratoire empruntée à l'éloquence de l'abbé Guichard.

— Grande nouvelle, monsieur le curé, lui cria-t-elle. Israël triomphe, Judas est abattu, et Lévi l'emporte sur ses ennemis conjurés !...

— Qu'est-ce à dire, ma chère Rose, et quel est ce grand triomphe d'Israël ? demanda Louis Hubert en souriant, songeriez-vous à embrasser la religion des patriarches ?

— Sainte Vierge! pouvez-vous bien faire des gausseries de même !... Moi qui n'ai jamais embrassé personne !... Les ennemis conjurés, c'est Dominique et Louis ; Israël, c'est la bonne sœur Saint-Atrophime, et le terrassement de Judas, c'est Marie, la fille à la Champêtre, qui, à la parfin, s'en est allée au couvent !

— Partie !... s'écria le prêtre. Marie !... Partie pour le couvent ?...

— Défunt M. le curé, continua Rose sans vouloir remarquer son trouble, appelait cela une figure de... Il avait un mot à lui qui était bien à la semblance de Réthoré, ce qui fait que je l'ai oublié tout de même. Encore une marraine de sauvée !... Ça n'a point été comme sur la grande route, mais le bon Dieu nous en devra une plus grosse récompense....

A ce coup inattendu, Louis Hubert, laissant Rose s'abandonner à l'un de ces monologues dont rien ne faisait prévoir la fin, gravit son escalier, s'enferma dans sa chambre, et confia à son confident habituel les pensées qui débordaient de son âme.

« Perdue!.. perdue pour jamais!.. Un second abîme se creuse entre nous deux, elle va jurer, comme je l'ai fait moi-même, de se consacrer tout entière à Dieu!...

» Je l'ai vue pour la dernière fois. Qui sait où la voix de mes chefs m'appellera avant qu'une année soit écoulée? Quant à elle, l'habitude est de dépayser les religieuses pour mieux rompre les liens du monde....

» Nous sommes deux esclaves dont la chaîne ne s'allongera que pour nous mieux éloigner l'un de l'autre.

» Marie! Marie!... j'ai été dur et cruel pour toi, lorsque tu vins me livrer les secrets de ton cœur, et c'est le dernier souvenir que tu garderas de celui dont tu fus tant aimée!... Je t'ai porté le coup suprême, j'ai jeté le désespoir dans ton âme, et c'est par ma faute que tu romps tous les liens qui t'attachaient à une vie que tant de circonstances heureuses te feront peut-être éternellement regretter.

» Pauvre chère Marie! quelle va être ta vie, désormais!... Plus de vieux parents qui, lorsque tu étais toute petite fille, souriaient à tes larmes, jusqu'à ce que tu eusses souri à ton tour. Car les pleurs des enfants ressemblent à ces gouttes de rosée que

la nuit dépose sur les pétales d'une rose entr'ouverte. Qu'une main amie l'agite avec adresse, la terre boit les larmes de la nuit, et la fleur resplendit plus fraîche qu'auparavant.

» Ni passé, ni présent, ni avenir !... Plus d'amour, cette fleur de la vie !... Plus d'enfants, ces beaux fruits que l'avenir fait éclore pour que nous puissions nous voir rajeunir éternellement dans ces autres nous-mêmes qui nous survivent.

» Tout est fini, te voilà morte, bien morte et bien enterrée !... Ils jetteront sur toi le drap funéraire, ils chanteront l'office des morts et tout sera dit.

» *De profundis ad te clamavi, Domine !...*

» Et moi aussi, Seigneur, j'ai crié vers toi des profondeurs de ma misère ; je te demande le pardon, l'oubli, le repos. Mais tu détournes de moi ta face irritée, et ton oreille est sourde à ma prière.

» Ah ! vivante ou morte, libre ou captive derrière les grilles du monastère, femme ou religieuse, Marie, Marie, je t'aime !

» Je t'aime, quand cet amour fatal profane le serment que j'ai fait, comme il insulte au serment que tu vas faire !...

» Mais ne vaut-il pas mieux que tu sois vouée au célibat, comme je le suis moi-même ?... Puisque tu ne pouvais être à moi et que je n'étais pas même un homme à tes yeux, ne sois donc à personne, et appartiens à Dieu seul ! Ma douleur sera plus calme, et du moins, je ne connaîtrai plus les tortures de la jalousie.

» Ah ! misérable !... égoïste et lâche !... Elle est l'épouse de Dieu, à qui ton amour ose la disputer ! Tu te révoltes à la pensée que cette pure et naïve enfant puisse être souillée par l'amour d'un homme, et tu oses aimer la vierge qui se consacre au Seigneur !

» Ombre d'un atome qui te dis ministre de l'Éternel, tu braves la jalousie de ton Maître, et tu t'indignes en songeant qu'elle puisse être aimée d'un homme qui vaut mieux que toi !... »

XXII

Fidèle à remplir tous ses engagements, qu'ils fussent pris envers Dieu, envers les hommes, ou simplement envers lui-même, Louis Hubert ne faillissait jamais à relire le lendemain, de sang-froid, les choses qu'il avait écrites la veille, sous l'inspiration irréfléchie et primesautière de la passion du moment. Il le faisait dans le but de s'étudier, de se connaître, de se juger lui-même sans complaisance comme sans sévérité exagérée, toujours prêt à réparer la faute commise, sans admettre de lâche transaction avec cette sourde-muette que l'on appelle la conscience humaine.

— « Eh quoi ! s'écria-t-il, j'ai voulu, pour m'éviter

une douleur de plus, sacrifier à mon repos le bonheur de cette pauvre enfant? En suis-je donc encore à compter les épines de la couronne dont Dieu ceint mon front ensanglanté ?...

» Non, non ! qu'elle soit heureuse auprès de l'époux que son cœur s'est choisi, puisque celui-là est digne de son amour ! Épouse et mère, qu'elle accomplisse tous ses devoirs de femme, qu'elle connaisse toutes les saintes joies que Dieu permet à l'homme de goûter, afin qu'il ait, dès ce monde, un avant-goût du paradis des élus ! Car le paradis, c'est le séjour où l'on aime, comme l'enfer est le lieu où l'on vit seul et sans affections, le cœur stérilement consumé des feux qui ne s'éteignent plus.

» C'est par moi qu'ils seront heureux. J'écarterai les obstacles qui se dressent devant leurs pas, ma main unira leurs mains dans une étreinte amoureuse, et je bénirai leur union... Ils marcheront dans la vie, appuyés l'un sur l'autre, et moi, je poursuivrai mon chemin à travers les sables de mon désert...

» Seigneur, ta droite est terrible !... J'ai osé te faire, au printemps de ma jeunesse, un serment que tu repousses, mais que je dois tenir, car je l'ai fait librement, et ma conscience pas plus que la loi des hommes, ne me permet de le violer. Mais tu me fais expier durement ma faute, et de pareilles tortures dépassent peut-être la mesure de ce qu'un homme peut souffrir sans mourir ! »

Il n'était pas bien difficile au curé de Saint-Hilaire-

des-Bois de briser d'un seul coup tous les fils d'araignée si patiemment et si habilement tendus par la bonne sœur Saint-Atrophime pour enlacer la fille du garde champêtre. Quelque peu sceptique, bien que prêtre, à l'endroit de la vocation subite de son ancienne pénitente, il ne mettait pas en doute qu'elle ne se fût fait enlever pour le couvent, comme la Galathée du poëte fuyait vers les saules de la prairie, après s'être laissé bien voir sur la route, et fortement convaincue qu'on ne la perdait pas de vue.

Sans daigner tenir compte une minute de l'opposition, — sourde du côté du maire, mais non pas muette du côté de Rose, — qu'il rencontrait devant lui, il se hâta d'aller rassurer la vagabonde, craignant d'ailleurs qu'au retour de la sœur, cette nature violente dont l'âge n'avait pas calmé les emportements ne s'abandonnât à des explications trop orageuses. Il lui demanda quelques jours de patience, en lui promettant que sa fille adoptive serait avant peu rendue à son affection.

La sœur Saint-Atrophime avait appris à Angers quelle devait être l'époque du retour de Louis Hubert dans sa paroisse. Bien qu'elle déplorât sa tiédeur à pousser les jeunes garçons au séminaire et les jeunes filles au couvent, c'était un prêtre, après tout, il était lié à elle par la solidarité de la robe, et il saurait au besoin se placer entre elle et les rancunes de Madeleine et de Louis Planchenault. Quant à Dominique, il n'y avait qu'un mot à lui dire :

Dieu le veut ! — et l'on aurait raison de ses colères comme de son désespoir.

La bonne sœur revenait donc à petites journées, disposant ses étapes de façon à ne rentrer à Saint-Hilaire-des-Bois que vingt-quatre heures après celui derrière lequel elle comptait se retrancher, si son intervention devenait nécessaire. Il pourrait bien la désapprouver tout bas ; mais il n'oserait ni la condamner, ni entreprendre, lui, prêtre, d'enlever une fille que le couvent avait reçue.

Elle était une des doyennes de l'ordre. Sa vertu éprouvée, l'ardeur de son zèle, les recrues sans nombre qu'elle avait enrôlées sous la bannière de la Vierge, et qu'elle ne dénombrait pas sans un certain orgueil, tout lui assurait la réception la plus flatteuse dans les couvents où elle s'arrêtait en passant.

A peine arrivée, sa passive compagne, la douce sœur Saint-Olive, lui apprit que M. le curé était venu s'informer d'elle, et qu'il la priait de passer au presbytère aussitôt qu'elle serait de retour.

Elle s'empressa de se rendre à son invitation.

Usée et desséchée par les macérations du cloître, cette longue femme ne paraissait guère moins âgée que celle dont elle s'était fait une ennemie et qu'elle poursuivait aussi d'une haine secrète, pour avoir été le plus grand obstacle au salut de la fille du garde champêtre. Et cependant, plus de vingt années séparaient peut-être l'époque de leur naissance. Mais la vie surabondait chez la vagabonde, tandis

que chez la religieuse, tout n'était que vide et néant. Le cœur n'avait jamais battu dans cette poitrine étroite, et la pensée avait depuis longtemps abandonné son cerveau, qui n'avait jamais eu besoin de réfléchir pour obéir passivement.

Elle marchait droit devant elle, les yeux baissés, les détournant rarement à droite ou à gauche, ne voyant que le chemin qu'elle suivait, indifférente à tout le reste.

— Ma sœur, lui dit Louis Hubert dès qu'il l'aperçut, nous nous trouvions à Angers dans le même temps; je l'ignorais, pour ma part.

— Moi, je le savais, monsieur le curé; mais j'ai cru devoir respecter la retraite où vous viviez. J'y allais, comme vous, pour une œuvre sainte, et si j'ai failli à mon devoir en quittant pour quelques jours mon poste sans vous en donner avis, je me suis fait absoudre par mes supérieurs. Ils ont même accordé quelques éloges à mon zèle, je dois le dire, et j'espère ne pas vous trouver plus sévère qu'ils ne l'ont été.

— Vous vous trompez, ma sœur, et il vaudrait mieux peut-être que chacun ici restât dans les limites étroites de ses attributions. Instruire les jeunes enfants et visiter les malades, ce sont là deux nobles tâches, véritablement chrétiennes, et qui doivent suffire à contenter votre ambition.

Laissez-moi la chaire, ma sœur! C'est à moi seul de prêcher, d'éclairer les vocations, de diriger dans les sentiers ordinaires de la vie ceux qui ne sont

plus sur les bancs de l'école. On vous donne les enfants, et Dieu et les hommes vous demanderont compte de la direction que vous aurez imprimée aux générations de l'avenir. C'est assez de ce fardeau, croyez-moi. Plus que vous, les prêtres vivent dans le monde. Ne nous disputez donc pas la direction de ceux qui doivent vivre dans le monde.

— Le bon grain ne peut-il donc pas être semé par toutes les mains, et nous est-il interdit, à nous qui sommes au port, de tendre la main à celles qui luttent contre les orages de la vie mondaine ?

— Allons droit au but, ma sœur... Si Marie Raimbaud eût demandé à ceux à qui elle doit respect et obéissance, à son père et à sa mère, de la conduire au couvent, et s'ils y avaient consenti, je n'aurais rien à objecter. Mais c'est vous qui l'avez conduite à Angers, à l'insu des auteurs de ses jours !

— Raimbaud et sa femme s'opposent-ils à ce qu'elle y reste, si telle est sa vocation ?

— Nous savons tous les deux qu'un paysan vendéen ne s'oppose pas à ce que veulent le curé et les religieuses qui lui persuadent que Dieu parle par leur bouche... Mais vous n'ignorez pas que la loi fixe rigoureusement l'âge auquel les enfants peuvent se passer du consentement réel et sérieux de leurs parents.

— Tant pis pour la loi des hommes, si elle est en contradiction avec celle de Dieu. Moi, lorsqu'elles ne sont pas d'accord, j'obéis d'abord à celle de Dieu.

— Eh! ma sœur, qui vous dit que ce ne sont pas les hommes qui ont fait les lois de Dieu, lorsqu'elles sont en désaccord avec celles de la nature?...

— Oh! monsieur le curé!... que dirait-on à l'évêché, si l'on savait que vous tenez un pareil langage!...

Louis Hubert n'ignorait pas que la délation l'enveloppait de toutes parts, mais il ne s'en inquiétait guère. Toutefois, il comprit que, prêtre avant tout et malgré tout, il ne lui était pas permis d'attaquer le fanatisme inintelligent de la religieuse avec les lumières que lui fournissait la raison, puisque l'Église la condamne, pas plus qu'avec la science humaine, qu'elle persécute. Il tenta donc de concentrer la discussion sur la disparition de la fille du garde champêtre.

— Les Raimbaud, reprit-il, ne s'opposeront pas énergiquement à ce que vous appelez la vocation de leur fille. Mais leurs larmes protestent contre le rapt de l'enfant qui devait être le soutien et la consolation de leurs vieux jours...

— Un rapt, monsieur le curé!... Oubliez-vous que tout appartient à Dieu, les personnes comme les biens?... Combien de fois n'enleva-t-il pas aux Egyptiens, et aux Juifs mêmes, tous les premiers-nés des familles, afin de le leur rappeler? A quel titre exigeait-il d'Abraham qu'il lui immolât son fils unique?... Il leur interdisait aussi de vendre la terre pour plus de cinquante ans, et de retirer aucun intérêt de l'argent qu'ils se prêtaient entre eux,

puisque tout appartient à lui, à lui seul, et que les hommes sont seulement ses économes, pour être les dispensateurs de ses biens entre leurs frères. Ce qui est à Dieu est à l'Eglise ! Elle ne peut donc jamais, quoi qu'elle fasse, ravir les personnes ni les biens, mais seulement on lui restitue incomplétement ce qui lui appartient, et à elle seule.

— Ne dites pas de pareilles choses, ma sœur, car avec de semblables maximes, il n'y aurait plus ni famille ni propriété parmi les hommes, et la société elle-même s'écroulerait, privée de ces deux bases essentielles !

— Qu'importe la société avec tous ces vains intérêts de la terre, pourvu que le royaume de Dieu advienne parmi nous?... Ne vous souvient-il donc plus du spectacle sublime que jadis les premiers chrétiens offrirent au monde ? S'inquiétaient-ils de la société, quand ils la fuyaient pour aller peupler les déserts et les Thébaïdes?... Avaient-ils souci de la propriété, lorsqu'ils apportaient aux pieds des apôtres le prix de tous leurs biens, afin que tout fût partagé, que tout fût égal et commun entre eux ?... Avez-vous aussi mis en oubli ces paroles du Maître :

« Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son » père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères » et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut » être mon disciple ! »

Que fait donc à Marie, auprès de l'intérêt de son salut, la vieillesse et la mort de ses parents ? Ne

savez-vous pas ce qu'Il disait à ce jeune homme qui ne réclamait que le temps d'aller ensevelir son père :

« Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ! »

— Ma sœur, interrompit Louis Hubert, épouvanté de la logique implacable de cette femme qu'égarait le fanatisme, j'ai appris de Dieu ce précepte, et je m'y tiens, sans en aller chercher d'autres :

Tes père et mère honoreras,
Pour que tu vives longuement !

J'interrogerai donc Raimbaud et sa femme. Ils me répondront en toute liberté. S'ils sont satisfaits de voir leur fille déserter son devoir envers eux, c'est bien, et tout sera dit. Sinon, le père et moi, nous irons frapper à la porte du monastère où vous avez conduit Marie. Elle nous fera connaître sa volonté, et, si seulement une pression morale a été exercée sur cette jeune imagination que la douleur a égarée un moment, et si elle regrette d'avoir quitté le modeste toit où se sont écoulées ses premières années, je la réclamerai, je vous en préviens, et je saurai la ramener au pays.

— Faites, monsieur le curé, je n'ai point les moyens de m'opposer à ce que vous voulez accomplir. Ce sera à régler entre vous et M. l'aumônier de la communauté, et, s'il est nécessaire, avec l'évêché. Pour moi, j'ai fait mon devoir, cela suffit au contentement de ma conscience.

— Et moi, ma sœur, il me reste à accomplir le mien. Dès demain, je repars pour Angers.

XXIII

Une angoisse indéfinissable était venue serrer le cœur de Marie, lorsque après le départ de la sœur Saint-Atrophime elle s'était vue seule, abandonnée au milieu de ces tristes recluses, captives comme elle, à l'attitude recueillie, austère, au vêtement sombre, au visage sévère, et qu'un rire joyeux ne venait jamais dérider.

Ces femmes échangeaient bien entre elles la douce appellation de mères et de sœurs. Mais on sentait que c'étaient là de vaines formules, que cela faisait partie de *la règle*, de ce code puéril et minutieux, qui vous dispense, jour par jour et minute par minute, une existence automatique d'où la vie s'est retirée.

Au fond, la mère est une souveraine absolue, une maîtresse, c'est-à-dire une ennemie. Rapprochées aujourd'hui par une espèce de hasard, demain un ordre séparera les sœurs qui ne se reverront plus, et les promènera par tous les couvents, par toutes les communes de la France, pour éviter qu'elles ne voient quelque part une demeure per-

manente sur cette terre où nous ne faisons que passer, et surtout afin qu'aucune affection terrestre ne vienne les distraire du soin de leur salut.

Elevée au grand air et à la liberté, habituée à porter de ferme en ferme et de maison en maison le tribut de son travail, et bien accueillie en tous lieux, Marie envisagea avec effroi la courte perspective que lui mesuraient ces hautes murailles, et qui devait être désormais tout son horizon.

Par exemple, elle était délivrée du souci de penser, et la responsabilité de sa conduite s'évanouissait devant elle. Ne savait-elle pas invariablement, lorsqu'elle se couchait, à quelle heure la cloche viendrait la réveiller le lendemain, quel vêtement elle prendrait, quelle litanie latine elle aurait à psalmodier, quel office à nasiller, à quelle minute tel repas serait servi, et de quels mets ce modeste repas se composerait inévitablement?

Rien d'imprévu, rien à espérer, rien à regretter. On chercherait en vain, dans tout le cours de cette existence inutile autant qu'insensée, un de ces souvenirs qui sont comme les bornes milliaires que le voyageur laisse derrière lui sur le chemin, afin que, s'il tourne la tête en arrière avant de finir sa journée, il puisse mesurer l'espace parcouru.

Les cheveux blanchissent et les dents tombent, et l'on se demande pourquoi. Car il n'y a là ni jeunesse, ni maturité, ni vieillesse ; tout se ressemble et l'on ne s'aperçoit pas de la vie.

Cet insipide écoulement de ses jours durait depuis

une semaine à peine, que déjà tous ses instincts d'indépendance, toute sa soif ardente d'affections se réveillaient en foule pour la pousser à la révolte. Elle eût épousé Dominique, plutôt que de rester au couvent! Mais elle espérait bien que la leçon profiterait à tout le monde, et qu'on finirait par la laisser se marier avec celui qui avait tout son amour.

Aussi, le huitième jour, lorsque après de longs pourparlers on se décida enfin à la mander au parloir, elle devina que c'étaient les deux plus grandes joies de la vie qui lui revenaient, — l'amour et la liberté, — et elle vola plutôt qu'elle ne courut où elle était appelée.

Louis Hubert et Raimbaud l'attendaient, et, bien que sous l'empire d'un sentiment différent, le cœur de tous les deux battait à pleine poitrine...

Marie se précipita, belle et rayonnante de joie, dans les bras de son père. Si elle n'eût pas été retenue par la sainteté du lieu, ainsi que par la présence importune de ce tiers inévitable, de la sœur-écoute, cet espion officieux et officiel de la vie claustrale, elle eût, dans son délire, embrassé aussi sur les deux joues, comme lorsqu'elle était encore une enfant, le bon prêtre qui venait la ressusciter de sa tombe pour la rendre à celui qu'elle aimait. Car elle comprenait que Louis Hubert avait cédé, et qu'il serait de son parti désormais.

Elle se contenta de lui presser affectueusement les deux mains, en lui lançant un regard où, sans

doute, il saurait lire toute sa reconnaissance...

Hélas ! c'était tout son amour pour un autre, qu'elle y avait mis, et ce regard tout chargé d'effluves amoureuses et d'ardentes aspirations le frappa au cœur comme un trait empoisonné.

La fille avait donné à son père un baiser d'amante, et Louis Hubert comprenait trop bien que c'était une amante qui pressait ses mains que la fièvre agitait.

Nous ne raconterons pas les lenteurs, les objections, les mauvais vouloirs, les menaces voilées et indirectes, tous les efforts, en un mot, que tenta le couvent pour conserver sa proie. Il fallut céder à la fin, et Marie suivit ceux qui venaient la réclamer.

On se mit en toute hâte en route pour retourner à Saint-Hilaire-des-Bois.

C'étaient, pour le pauvre prêtre, quatorze heures bien douces et bien poignantes à la fois, à passer assis auprès de Marie sur les durs coussins d'un de ces affreux voiturins dans chacun des compartiments desquels on tient quatre, un peu serrés, mais où l'on s'entasse habituellement six, en se mettant beaucoup sur les genoux les uns des autres.

Ivre de bonheur, la jeune fille avait retrouvé toute sa gaîté et tout son esprit d'autrefois. Sa verve impitoyable n'épargna pas les nonnes qu'elle venait de quitter. Ce fut sa vengeance pour les huit jours d'ennui mortel qu'elle venait de passer dans leur compagnie.

D'un commun accord, on évita de parler des événements ultérieurs, que chacun arrangeait déjà dans sa pensée, et dont l'issue ne pouvait plus guère rester douteuse pour personne.

Mais par moments, le prêtre lisait sur le visage pensif de Marie le rêve d'amour qui la berçait doucement ; il interprétait le vague sourire de ses lèvres, et croyait les entendre murmurer un nom qui n'était pas le sien....

Car, moitié par orgueil et moitié par mauvaise ambition, il avait abandonné ce nom de Louis ainsi que celui que portait son père, pour prendre un titre vénéré de ceux qui l'entouraient, pour s'élever, lui, pauvre bourgadin, presque mendiant, bien au-dessus d'eux tous. Il le payait cher, ce titre.... Il le payait au prix du bonheur de son existence tout entière.

Il se demandait, en frappant sa poitrine, si c'était le châtiment que Dieu lui envoyait, ou bien seulement l'épreuve d'où sa vertu devait sortir púre et triomphante....

Mais sa raison lui répondait que Dieu, qui sait de toute éternité si nous devons succomber, ne peut, pour distraire son oisiveté contemplative, s'amuser à ce triste jeu de tenter ses faibles créatures. Car alors Dieu ne serait plus Dieu, il serait Satan....

Ainsi de tous côtés le doute, le doute affreux venait saper sa foi chancelante et jeter le trouble dans son âme.

Au milieu de ce grand naufrage de toutes les

croyances qui avaient bercé son enfance et sa jeunesse, il lui semblait qu'une vérité se dégageait, de jour en jour plus évidente à ses yeux. Le célibat est maudit de Dieu, dont il viole les lois. Le cortége de maladies, de souffrances physiques, de tortures morales dont sa justice le punit dès cette vie, est l'avertissement qu'il nous donne afin de nous rappeler dans ses voies.

Lancé cependant sur cette route qui, pour lui, n'aboutissait qu'au malheur, mais qui en avait conduit tant d'autres jusqu'au crime, il ne lui restait plus qu'à consommer son sacrifice et à savourer jusqu'à la dernière goutte son calice d'amertume. Il fallait, enfin, arracher pour jamais Marie à la vie conventuelle, en la mariant à l'homme pour lequel Dieu avait mis un pur et chaste amour dans son cœur.

Un heureux concours de circonstances venait seconder ses efforts. On sait combien sont faciles à marier les hommes qui viennent de manquer un mariage. Il en est de même pour les filles qui sortent de faire un noviciat au couvent. C'est un mariage manqué avec le céleste époux, dont le confesseur était l'interprète. Le cœur avait parlé : il ne s'agit plus que d'habituer l'oreille à écouter une autre voix d'un timbre différent.

Dominique Réthoré voulait se marier. Il avait exécuté une première évolution de Philomène Rabreau à Marie Raimbaud. La subite passion de sa fiancée pour le jeune bourgadin l'avait irrité et humilié

à la fois. Il se sentait aiguillonné par cette concurrence comme lorsque au marché un métayer lui disputait une paire de bœufs de Salers ou d'Aubrac sur laquelle il avait jeté son dévolu. L'entêtement la lui faisait payer trop cher.

Marie au couvent, la question changeait entièrement de face. Elle était entièrement et à jamais perdue pour lui, et cela ne lui semblait pas sans quelque grandeur de se retirer devant la rivalité que Dieu ne dédaignait pas de lui faire.

Aussi dès le lendemain de son départ avec la religieuse, Dominique retrouva, tapi dans un coin de son cœur et attendant l'heure favorable, tout son amour pour Philomène Rabreau qui se réveilla avec une intensité nouvelle. Il savait que là, on le regrettait, et que la bonne fille finirait bien par lui pardonner, lorsqu'il lui confesserait sa faute à deux genoux. Au pis aller, elle lui imposerait pour pénitence une longue attente avant de couronner ses feux. Mais comme elle aurait aussi sa part dans le châtiment, elle finirait par abréger son temps d'épreuves.

Marie retrouva donc son ancien fiancé engagé dans de nouveaux liens qu'il ne pouvait plus rompre sans afficher une versatilité inquiétante pour l'avenir. L'honneur était sauf de tous les côtés, et dans de pareilles conditions, le riche métayer pouvait, sans honte, ne plus disputer la place au jeune bourgadin triomphant.

La résistance de Raimbaud et de sa femme se

trouvait également sans objet. Ils luttaient encore, mais faiblement, et, pour sauver l'honneur du drapeau, bien décidés, au fond, à céder, non pas au caprice de leur fille révoltée, mais aux instances de M. le curé, qui désormais, Dominique s'étant retourné d'un autre côté, pouvait combattre hautement pour l'ancien rival de celui-ci.

Au comble de ses vœux, la vagabonde du trou du Gué-au-Sang contemplait les événements, qui marchaient vers une solution inévitable et prochaine.

Tous étaient heureux, tous, à l'exception d'un seul. Celui-là, c'était Louis Hubert. Il avait, comme son maître à la montagne des Oliviers, sa sueur d'agonie, et chacune des gouttelettes de son sang était la rosée qu'il faisait pleuvoir sur le bonheur des autres, afin de le faire croître et s'épanouir à l'ombre de son martyre volontaire.

Confident de toutes les joies, de toutes les espérances de Marie et de son fiancé, qui s'était rapproché de l'homme chez lequel il trouvait maintenant le plus puissant de ses auxiliaires, le prêtre souriait à leurs amours. Puis, quand ils s'étaient éloignés, la jeune fille doucement appuyée au bras de celui qui devait être le compagnon et le soutien de sa vie, il montait s'enfermer dans sa chambre, et là, le malheureux pleurait sur son papier, confident muet de ses tortures, toutes les larmes qui restaient encore dans ses yeux.

XXIV

JOURNAL DE LOUIS HUBERT.

20 décembre 1830. — « Les voilà revenues une fois encore, ces nuits d'hiver, si longues quand l'insomnie compte les heures qui tombent l'une après l'autre dans l'abîme de l'éternité. Les ténèbres s'épaississent autour de moi ; on dirait que le jour ne se lèvera plus, et que le soleil a oublié de venir réveiller la nature endormie. Mais mon âme est plus sombre encore que tout ce qui m'environne, et ma nuit à moi n'a ni aurore ni crépuscule.

» La marche du temps se mesure aux battements de notre cœur. Ils sont plus précipités et plus rapides pendant les éclairs de bonheur qu'il nous est donné de goûter ici-bas. L'angoisse de la douleur est comme un étau qui suspend ses mouvements irréguliers, nous ne le sentons plus, et le temps s'arrête avec lui pour nous laisser savourer à loisir nos souffrances.

» Pourquoi Dieu nous a-t-il départi si inégalement la joie et la douleur dans cette vie mondaine?...

» Il y a le péché originel, je le sais. J'ai prêché cela bien souvent. Mais le doute a envahi mon âme,

et, lorsqu'il s'agit d'une pomme mangée mal à propos, en présence d'une pareille faute, que nous n'avons pas même commise, nous qui l'expions, j'hésite à croire à tant de rancune implacable, à tant de vengeance persévérante, à tant de férocité impitoyable chez ce Dieu de qui découle toute justice et toute bonté.

» Non, Dieu ne veut pas le malheur de sa créature; c'est elle seule qui le fait, en violant ses lois. Il nous a dit : Amour! — nous avons dit : Célibat.

» Aimez-vous, et peuplez ce monde que je livre à » votre libre travail et à votre intelligence! » telle est la première loi qu'il a donnée à l'homme.

» Dieu est juste, et l'homme est insensé !... »

22 août 1831. — « Le succès a couronné mes efforts; ils vont se marier, tout le monde est heureux autour de moi, chacun me félicite et me remercie. Tout est au mieux.... »

28 septembre. — « Ce matin, au milieu de la messe, pendant que tous faisaient silence pour écouter ma voix, j'ai publié pour la première fois les bans de leur mariage. J'ai demandé si quelqu'un y connaissait quelque empêchement.

» Il n'y en aura pas. Qu'est-ce que cela fait qu'il y ait quelque part un homme qui aime cette femme, puisque l'amour de cet homme est un crime, et qu'il doit le cacher comme une honte, dont il est le premier à rougir !

» En faisant cette publication, ma voix, — il me l'a semblé, du moins, — restait ferme, mon visage

demeurait impassible. J'apprenais à toute la paroisse réunie que Marie aimait un autre que moi, et que dans quelques jours je vais les marier.

» Pendant deux dimanches encore, je répéterai ce que j'ai dit aujourd'hui du haut de la chaire.

» Ensuite, on passera outre, et je les marierai en effet. »

20 octobre. — « Tout est fini, tout est consommé! Les voilà mariés, et peut-être deviendrai-je plus calme à présent.

» Un mariage est toujours une grande fête dans nos modestes paroisses. C'est un jour de réjouissances générales, car deux ou trois cents personnes y prennent part ; l'Église consent à se relâcher de ses rigueurs, et la danse est tolérée.

» Dès le matin, les cloches étaient en joie, les violons criaient sous l'archet, les jeunes gens enrubannés chantaient dans la rue, et chacun allait gourmander la paresse de celle qui n'est encore que sa danseuse favorite, mais qui bientôt sera sa fiancée, pour devenir un jour sa femme.

» Puis tout se tait, les cloches, les bruyantes conversations, les chants, les joyeux airs de danse. Quelque chose de sacré, de touchant et de sublime va se passer sur la terre, quelque chose qui réclamerait peut-être plus de recueillement et de mystère, et qui ne devrait avoir que Dieu pour témoin : une jeune fille va se donner à celui qu'elle aime !

» Ils traversent la nef, ils s'avancent, deux à deux, le père donnant le bras à sa fille, la mère s'appuyant

sur celui qui devient un fils pour elle. Tous suivent dans le même ordre. C'est l'image de la vie à deux, telle que Dieu nous l'avait faite dans son paradis.

» Il y a là, à les attendre, un homme qui est venu seul, qui est monté seul à l'autel, qui en descendra seul, qui rentrera seul chez lui !...

» — Anathème et malheur à qui vit seul. *Væ soli!* — a dit l'Éternel !

» Cet exilé de la société des hommes, ce révolté du paradis, c'est le prêtre ! c'est moi !...

» Comme elle était belle, ô mon Dieu ! dans son blanc costume de mariée, lorsqu'elle s'agenouilla auprès de lui sur la première marche de l'autel !... L'amour rayonnait autour de son front, comme une auréole de sainte, en même temps qu'un sentiment de pudeur révoltée au milieu de cette foule, colorait ses joues d'un chaste incarnat.

» Plus semblable à la victime que l'on va immoler sur l'autel qu'au ministre qui sacrifie, je sentais mes jambes fléchir sous le poids de mon corps qui s'affaissait, je croyais voir la pâleur de mon propre visage, sur lequel perlait une sueur glacée, et mon regard hébété errait dans l'église, attiré par elle, repoussé par la présence de celui qui était à ses côtés, ne sachant où se reposer.

» Il me semblait que chacun voyait mon trouble et lisait dans ma conscience !...

» Ah ! je le comprends à présent. Sur l'échafaud où l'attend une douleur inconnue et où il va laisser sa vie, le condamné, sous les regards ardents de la

foule, peut, à force de volonté, feindre le courage, et marcher, sans fléchir, jusqu'au dénoûment de sa lugubre comédie.

» Domptant donc cette faible nature qui s'abandonnait, je descendis les marches de l'autel; je pris les deux anneaux, je les bénis, et après avoir demandé s'ils consentaient à se prendre pour époux, je les passai à leurs doigts.

» Ils étaient unis, unis par moi, unis pour cette vie et pour l'autre, unis dans le temps et dans l'éternité!

» Alors, ils se remirent en route. La cloche recommença ses joyeuses volées, quelques jeunes garçons tirèrent des coups de fusil sur la place, les violons prirent la tête du cortége, et, par petits groupes, beaucoup entonnèrent à la fois diverses chansons qui retentissaient au loin.

» Puis, peu à peu, le bruit s'éteignit, tout rentra dans le silence autour de moi, et je restai seul.

» O mon Dieu! me pardonneras-tu les larmes amères que j'ai versées, lorsque après avoir déposé les ornements sacrés, je suis tombé aux pieds de ta croix, succombant aussi, moi, sous le poids de la mienne, que je n'ai pas mesurée autrefois aux forces de mes épaules!...

» Oui, j'ai pleuré ma jeunesse perdue, mon existence stérile et la vieillesse isolée à laquelle je me suis condamné. J'ai pleuré ce serment que j'ai fait, de n'aimer jamais une femme et de fuir les saintes joies de la famille. J'ai pleuré, et mes larmes

n'ont pas soulagé mon inconsolable désespoir. »

15 janvier 1832. — « Ils sont heureux. Ce jeune homme est digne d'elle, et je m'en réjouis. Du moins, que je sois seul à souffrir, et qu'à mes propres douleurs je n'aie pas à ajouter le spectacle des siennes. Puisque je ne suis rien et que je ne puis rien pour elle, je l'aime assez pour vouloir qu'elle soit heureuse, même par lui !... »

2 mai. — « Voilà le mois de Marie revenu, et chaque année il ramène pour moi un temps de souffrances plus aiguës. Pendant tout un mois, je suis contraint de prendre chaque jour pour texte de sermon deux ou trois versets des litanies de la Vierge, que je paraphrase pour exalter les perfections de Marie.

» Il me semble que je blasphème et que Dieu va dessécher mes lèvres, car, malgré moi, celle à laquelle je pense et que j'adore, ce n'est pas la Reine du ciel, mais bien l'humble perle de la terre; ce n'est pas l'épouse du charpentier de Nazareth, mais bien la femme du tisserand de Saint-Hilaire-des-Bois.

» Je l'aimais, libre, et depuis qu'elle est la femme d'un autre, je l'aime davantage. La jalousie, qui eût dû guérir cet amour insensé, ne fait que l'aiguillonner, pour le rendre plus âcre et plus amer encore. Je suis plus coupable, voilà tout. »

10 mai. — « Ce que je redoutais arrive. On veut soulever encore ces paisibles contrées, afin de les lancer de nouveau dans les aventures d'une guerre

civile au profit d'intérêts politiques qui ne les intéressent guère, à mon avis.

» Depuis dix-huit mois, les émissaires de la légitimité parcourent le Bocage. On annonce que le moment d'agir est arrivé. Une auguste princesse va débarquer, dit-on, dans le Midi. Aussitôt qu'elle aura soulevé les provinces méridionales, la Vendée s'armera à son tour, et Paris et le centre de la Francese trouveront pris entre ces deux grands foyers insurrectionnels.

» Les nobles reparaissent, ils viennent habiter les ruines si longtemps abandonnées de leurs châteaux incendiés en 1793. Je dois le reconnaître, le clergé tout entier fait cause commune avec eux.

» Je redoute de nouveaux malheurs. Il est toujours aisé d'égarer de pauvres paysans qui ne savent rien, pas même lire et écrire, et chez lesquels on dirait qu'on se plaît à éterniser l'ignorance, afin de trouver en eux de dociles instruments pour entraver la marche de l'avenir au profit du passé.

» Aussi longtemps que je le pourrai, je leur prêcherai la paix et la concorde. Les querelles des souverains ne les regardent pas, et, quant à nous, notre rôle est de n'être jamais du parti de ceux qui se présentent avec une épée nue à la main. »

16 mai. — « Marie va bientôt être mère.

» Bien qu'elle doive ignorer toujours de quelle affection je l'ai aimée, elle sait que je ne lui ai jamais voulu ni fait que du bien, et elle en est reconnaissante.

» Son mari n'a pas de famille. Elle a donc imaginé que sa mère, à elle, devait être la marraine de l'enfant qu'elle va mettre au monde, et que moi, son protecteur et son ami, comme elle m'appelle, je dois être le parrain.

» Tous les deux sont venus, en grande cérémonie, réclamer de moi cette faveur.

« — Vous nous avez mariés, m'a-t-elle dit. C'est » à vous que nous devons d'être heureux. Cela nous » portera bonheur à tous, que vous soyez son par- » rain. Il s'appellera Louis, comme son père et comme » vous, et ce nom résumera ainsi toutes mes affec- » tions. »

» J'ai donc une petite place dans son cœur! Hélas! elle est bien modeste, et ce n'est pas celle-là qu'il m'eût fallu pour réaliser toutes les aspirations de mon amour.

» Cela leur portera bonheur, dit-elle. Simple et crédule enfant! Comment pourrais-je donner aux autres ce qui n'est pas en moi? »

XXV

Malgré les sages conseils de tous ceux que n'aveuglait pas leur fanatisme politique, la nouvelle insurrection de la Vendée avait été fixée à la nuit du 3 au 4 juin.

On sait avec quel art supérieur l'espionnage clérical se pratique en tous lieux. C'est une sorte de confession mutuelle, complément obligé de la confession individuelle, qui a ses faiblesses, ses oublis et ses défaillances. Celle-là, chacun la pratique de son mieux, honnêtement, saintement, avec zèle et sans passion, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le triomphe de la bonne cause.

Or, en religion comme en politique, la bonne cause, pour chacun, est celle à laquelle il appartient, à l'exclusion de toutes les autres.

Le maire de Saint-Hilaire-des-Bois, l'ancien séminariste Ridard, ainsi que la bonne sœur Saint-Atrophime n'avaient pas manqué de dénoncer à l'évêché d'Angers la tiédeur de Louis Hubert, qui donnait ce douloureux spectacle d'un prêtre tolérant dans la patrie de l'intolérance, et d'un homme qui ne se soumettait qu'à regret à toutes les mauvaises coutumes d'avant la révolution, que le clergé faisait revivre, et qu'il maintient souvent encore dans ces contrées d'ignorance et de foi aveugle.

Les paysans vendéens montraient la plus déplorable tiédeur à se lancer dans cette nouvelle et dernière jacquerie où l'on voulait les entraîner.

Craignant donc le fâcheux effet que pouvait produire la présence sur les lieux d'un prêtre qui ne se cachait pas pour prêcher bien haut l'union entre tous les enfants de Dieu, l'évêché le manda à Angers, afin que là, on pût s'assurer de ses sentiments, le ramener dans la bonne voie s'il tentait de s'en écarter, ou

tout au moins le retenir, au dernier moment, loin du théâtre des événements qui se préparaient.

A la veille d'obéir à cette injonction, Louis Hubert fut dire adieu à ses amis.

— Hâtez-vous de nous revenir, monsieur le curé, car vous savez que je vous attends, lui dit Marie en souriant. Il est bien entendu que c'est d'un garçon que vous allez être le parrain. Une fille, vous ne sauriez qu'en faire. Si je dois m'en aller de ce monde, je mourrai plus tranquille, sachant que vous serez toujours là, pour veiller sur lui.

— N'ayez nulle inquiétude, Marie, je suis vieux, et j'espère vous précéder tous de longtemps dans la tombe; mais jusque-là, j'enseignerai à votre fils le travail, le travail utile, l'existence occupée, active, au milieu de ses semblables, les aidant de toutes ses forces, et aidé par eux en retour.

Je ferai de lui un robuste ouvrier, auquel j'inspirerai cette noble ambition de s'élever aussi haut que possible dans la carrière qu'il aura choisie, sans chercher à en sortir, comme tant d'autres, qui colorent leur lâche désertion du prétexte d'une vocation qui trop souvent n'existe pas.

L'autorité ecclésiastique qui appelait Louis Hubert auprès d'elle, ne s'était point expliquée sur le temps qu'il serait retenu à Angers. Aussi, comme personne, dans un village vendéen, ne se déciderait à naître ou à mourir si un prêtre n'était pas là, sous la main, prêt à tout événement, on avait désigné pour faire cet intérim de quelques jours l'ancien vicaire de

Saint-Hilaire-des-Bois, l'abbé Guichard, que nous avons vu au commencement de cette histoire passer au vicariat du chef-lieu de canton, grâce à l'influence de Louis Hubert.

De son côté, la sœur Saint-Atrophime guettait, avec une patience que rien ne décourageait, l'occasion d'une absence de Louis Hubert pour mener à bien une entreprise que, depuis longtemps, elle mûrissait dans sa pensée.

On dit que la rancune de prêtre ne s'use jamais. La rancune de nonne est cent fois pire encore, car elle se double de cette ténacité féminine, rendue nécessaire, moins par la faiblesse du sexe que par l'état de minorité, de tutelle constante, d'infériorité auquel l'orgueil masculin condamne la femme. L'entêtement, si l'on peut ainsi parler, est la principale force des faibles.

La bonne sœur avait toujours exercé la charité vis-à-vis de la mendiante du Trou du Gué-au-Sang. Elle l'employait et lui faisait de son mieux gagner son salaire quotidien, mais elle ne l'avait jamais aimée.

Elle la détestait cordialement depuis le honteux échec qu'elle lui avait fait essuyer au sujet de la fuite de Marie au couvent, et de son retour précipité pour épouser l'homme qu'elle aimait.

Madeleine s'était toujours rencontrée sur sa route. Madeleine détournait les filles du couvent, pour leur persuader d'épouser leurs amoureux. Madeleine parlait irrévérencieusement des bons frères et des

bonnes sœurs, et, si elle paraissait respecter davantage les curés, elle manquait encore parfois la sainte messe, bien que Marie et Louis Hubert eussent, sur ce terrain, obtenu d'elle de larges concessions.

En un mot, la présence de Madeleine à Saint-Hilaire-des-Bois était un scandale permanent au milieu de la Vendée.

L'instant était merveilleusement choisi, et l'abbé Guichard était bien l'homme qui pouvait l'aider dans l'exécution qu'elle méditait. Froidement emporté, fanatique sincère, inintelligent, gonflé de fiel qu'il s'efforçait vainement de sucrer avec des formules de paroles douceâtres, il n'avait point pardonné à Louis Hubert d'être venu lui enlever cette cure de Saint-Hilaire-des-Bois qu'il avait muguettée jadis, et considérée si longtemps comme devant lui revenir par une sorte de droit d'héritage.

Seconder les vues de la bonne sœur, c'était donc se venger pieusement de son rival toujours heureux, dans le monde comme au séminaire, en frappant sans péril, pendant son absence, cette pauvre vieille femme dont il s'était fait le protecteur.

Quant à Ridard, désireux de rendre service à tout le monde à la condition de ne se compromettre jamais avec personne et de conserver toujours son écharpe, il avait promis de nouveau, à défaut de l'autorisation du curé, de l'expulser de la paroisse aussitôt que l'opinion publique se serait hautement manifestée contre elle.

Ce coup d'autorité accompli, tout serait bientôt

oublié, et passerait inaperçu, au milieu des grands mouvements politiques qui se préparaient.

Travaillée dès longtemps par les émissaires de la légitimité, la contrée tout entière était dans un état de fermentation contenue. Tous les réfractaires avaient reparu dans leurs paroisses respectives, poussant ouvertement à la révolte, dans l'espérance que le roi restauré par eux inaugurerait son nouveau règne par une amnistie qui leur permettrait de rester dans leurs foyers.

Il était bien entendu qu'il ne serait plus question à l'avenir de l'odieuse conscription. Tout le monde tombait d'accord sur ce point capital.

On eût dit un grand fleuve de colère sourde qui traversait la Vendée, prêt à rompre les digues qui le contenaient encore, et dont il s'agissait de détourner un simple filet, pour déraciner et entraîner dans sa course ce frêle roseau qui avait pris pour un instant racine sur les bords du ruisseau du Gué-au-Sang.

C'était le dimanche. Un brillant soleil des derniers jours de mai éclairait le petit carrefour dont la façade de l'église occupait l'un des côtés, et de ses chauds rayons, brûlait toutes les têtes.

Deux groupes principaux s'étaient formés aux angles de la place. L'un d'eux était composé de jeunes métayers aux longs cheveux, aux chapeaux à la vaste envergure. Au milieu de ce groupe péroraient avec animation les réfractaires, et Dominique Réthoré, auquel son hymen avec Philomène Ra-

breau ne paraissait pas avoir fait oublier les ressentiments d'autrefois.

Ceux-là tenaient pour la sœur Saint-Atrophime et pour l'abbé Guichard, dont ils recevaient les instructions.

L'autre comptait tous les bourgadins de la paroisse. Ils voulaient le maintien de toutes les révolutions accomplies dans le passé, y compris celle de 1830, et la paix dans le présent, la paix, qui seule leur assurait du travail, tandis que l'insurrection et la guerre civile leur apportaient la misère et la mort.

Ceux-là ne juraient que par leur curé, et ils acceptaient la direction que leur imprimait Louis Planchenault, dont, bien loin de les irriter, la supériorité les enorgueillissait au contraire.

Ils se tenaient calmes, fermes, mais silencieux, parce qu'ils n'avaient pour eux que le bon droit et la raison, tandis que les autres avaient le nombre et la force.

Au moment où la cloche sonna pour la dernière fois, Ridard traversa la place pour entrer à l'église. Il était plus long, plus raide, plus flegmatique que d'ordinaire. Tenant beaucoup à ne rien voir, à ne rien entendre, à ne rien savoir, il souleva, d'un geste automatique, son chapeau en passant devant chaque groupe, et fut gagner sa place au fond du chœur.

La foule le suivit, et peu d'instants suffirent pour remplir l'église. Les derniers arrivés refluèrent sur

la place. Mais, la tête nue et le chapelet entrelacé autour de leurs mains croisées, ils suivaient religieusement les évolutions des privilégiés de l'intérieur, se mettaient à genoux, s'asseyaient sur leurs talons ou se levaient, sans accueillir la plus légère diversion qui fût venue distraire leur recueillement.

L'abbé Guichard monta en chaire, et s'agenouilla pour prier le Saint-Esprit de venir inspirer ses paroles. Ses auditeurs se mouchèrent de précaution, et pendant une minute, on eût pu se croire au milieu d'une population affligée d'un immense rhume de cerveau. Le silence se fit, et ne fut plus interrompu que par les vagissements des poupons, que les mères apaisaient en vaquant à leurs devoirs de nourrices.

Le prédicateur voulait passionner ses auditeurs, en rallumant dans leurs cœurs des passions éteintes. Son but était de les entraîner, non de les convaincre. Il emprunta donc à l'Apocalypse un de ces textes violents qui convenaient à son éloquence d'énergumène :

« *Quia tepidus es, et non frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.*

» Je sais que vous n'êtes ni froids, ni chauds, mais que vous êtes tièdes ; et c'est pourquoi je suis prêt de vous vomir de ma bouche. » (Apoc., XIII, 15, 16.)

« ... Ah ! s'écria-t-il dans sa fougueuse péroraison, vous n'êtes plus les fils des hommes de 1793, qui,

pour venger la cause de Dieu, laissaient derrière eux les biens de ce monde, que leurs ennemis livraient aux flammes, et leurs chères affections, que le fer assassin moissonnait avant l'heure !...

» Jézabel et sa fille impie ont baigné leurs mains dans le sang de leurs rois. Les fils des régicides règnent sur Israël, tandis que, proscrit et persécuté, Joas, le roi légitime, mange dans l'exil le pain amer de l'étranger.

» Vous, cependant, vous payez aux publicains d'Athalie l'impôt qui sert à stipendier vos fils, afin qu'ils aillent monter la garde aux portes du palais où trône l'usurpateur.

» Sortez de vos tombes, brigands de la Vendée, sublimes bandits du ciel, et montrez à ces hommes tièdes, que Dieu va vomir de sa bouche, comment, la faux en main et le fusil sur l'épaule, on pénètre violemment dans le paradis ; comment on vole la couronne du martyre ; comment on usurpe, à la droite de l'Eternel, la meilleure place au milieu des élus.

» Allons! réchauffez-vous aux rayons de la foi, cœurs glacés! *Sursum corda !*... Qui vous arrête?... Qui ose contredire la voix de Dieu, lorsqu'il s'adresse à vous par la voix de ceux qui lui consacrent toute leur existence?...

» Qui?... Vous allez vous lever tous pour me répondre, car son nom est sur toutes les lèvres. Oui, vous la connaissez celle qui entrave les vocations pieuses, celle qui fuit le tribunal de la pénitence,

parce qu'elle comprend qu'elle a lassé la patience de Dieu ; celle qui méprise les mystères de la religion, et dédaigne de fréquenter le saint temple, que sa présence souillerait. »

L'orateur s'interrompit tout à coup, visiblement troublé. En face même de la chaire, la victime qu'il dévouait à toutes les haines, celle dont il incriminait l'absence, se leva, se dressa de toute sa hauteur, et, adossée au mur et les bras croisés sur la poitrine, elle fixa sur lui ses yeux, où brillait le feu de la colère et de la provocation.

Comme si cette sorte de réplique muette eût ranimé sa verve, il reprit après un moment de silence :

« Les pauvres, je le sais, mes frères, sont les membres de Dieu, qui nous ordonne d'exercer la charité, même à l'égard de nos ennemis...

» Mais croyez-vous que nous devions l'exercer aussi à l'égard des ennemis de Dieu, et n'est-ce pas nous rendre complices et solidaires de leurs crimes, que de leur fournir un asile à nos côtés?...

» Je vous le demande, mes frères, de quel prix paie-t-elle l'aumône que vous lui faites? Elle vous rend une pierre pour un morceau de pain, elle vous verse le poison en retour du liquide généreux dont vous étanchez sa soif.

» Elle, un membre de Dieu !... Ah ! croyez-moi, mes frères, c'est là un de ces membres que le malade, s'il veut guérir, doit livrer au fer du chirurgien, afin qu'il y promène le feu qui guérit la gan-

grène, ou qu'il le tranche et le sépare du reste du corps... »

A cet appel indirect à la double intervention séculière et médicale du maire, Ridard, dont l'impassibilité n'était pas facile à mettre en défaut, Ridard, pour se donner une contenance, tira son mouchoir et se moucha bruyamment.

Après l'inévitable terminaison d'usage, l'abbé Guichard descendit de la chaire et retourna à l'autel.

Semblable à une statue qui descendrait de son piédestal, Madeleine alors se détacha de la muraille contre laquelle elle semblait pétrifiée. Chacun s'écarta sur son passage, et, traversant comme une pestiférée la foule muette dont le silence même lui semblait crier contre elle, aussi terrible qu'une menace, elle quitta l'église et regagna seule la cave qui lui servait de retraite.

Il y avait ce jour-là à la messe une autre femme, que les paroles du prêtre avaient douloureusement frappée au cœur : c'était Marie. Aussi, l'office divin terminé, se hâta-t-elle de courir au trou du Gué-au-Sang, pensant bien que là quelqu'un avait besoin de consolation.

Madeleine n'était pas une de ces natures qui reculent devant la lutte et qui cèdent en présence d'un danger. Mais cette fois la pauvre vieille femme était à bout de forces, et cette dernière blessure était le coup de grâce.

Folle de rage, elle hurlait en se tordant sur sa couche de fougères. Son visage était pourpre, ses

yeux injectés de sang promenaient autour d'elle des regards effarés, et sa parole s'échappait de sa poitrine en cris inarticulés. Marie comprit que des mots de sympathique tendresse seraient impuissants pour calmer cette âme irritée et que la présence du médecin était devenue nécessaire.

Elle reprit donc sa course pour aller dans le bourg à la recherche de Ridard.

Mais comme il tenait beaucoup à n'intervenir dans un sens ou dans un autre qu'après que la marche des événements se serait fortement dessinée, celui-ci avait prudemment tiré au large. Il s'était hâté de monter à cheval, en annonçant qu'il allait visiter des malades éloignés, dans l'une des paroisses voisines où l'on avait recours à sa science.

Que faire, quand le danger pressait, et que chaque minute de retard compromettait les jours de cette pauvre femme qui l'avait tant aimée?...

Pourquoi leur protecteur, leur ami à toutes les deux, pourquoi le bon prêtre, Louis Hubert, n'était-il pas là pour prendre la responsabilité des événements, et assister cette infortunée créature qui allait mourir en maudissant les hommes, en blasphémant Dieu, peut-être !...

Il fallait agir cependant. Mais à qui s'adresser? Marie n'avait jamais partagé les défiances et les préventions de Madeleine contre la religieuse qui avait instruit son enfance. La sœur Saint-Atrophime visitait les malades, et l'habitude de les voir suppléait chez elle au savoir absent. Et puis, lorsqu'il

n'était que trop évident que Madeleine refuserait de se confier à l'abbé Guichard, le caractère sacré de la religieuse lui permettait d'assister les mourants, de leur faire entendre ces paroles qui adoucissent l'amertume des heures de l'agonie, en réveillant dans l'âme des pensées d'espérance et d'éternité.

La sœur regrettait peut-être maintenant d'avoir poussé aussi loin les choses, quand les conséquences en devenaient si graves. Elle s'empressa donc de suivre Marie, et toutes les deux se dirigèrent vers l'asile misérable de la mendiante.

Celle-ci n'aperçut tout d'abord que la religieuse, que, par un sentiment de pieuse déférence, la jeune femme avait fait passer devant elle.

A sa vue, Madeleine éprouva un sentiment mélangé de répulsion et de terreur, et se rejeta contre la paroi de la cave, dans laquelle le milieu du jour même laissait régner une demi-obscurité. Mais l'indignation et la colère reprirent bientôt le dessus. Elle passa sa main devant ses yeux et étreignit son front avec ses doigts décharnés, comme pour retenir sa raison prête à l'abandonner.

— Oh ! s'écria-t-elle, toujours les robes noires !... Elles m'ont poursuivie pendant toute ma vie, et les voilà encore là, à mon chevet de mort ! J'étais trop heureuse ainsi, vois-tu !... Elle me rejette sur les chemins, quand mes pauvres jambes ne peuvent plus me porter ! Elle défend que l'on me donne du pain, à présent que je ne puis plus en gagner. Elle

m'assassine, et cela eût manqué à son triomphe, de venir m'insulter à ma dernière heure.

— Remettez-vous, pauvre femme, interrompit la religieuse, et jugez mieux de mes sentiments. La souffrance vous rend injuste. C'est une consolatrice, c'est une chrétienne qui vient vers vous, avec des paroles de pardon à la bouche.

— Ah ! vous me pardonnez, ma sœur !... Eh bien, je ne vous pardonne pas, moi, et il est temps que je vous apprenne pourquoi.

— Voyons, ma bonne Madeleine, interrompit à son tour Marie en l'enlaçant entre ses bras, ne vous écolérez pas ainsi !... Ne reconnaissez-vous point Marie, la fille que vous aimez ?...

— Oui !... oui !... Mais je le reconnais aussi, l'habit que porte cette femme ! reprit la vagabonde. Elle t'a entraînée malgré moi au couvent. Eh bien ! tu étais la seconde enfant qu'elles m'enlevaient pour l'enfermer derrière leurs hautes murailles...

— Que dites-vous là ? s'écria la religieuse. Le délire de la fièvre vous égare, sans doute.

— Non, allez, je dis la vérité, et il faut que Marie sache tout. Tu vas être mère bientôt, et puisque Dieu ne permet pas que je voie ce beau petit ange, je veux que tu apprennes à te défier de celles qui viennent ravir nos enfants à nos caresses. Garde le tien auprès de toi. Ou bien, s'il faut que d'autres l'élèvent et l'instruisent, mère de famille, ne le confie jamais qu'à des mères de famille.

Écoute, écoute, Marie ! Et vous aussi, écoutez, ma

sœur ! Il y a de cela bien longtemps... plus de quarante années, je crois. J'avais une fille, bien à moi, celle-là, et à moi toute seule. Elle avait douze années, comme toi, lorsque je te vis pour la première fois. Elle s'appelait aussi Marie, et, comme toi, ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus.

C'était le soir. Il pleuvait, nous étions vêtues à peine, et nous avions faim. J'avais roulé ma pauvre petite Marie dans le haillon qui couvrait mes épaules, et, accroupie auprès d'elle pour tâcher de l'abriter encore, je regardais ses yeux se fermer, et je me demandais si c'était pour dormir, ou pour mourir...

Depuis que Madeleine parlait, la religieuse écoutait avec une anxiété extrême. Elle l'interrompit, ne pouvant plus se contenir.

— Attendez, s'écria-t-elle, et laissez-moi dire... Est-ce donc la volonté de Dieu que de pareilles choses arrivent !

C'était dans le midi de la France, n'est-ce pas, et dans les environs de Toulouse ?...

— Oui !... répondit la mendiante, au comble de la stupéfaction.

— Une voiture s'arrêta. Deux femmes en descendirent...

— Oui !... Mais comment savez-vous cela, vous ?...

— L'une de ces femmes était une dame du grand monde, l'autre portait l'habit de l'ordre auquel j'appartiens...

— Ah ! s'écria Madeleine en bondissant vers elle, c'est vous, vous, misérable et infâme, qui m'avez

volé ma fille !... Qu'en avez-vous fait, dites ?...

— Oh! mon Dieu! s'écria la religieuse en tombant comme foudroyée aux pieds de la vagabonde. Mon Dieu! pitié et miséricorde!... Et vous, pardon!... pardon !... ma mère !...

Madeleine se rejeta en arrière en poussant un cri sauvage. Marie la reçut dans ses bras, et toutes deux se tinrent un instant entrelacées. Puis, après un instant de silence solennel, la mendiante écarta les mains de la jeune fèmme qui s'efforçait de la retenir, et, le regard fixe et comme en délire, elle s'écria :

—Ma fille!.. Entends-tu cette femme qui dit qu'elle est ma fille!... Oh! non !... c'est toi, toi seule, vois-tu que j'aime et qui es mon enfant !... Est-ce que ma fille peut s'appeler Saint-Atrophime?... Son nom était Marie, et il est assez beau pour qu'on ne le change pas pour un autre...

— C'est la règle!... murmura la religieuse toujours agenouillée et le visage dans ses deux mains. Oh! ma mère! dites que vous me pardonnez !...

— Ma fille !... répéta la mendiante dont le délire semblait augmenter d'instants en instants. Et qu'as-tu fait, dis, pour te rapprocher de ta mère, tandis qu'elle usait jusqu'aux genoux ses jambes sur toutes les routes et qu'elle t'appelait au pied des murailles de tous les couvents?... T'es-tu défendue contre celles qui t'enlevaient à son amour? Non, tu as fait comme elles, tu as prononcé des vœux qui creusaient un abîme infranchissable entre toi et cette mère que tu implores aujourd'hui !...

Et depuis, qu'as-tu fait pour expier ton lâche abandonnement ? Ces petits êtres sans défiance que l'on te donnait à instruire, tu les as poussés de toutes tes forces vers le couvent, sans t'inquiéter des larmes des pauvres mères, que tu faisais veuves de leurs plus douces affections...

Tu m'as poursuivie de ta haine, tu m'as persécutée, moi que tu appelles ta mère, et tu m'as fait chasser de ce misérable réduit que les chiens ne me disputeraient pas !... J'avais retrouvé une autre toi-même, ma Marie bien-aimée et bien aimante, celle-là !... Tu es venue me l'enlever comme les autres....

— Oh ! que ne pouvez-vous lire mes remords dans mon cœur ! s'écria la religieuse en se tordant les mains avec désespoir. Taisez-vous, ma mère, par pitié, taisez-vous !...

— Enfant volée, qui n'as su te venger qu'en volant les enfants des autres, sois maudite !...

— Pas cela !... Oh ! non !... ne dites pas cette parole horrible !... Que je ne paraisse pas devant Dieu le front courbé sous le poids de la malédiction maternelle !

— Arrière !... Toutes mes douleurs, comme toutes mes hontes, me sont venues de toi !... Je n'ai qu'une fille, Marie, la voilà !... Laisse-moi mourir en paix auprès d'elle ! Toi, va-t'en !... Va-t'en !... maudite !...

Madeleine s'était redressée debout sur sa couche de fougères, et, soutenue par la jeune femme, elle montrait à la religieuse l'entrée de sa grotte, comme pour la chasser de sa présence. Tout à coup son

corps se raidit, elle se rejeta en arrière, et, épuisée de fatigue, Marie la laissa retomber à la renverse.

Madeleine était morte.

Brisée par les douloureuses émotions de cette scène, Marie se retira, laissant la religieuse prier, pleurer et méditer en face du cadavre de sa mère, morte en la maudissant.

XXVI

Nous n'avons point à raconter ici les péripéties de la folle échauffourée vendéenne de juin 1832. Les petites villes se montrèrent partout hostiles à la manifestation légitimiste, les gros bourgs restèrent indifférents, et, sur les campagnes, les réfractaires furent à peu près les seuls soldats que recrutèrent quelques nobles qui se constituèrent leurs chefs.

Il fallut donc ajourner des espérances dont c'est la destinée de ressembler à celle de *l'homme au sonnet* du Misanthrope.

On connaît assez l'adresse merveilleuse que possède le clergé pour mettre la religion à la portée de tout le monde. Il interdit rigoureusement, dans les villes de Bretagne ou de Vendée, de danser lorsque le premier janvier n'est pas encore arrivé, à cause du saint temps des Avents, ou après le premiermars,

sous prétexte de carême, et dans tous les cas toute danse tournante est sévèrement proscrite.

Mais comme il n'obtiendrait point cela à Paris, et qu'il faut, avant tout, et à tout prix, des pénitentes aux confesseurs, il s'y montre accommodant et facile, et se contente d'enseigner l'art de sanctifier jusqu'aux plaisirs profanes, au moyen d'aumônes libérales. D'ailleurs les scrupules de la conscience s'apaisent, lorsque l'on peut se dire que c'est par déférence aux volontés du mari, que la femme doit suivre dans le monde où il lui convient d'aller.

Intelligence accessible à toutes les grandes choses et cœur ouvert à toutes les nobles affections, tolérant et ne damnant personne, sans fanatisme religieux ni politique, Louis Hubert était, à tous égards, un prêtre de grande ville, qui, le cas échéant, ne serait d'aucune utilité dans une paroisse du Bocage, où il pouvait même devenir un embarras.

On songea donc à remplir les promesses qui lui avaient été faites autrefois, promesses qu'il avait négligé de rappeler en temps utile. On le retint à Angers, et il fut décidé que l'abbé Guichard obtiendrait enfin la cure de Saint-Hilaire-des-Bois.

Quel motif eût donné Louis Hubert pour protester contre une décision qui devait combler tous ses vœux, en donnant satisfaction à sa légitime ambition? Plus esclave que le soldat sous les drapeaux, il ne s'appartenait pas, et sa destinée était d'errer sans patrie où l'envoyaient ceux qui disposaient de sa volonté.

On lui avait accordé tout le temps qu'il voudrait pour opérer son changement de résidence, et dès qu'il fut évident que la tentative insurrectionnelle devait avorter, on le laissa libre de retourner dans son ancienne cure.

Louis Hubert avait hâte de retourner à Saint-Hilaire-des-Bois. Il savait que Marie l'attendait, et en songeant à cet enfant qui allait naître et pour lequel elle avait réclamé de lui une sorte de paternité spirituelle, il se rappelait cette parole touchante de Valentine de Milan, lorsqu'elle pressait contre son cœur le bâtard d'Orléans :

« On me l'a dérobé ! »

— Ah ! se disait-il en se dirigeant à pied vers ce village d'où un ordre supérieur l'exilait pour toujours ; toutes les affections d'ici-bas passeront-elles à leur tour devant mes yeux sans qu'une seule puisse jamais devenir mon partage ! S'ils pouvaient un jour le confier à mes soins et l'oublier auprès de moi, cet enfant dont ils me demandent d'être le père devant Dieu !...

Hélas ! pauvre insensé, ce rêve est encore trop beau pour toi, et ce doux fardeau de la paternité adoptive t'est interdit comme tout le reste. Qu'est-ce qu'une maison où il n'y a pas de femme, pour élever un enfant ? La femme, c'est la gaieté, le charme, la grâce, l'éternel printemps, et près de nous l'enfant deviendrait sombre et désapprendrait le rire. La femme seule supporte ses colères, comprend ses caprices, rit à ses larmes, et console avec une caresse

ses grandes douleurs d'un moment. L'homme, sans la femme, n'est rien et ne peut rien. C'est l'être incomplet, impuissant, la créature mutilée dont les forts font risée, et qui cache sa honte au fond de sa demeure solitaire.

Sais-je, d'ailleurs, quelle destinée m'attend, comment on disposera de moi, et où il leur plaira de m'envoyer? Je me suis volontairement exilé du doux nid de la famille, et je n'ai que l'hôtellerie de la route pour m'abriter une nuit, jusqu'à ce que je reprenne le bâton de pèlerin.

Je ne la quitterai pas sans regret, cependant, cette cure modeste, car là j'ai aimé et j'ai souffert; là j'ai vécu et j'ai été un homme. Ailleurs, je ne suis qu'un prêtre!...

Tout à coup, il fut interrompu au milieu de ses rêveries par un bruit lointain qui le glaça d'une crainte subite. C'était la cloche bien connue de Saint-Hilaire-des-Bois, qui, à de longs intervalles, jetait dans les airs un son isolé, lugubre; c'était ce sinistre tintement des agonisants qui avertit les chrétiens qu'un de leurs frères va mourir, et qu'il est temps de s'agenouiller afin de réciter pour lui la prière suprême.

Dans les villes, on entend à peine les sonneries des cloches, que couvrent les mille bruits des rues; on ne se connaît pas, et nul ne s'intéresse guère à qui naît ou à qui meurt. Mais dans un village de sept cents âmes, la mort, lorsqu'elle frappe à une porte, est vue par tout le monde. Chacun se tient

pour averti, et fait un retour sur soi-même. D'ailleurs, celui dont elle va faire un cadavre, c'est un voisin, un ami, un parent. Aussi ne peut-elle porter un seul coup, qu'elle ne nous atteigne un peu.

En proie à de funestes pressentiments, Louis Hubert hâta le pas, et bientôt il pénétra sur le territoire de sa paroisse.

Le premier paysan qu'il interrogea lui dit, sans se déranger de sa route, que c'était la femme de Louis Planchenault, le tisserand, qui allait mourir.

Le cratère d'un volcan s'ouvrant sous ses pas n'eût pas creusé devant lui un gouffre plus effroyable. Il avait tout prévu, sauf cela ; il était résigné à tout, excepté à lui survivre...

Qu'elle passât, sans le voir, à côté de son amour, puisque cet amour ne pouvait se montrer à la lumière, c'était bien. Que d'autres l'eussent aimée, en le prenant pour confident de leur passion, cela devait arriver ainsi. Qu'il l'eût uni à l'homme auquel elle avait donné son cœur, c'était son devoir de prêtre, et, en récompense de tant de tortures endurées sans révolte, sinon sans murmures, Dieu lui pardonnerait peut-être d'avoir failli, dans son âme, à la parole qu'il lui avait engagée.

S'éloigner d'elle, aller traîner ses jours loin de cette humble demeure où il la laissait heureuse aux bras d'un autre, il avait accepté encore ce sacrifice, puisque sa raison lui criait depuis longtemps qu'il était nécessaire.

Mais être séparé de Marie par l'abîme de la tombe;

mais aller chanter sur elle les prières des trépassés, et jeter de sa main la première pelletée de terre; mais falloir la fiancer à la mort, après l'avoir fiancée à son rival ; tout cela ne dépassait-il pas la mesure du possible, et pouvait-il bien être donné à un seul être de boire à si longs traits le calice de toutes les douleurs humaines?...

Si jeune et si belle, et déjà n'être plus qu'un cadavre! Ce cerveau d'où la pensée jaillissait en vives saillies, tout à coup ne pensait plus, ces lèvres sur lesquelles s'épanouissait le sourire étaient décolorées; ces yeux si charmants étaient sans regard. Et c'était lui qui allait la conduire à sa dernière demeure, afin que le ver de la tombe fît curée de tout cela?...

Une douleur aiguë vînt le mordre au cœur, le sang cessa de circuler dans ses veines, et il lui sembla que c'était lui qui allait mourir.

Il se remit cependant, et, faisant un violent effort sur lui-même, il continua sa marche.

Une foule émue et nombreuse se tenait devant la porte du jeune tisserand. Tant d'événements étaient venus occuper l'attention publique, depuis la veille, que chacun négligeait son labeur quotidien pour avoir à chaque minute des nouvelles de la pauvre jeune femme à laquelle chacun s'intéressait.

Beaucoup même encombraient l'intérieur du logis. Aux champs, on a l'écorce rude et la sensibilité émoussée. Chacun s'empresse dans la chambre des moribonds. C'est à la fois une marque d'intérêt

que l'on donne à la famille, et l'on se prépare soi-même à franchir un jour ce terrible passage par la vue de l'agonie du prochain, et en causant devant lui, au besoin même avec lui, des chances qu'il a de n'en point revenir. L'important est de faire une bonne mort, et cela y prédispose à merveille.

Les demeures des tisserands de la Vendée sont précédées d'un escalier brisé en deux, dont une moitié forme perron et donne accès à la chambre du rez-de-chaussée, et dont l'autre s'enfonce en terre pour conduire dans la cave où est le métier, qui exige une température douce et toujours égale.

Louis Hubert rassembla tout ce qui lui restait de force, gravit le perron, et entra.

Il aperçut un berceau, dans lequel sommeillait un enfant nouveau-né, qui avait devancé de quelques jours l'époque où on l'attendait

Puis, dans un vaste lit à colonne et à baldaquin, était étendue, plus blanche que ses draps, la jeune mère qui allait mourir.

Perdu dans la demi-obscurité de la ruelle, Louis Planchenault pressait une des mains de sa femme, et, pour tâcher de tromper sa chère malade, dissimulait de son mieux ses angoisses. Au pied du lit, le garde champêtre et la Raimbaude s'abandonnaient librement à leur douleur et pleuraient bruyamment.

De temps à autre, Ridard venait consulter le pouls de Marie, et reprenait sa marche à travers la chambre. On eût dit un compas animé. Cependant

un observateur attentif eût pu découvrir l'ombre d'une légère émotion sous ce masque impassible. Peut-être sa conscience lui reprochait-elle de n'avoir pas fait suffisamment pour dissuader la sœur Saint-Atrophime d'inspirer à l'abbé Guichard le sermon qui devait entraîner tant de catastrophes à sa suite.

Peu de mots rapidement échangés mirent Louis Hubert au courant des événements accomplis depuis vingt-quatre heures.

Partagée entre la douleur d'avoir vu mourir entre ses bras Madeleine, qu'elle aimait tant, et l'émotion profonde causée par la scène terrible à laquelle elle venait d'assister, Marie, de retour chez elle, s'était laissé tomber mourante sur son lit. Quelques heures après, elle donnait naissance à son enfant. Ainsi qu'elle l'avait désiré, c'était un garçon, et il pouvait s'appeler Louis, comme son père et comme son parrain.

Ridard avait déclaré que c'était un accouchement avant terme, et que la mère était perdue irrémédiablement.

La Champêtre s'était empressée d'en avertir sa fille, afin de faire venir sans délai l'abbé Guichard.

— Non, ma mère! répondit la mourante avec fermeté. Non, pas lui, je ne veux point le voir!

— Mais, ma pauvre Marie, tu ne sais donc point que tu vas mourir, et que si tu te laisses en aller sans confession, tu seras damnée!

— Je ne sais pas si je serai damnée pour cela, ma mère, mais ce n'est point à lui que je dois me confesser. N'ayez crainte!... M. le curé arrive, je le sais, je le vois!... Dieu permettra que je vive jusque-là, parce que je dois lui parler. Il faut que je le console!... »

On courut prévenir les religieuses. La sœur Saint-Atrophime avait passé la nuit face à face avec le cadavre de sa mère. Elle avait frappé sa poitrine avec désespoir et paraissait à moitié folle de douleur. La bonne sœur Saint-Olive vint donc seule, et toujours peu bruyante, s'agenouilla dans un coin, et pria, ainsi que le prescrivait la règle.

L'assistance était en proie à deux anxiétés poignantes. Elle redoutait la mort probable de Marie, mais surtout elle frémissait de terreur à la pensée qu'elle pouvait se laisser mourir sans confession, ce qui placerait l'abbé Guichard dans la nécessité de lui refuser la sépulture chrétienne. Chacun le connaissait assez pour être bien assuré qu'il ne manquerait pas de le faire, pour le bon exemple et comme enseignement.

Ridard se demandait quelle conduite il aurait à tenir en l'occurrence.

Aussi l'arrivée du curé de Saint-Hilaire-des-Bois déchargea-t-elle toutes ces poitrines oppressées du plus lourd des poids qui les accablaient.

Louis Hubert se laissa tomber sur la chaise que Ridard venait de quitter, et, saisissant une des mains de la mourante qui semblait vouloir la lui

tendre pour un dernier adieu, il laissa son cœur se fondre en larmes amères.

Tout le monde savait de quelle vive affection il avait toujours chéri la fille de la Champêtre, et nul ne s'étonna de la douleur de ce prêtre qui avait déjà vu, d'un œil sec, tant d'agonies, et confié tant de morts à la terre.

Cette rosée du cœur qui tombait sur elle, ranima la jeune mère. Elle fit un signe pour que tout le monde s'éloignât, afin qu'elle restât seule avec Louis Hubert.

— Écoutez-moi, lui dit-elle alors. Le temps presse, car je n'ai plus que quelques instants à vivre. Depuis ce matin, je cause avec Dieu, et j'entends des voix de l'autre côté de la vie.... Il permet qu'à cet instant suprême, nous ayons la souvenance de tout le passé, le savoir de tout le présent, et que nous entrevoyions quelque chose de l'avenir. C'est la récompense ou le châtiment qui déjà commencent pour nous...

Vous avez beaucoup souffert à cause de moi, je le sais à cette heure; mais vous me pardonnez, n'est-ce pas, parce que vous avez bien la connaissance que cela n'a point été par ma faute...

Allez, je vous aurais aimé autrement que je ne l'ai fait, que je n'aurais pu vous aimer davantage!..

Homme! celle qui va mourir te délie pour un moment du serment que tu as fait à Dieu. Presse sous tes lèvres le front de la femme que tu as si saintement aimée, qu'elle n'a pas même pu deviner ton

amour. Ce baiser-là, je vais le porter aux pieds de Dieu, car c'est un baiser digne du paradis!

Maintenant, que le prêtre reparaisse et qu'il ne voie plus que la chrétienne qui va mourir... Je ne vous ferai pas ma confession, mon père! J'ai toujours été de verre pour vous, et vous avez lu dans mon cœur à toutes les heures de ma vie. Bénissez-moi donc, et ne me plaignez pas de partir si jeune. Il vaut mieux que je meure! Je ne regrette rien, que ce pauvre petit être qui n'aura jamais connu les caresses maternelles!... Je lègue à son père, et à vous, son parrain, son second père, tout l'amour que j'aurais eu pour lui. Rappelez-vous que c'est votre fils, à tous les deux...

Que tous les autres rentrent maintenant, et, pour eux, faites tout ce qu'exige votre ministère. Allons, pauvre ami, du courage!...

La foule revint, empressée, autour du lit mortuaire, et tous reprirent la place qu'ils occupaient quelques instants auparavant.

— Je veux, dit-elle encore, que la pauvre Madeleine repose à côté de moi, dans le cimetière!

Puis quand tout fut accompli, au milieu du recueillement général, le jeune tisserand et le pauvre prêtre saisirent chacun une des mains de Marie, dont les yeux fixes et grands ouverts semblaient jeter leur dernière lueur. Penché sur sa couche, Louis Hubert recueillit ses dernières paroles.

— Je ne vois plus!... murmura-t-elle d'une voix éteinte. Je n'entends plus!... le bruit s'efface!...

mais de l'autre côté, quel bruit immense et mélodieux!... quelle lumière éclatante!... Oh! comme c'est beau, la mort!...

Puis ses yeux se fermèrent, et elle retomba inerte, sur sa couche.

Elle était morte.

XXVII

Maîtrisant sa douleur pour être tout à la gravité de ses fonctions sacerdotales, Louis Hubert se hâta d'ondoyer ce fragile petit être autour du berceau duquel tant de tombes venaient de se creuser.

Au village, tout, et jusqu'à la mort même, sert de prétexte à un banquet, et se célèbre entre les pots. Il était cependant difficile, même pour ces estomacs rustiques, de servir le festin du baptême de l'enfant dans la chambre même où reposait le cadavre encore tiède de la mère. Tout entière à sa douleur maternelle, la pauvre Champêtre n'avait point, pour ce jour-là, de sourire à donner à son petit-fils. Il fut donc résolu que le lendemain seulement, après la cérémonie funèbre, le même repas réunirait les témoins du baptême de la veille, avec les invités de l'enterrement du jour.

L'abbé Guichard voulut, pour sauver le principe,

soulever quelques objections contre l'intention hautement manifestée par Louis Hubert, de faire à la fois les deux enterrements, et, suivant le vœu de Marie, d'admettre le corps de la mendiante à reposer auprès du sien. Quelques sévères paroles que lui adressa celui-ci le rendirent de plus facile composition, et il se résigna à prier sur le corps de celle qui était morte sans voir un prêtre, et sans être, suivant la formule consacrée, *munie des sacrements de l'Église.*

Il arriva un incident étrange. Ridard, qui, lui non plus, n'avait pas été appelé, et qui n'aimait pas que l'on mourût sans qu'on lui payât le tribut d'une dernière visite, Ridard annonça qu'il acquitterait de sa poche tous les frais de l'enterrement de la mendiante, intégralement.

Lorsque certains hommes accomplissent une bonne action, si minime soit-elle, il faut toujours rechercher quels secrets motifs d'intérêt personnel les y engagent. Le maire et le nouveau curé de Saint-Hilaire-des-Bois redoutaient sans doute quelque revirement dans l'opinion publique. Ne pouvait-il pas arriver qu'en présence de tant de malheurs accomplis, on reprochât à l'un son sermon du dimanche précédent, à l'autre de l'avoir inspiré peut-être, de compte à demi avec la sœur Saint-Atrophime ?...

Le jour suivant, les cloches de l'église s'ébranlaient pour convier les habitants à cette double cérémonie funéraire. Bien peu négligèrent de s'y

rendre. Louis Hubert n'avait pas voulu céder à son successeur le soin de prier pour Marie, et il s'était promis à lui-même d'aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de son devoir de prêtre.

Dieu lui compterait peut-être ses souffrances comme une expiation !

Il fut donc lever d'abord le corps de la mendiante, puis celui de Marie, et, après les chants de l'église, il les conduisit à leur dernière demeure.

Lorsqu'il entendit ce bruit sourd que fait la terre en tombant sur la bière, il chancela et faillit glisser dans cette tombe béante qui engloutissait tout ce qu'il avait aimé sur la terre.

Comme il franchissait la porte du cimetière, il aperçut Champêtre et sa femme qui, assis sur un banc de pierre, pleuraient en se tenant par la main.

— Pauvres gens ! se dit-il, vous ne savez pas qu'il y a là un homme qui porte envie à votre douleur, tant la sienne est immense !... Oh ! oui, je vous trouve heureux, vous qui pouvez la pleurer en toute liberté !... Ma douleur est criminelle, comme l'était mon amour, et je n'ai pas même la triste consolation des larmes. Le désespoir du prêtre est solitaire comme sa vie, et il n'y a de confidents ni pour ses joies ni pour ses chagrins !...

Le curé a sa place marquée à toutes les tables, dans toutes les occasions solennelles. Mais lorsqu'on voulut presser Louis Hubert de venir s'asseoir au festin des funérailles, il prétexta un malaise subit,

que la pâleur livide de son visage ne rendait que trop facilement croyable, et rentra au presbytère, laissant à son successeur le soin de le remplacer dans ce dernier acte de la lugubre cérémonie.

Renfermé dans sa chambre, il fit prier l'abbé Guichard, dont un repas hors de tour ne suffisait pas à déranger les habitudes, de dîner seul, et sans l'attendre.

C'était, aux yeux de Rose, quelque chose de si énorme, que de refuser deux dîners dans la même journée, qu'elle proposa d'appeler le médecin.

Louis Hubert s'y refusa. Ce n'était, disait-il, qu'une simple indisposition, dont un jour de diète et une nuit de sommeil suffiraient à faire disparaître les traces.

Le lendemain, à l'heure matinale à laquelle il était accoutumé de se lever pour vaquer aux devoirs de son sacerdoce, Rose, n'entendant aucun bruit dans sa chambre, monta l'escalier, écouta, heurta doucement, puis plus fort. Elle ouvrit la porte, et s'approcha du lit, sur lequel il était étendu immobile et froid.

Elle poussa de grands cris, appela l'abbé Guichard, et courut chez Ridard, qui vint constater que le malheureux curé était mort de la rupture d'un anévrisme.

La catastrophe remontait à la veille, dans la soirée, vraisemblablement.

Dieu avait eu pitié de lui. Ses jours d'épreuves étaient terminés, et son corps reposerait dans le

cimetière de Saint-Hilaire-des-Bois, non loin de celle qu'il avait aimée jusqu'à en mourir.

Quant à la sœur Saint-Atrophime, la seule chose qu'elle comprit dans ces durs enseignements de la Providence, c'est que l'ordre auquel elle obéissait n'était pas assez sévère, et qu'elle ne macérait pas assez son corps.

Huit jours après ces tristes événements, elle entrait dans un monastère de Trappistines.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

LOUIS HUBERT

PAR

EUGÈNE BONNEMÈRE

Un fort volume — Prix : 3 francs.

Bien qu'il semble avoir pris à tâche de justifier le discrédit dont il est frappé dans l'esprit d'un grand nombre de lecteurs, le roman n'en reste pas moins le moule le plus heureux dans lequel un penseur puisse couler une idée généreuse et féconde pour la présenter vivante au public qui la discute, l'adopte ou la repousse.

L'auteur de *Louis Hubert* a pris au sérieux le rôle de romancier. Il y a préludé par de fortes études historiques, et c'est ainsi que l'*Histoire des Paysans*, *la France sous Louis XIV*, *la Vendée en* 93 ont précédé le *Roman de l'Avenir*, œuvre philosophique,

dans laquelle, sous une forme légère, M. Eugène Bonnemère touche en passant, pour les résoudre, à tous les problèmes dont la solution préoccupe à juste titre notre siècle qui semble égaré, sans boussole ni gouvernail, sur l'immense océan de l'inconnu, n'ayant plus ni foi religieuse, ni foi politique, ni foi sociale, et cherchant à se bâtir un abri d'un jour au milieu d'un amas de ruines.

Louis Hubert est un roman intime, d'actualité, de passion. Malgré les vertus et les supériorités que l'auteur a prodiguées à son héros, le prêtre dont il a si impitoyablement analysé les angoisses n'est pas un ange, mais un homme, avec toutes les faiblesses, ou plutôt avec toutes les énergies d'un homme qui a prêté à Dieu et au monde un serment qu'il veut tenir, et qu'il tiendra, dût-il mourir après avoir gravi sur les genoux ensanglantés jusqu'à la dernière marche de son douloureux calvaire.

A côté du drame dont les péripéties se déroulent sous les yeux du lecteur, M. E. Bonnemère a trouvé deux caractères épisodiques d'une étrange grandeur : celui de la vieille mendiante qui a usé sa vie et ses jambes à la recherche de l'enfant que les religieuses lui ont ravie jadis, pour la sauver des périls du monde; et celui de la terrible sœur Saint-Atrophime, dévouée à froid, sans chaleur de cœur, pour plaire à Dieu et pour faire son salut, fanatisant les enfants qu'on lui confie et dépeuplant la contrée au profit du couvent, où elle fait entrer toutes les jeunes filles.

L'auteur a placé la scène dans ces campagnes de la Vendée qu'il connaît si bien. Nous voyons vivre de leur vie patriarcale ces paysans du Bocage qui mirent jadis tant d'héroïsme au service d'une mauvaise cause. Nous assistons à la lutte de ces deux races qui vivent côte à côte sans se mêler jamais : la race un peu sceptique des *bourgadins*, ou tisserands des bourgs qu'occupe la manufacture de Cholet, et celle des métayers, crédule, fanatique, isolée et un peu sauvage au milieu de ses genêts et derrière ses haies de houx hérissés et impénétrables.

Louis Hubert est une thèse. L'auteur a voulu protester contre le célibat du prêtre et contre les communautés religieuses comme corps enseignant. Mais si elle est écrite avec une grande ardeur de conviction, cette thèse est soutenue sans haine ni colère ; tous les personnages sont honnêtes, convaincus, sincères, et agissent suivant la logique implacable de leurs croyances et de leurs devoirs. La leçon n'en est que plus saisissante.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPR.

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE DES PAYSANS. — 2 vol. in-8°. Prix : 10 francs.
LA FRANCE SOUS LOUIS XIV. — 2 vol. in-8°. Prix : 12 francs.
LA VENDÉE EN 1793. — 1 vol. in-18. Prix : 3 francs.
LE ROMAN DE L'AVENIR. — 1. vol. in-18. Prix : 3 francs.

ROMANS — DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Collection grand in-18 jésus à 3 fr. le volume

EMILIE DE VARS. — Mémoires d'une Institutrice . . . . . 1 vol.
PONSON DU TERRAIL. — La Bohémienne du grand monde . . . . 1 vol.
— Le Drame de Planche-Mibray . . . . . 1 vol.
— L'Héritage de Corinne. — La Mule de satin . . . 1 vol.
ARSÈNE HOUSSAYE. — Le Roman de la duchesse . . . . . 1 vol.
MAXIME BREUIL. — On meurt parfois d'amour . . . . . 1 vol.
EDOUARD CADOL. — Contes gais. — Les Belles Imbéciles . . . 1 vol.
N. DE SEMENOW. — Les Mauvais Maris . . . . . 1 vol.
CHARLES RABOU. — L'Allée des Veuves . . . . . 1 vol.
CHAMPFLEURY. — La Belle Paule . . . . . 1 vol.
EMILE LECLERCQ. — Les Petits-Fils de Don Quichotte . . . 1 vol.
E. JACOB DE LA COTTIÈRE. — Le Chemin de la lune, s'il vous plaît? 1 vol.
EDOUARD MONTAIGNE. — Le Manteau d'Arlequin . . . . . 1 vol.
MAILLEFILLE (Félicien). — La Confession du Gaucho . . . . 1 vol.
ELIE BERTHET. — Le Bon Vieux Temps . . . . . 1 vol.
— La Peine de mort ou la Route du mal . . . . . 1 vol.
HENRY DE KOCK. — Beau fleu . . . . . 1 vol.
E. et J. DE GONCOURT. — Manette Salomon . . . . . 2 vol.
HIX. — Qu'en pensez-vous? . . . . . 1 vol.
ERNEST DAUDET. — La Succession Chavanet :
I. Tartufe au village . . . . . 1 vol.
II. L'Envers et l'Endroit de la vie parisienne . . . . 1 vol.
MARVEL. — Rêveries d'un célibataire . . . . . 1 vol.
ALARCON. — L'Enfant de Notre-Dame . . . . . 1 vol.
ALBY. — L'Olympe à Paris, ou les Dieux en habit noir . . . 1 vol.
AUERBACH. — Au village et à la cour . . . . . 2 vol.
BARRUE. — Zoé Lynn Bunon : histoire d'un parvenu . . . . 1 vol.
BLUM. — Entre Bicêtre et Charenton . . . . . 1 vol.
BONNEMÈRE. — Le Roman de l'avenir . . . . . 1 vol.
CLAUDE. — Le Roman de l'Amour . . . . . 1 vol.
DAUDET. — Les Douze Danseuses du château de Lamole . . . 1 vol.
DÉRISOUD. — Les Petits Crimes . . . . . 1 vol.
DOLLFUS. — Mardoche. La Revanche du hasard. La Villa . . 1 vol.
GARGIN. — Léonie. Essai d'éducation par le roman . . . . 1 vol.
GASTINEAU. — La Dévote . . . . . 1 vol.
JOLIET. — L'Envers d'une Campagne. Italie (1859) . . . . 1 vol.
PESSARD. — Yo, ou les Principes de 89 . . . . . 1 vol.
RICHARD. — Un Péché de vieillesse . . . . . 1 vol.
— La Galère conjugale . . . . . 1 vol.
SAND (MAURICE). — Le Coq aux cheveux d'or . . . . . 1 vol.
SCHOLL. — Les Nouveaux Mystères de Paris . . . . . 3 vol.
ULBACH. — La Chauve-Souris . . . . . 1 vol.
— Les Parents coupables . . . . . 1 vol.
— Le Jardin du chanoine . . . . . 1 vol.
EMMANUEL GONZALÈS. — La Fiancée de la Mer . . . . . 1 vol.
LÉON GRANDET. — Yolande . . . . . 1 vol.
BARBARA. — Mademoiselle Sainte-Luce . . . . . 1 vol.
ZOLA. — La Confession de Claude . . . . . 1 vol.
— Thérèse Raquin . . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE E. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.